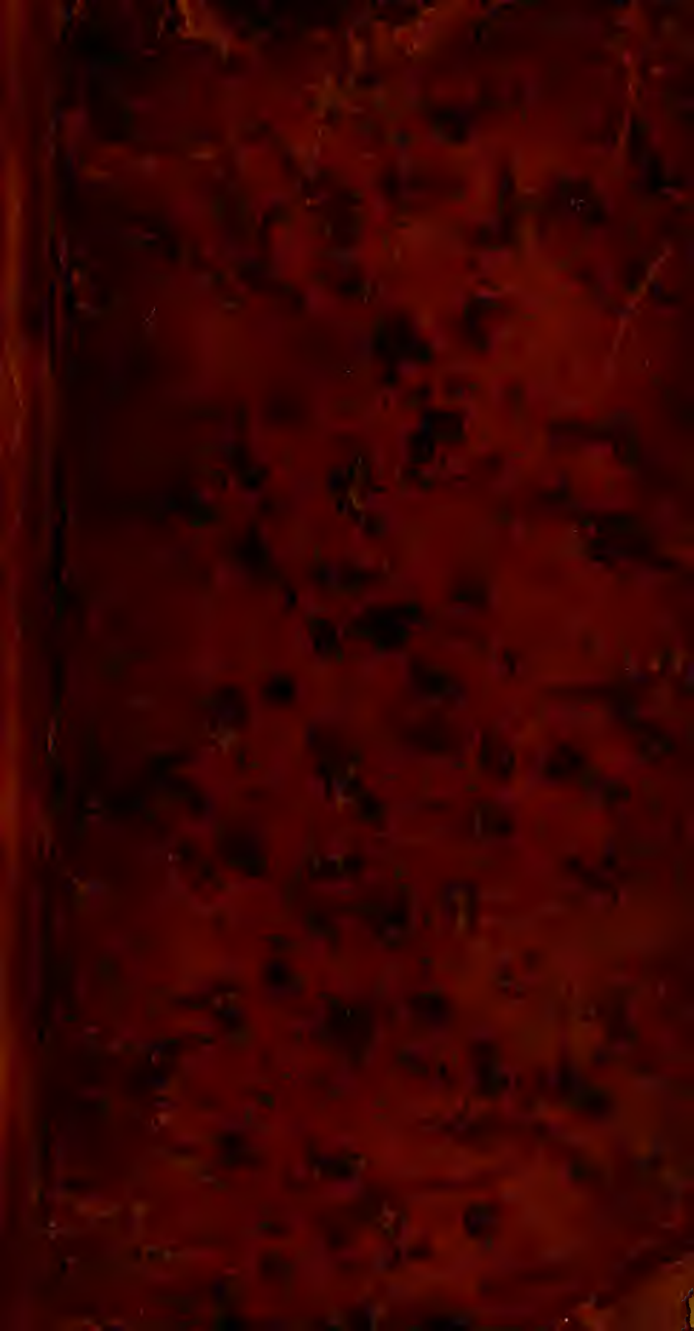






ŒUVRES
DE
J. RACINE.

TOME SECOND.

ŒUVRES
DE
J. RACINE,
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION, *plus correcte & plus ample que les précédentes.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez PRAULT, fils, quai de Conti, à la Charité.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE.

A MONSEIGNEUR COLBERT,

Secrétaire d'Etat, Contrôleur Général des Finances, Sur-Intendant des Bâtimens, Grand Tréſorier des Ordres du Roi, Marquis de Seignelai, &c.

MONSEIGNEUR,

QUELQUE juſte défiance que j'aie de moi-même & de mes Ouvrages, j'oſe eſpérer que vous ne condamnerez pas la liberté que je prends de vous dédier cette Tragédie. Vous ne l'avez pas jugée tout-à-fait indigne de votre approbation. Mais ce qui fait ſon plus grand mérite auprès de vous, c'eſt, MONSEIGNEUR, *que vous avez été témoin du bonheur qu'elle a eu de ne pas déplaire à Sa Majeſté.*

L'on ſait que les moindres choſes vous deviennent conſidérables, pour peu qu'elles puiſſent ſervir ou à ſa gloire ou à ſon plaiſir. Et c'eſt ce qui fait qu'au milieu

de tant d'importantes occupations, où le zèle de votre Prince & le Bien public vous tiennent continuellement attaché, vous ne dédaignez pas quelquefois de descendre jusqu'à nous, pour nous demander compte de notre loisir.

J'aurois ici une belle occasion de m'étendre sur vos louanges, si vous me permettiez de vous louer. Et que ne dirois-je point de tant de rares qualités qui vous ont attiré l'admiration de toute la France; de cette pénétration à laquelle rien n'échappe; de cet esprit vaste, qui embrasse, qui exécute tout à la fois tant de grandes choses; de cette ame que rien n'étonne, que rien ne fatigue!

Mais, MONSEIGNEUR, *il faut être plus retenu à vous parler de vous-même; & je craindrois de m'exposer, par un éloge importun, à vous faire repentir de l'attention favorable dont vous m'avez honoré. Il vaut mieux que je songe à la mériter par quelque nouvel ouvrage. Aussi-bien, c'est le plus agréable remerciment qu'on vous puisse faire. Je suis avec un profond respect,*

MONSEIGNEUR,

Votre très humble &
très obéissant serviteur,
RACINE.

PRÉFACE.

TITUS reginam Berenicen, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur, ſtatim ab urbe dimiſit invitus invitam.

C'eſt-à-dire, que Titus, qui aimoit paſſionnément Bérénice, & qui même, à ce qu'on croyoit, lui avoit promis de l'épouſer, la renvoya de Rome, malgré lui, & malgré elle, dès les premiers jours de ſon Empire. Cette action eſt très fameuſe dans l'hiſtoire; & je l'ai trouvée très propre pour le théâtre, par la violence des paſſions qu'elle y pouvoit exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les Poëtes, que la ſéparation d'Enée & de Didon, dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pû fournir aſſez de matière pour tout un chant d'un Poëme héroïque, où l'action dure pluſieurs jours, ne puiſſe ſuffire pour le ſujet d'une Tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il eſt vrai que je n'ai point pouſſé Bérénice juſqu'à ſe tuer comme Didon; parceque Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagemens que Didon avoit avec Enée, elle n'eſt pas obligée, comme elle, de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, & l'effort qu'elle ſe fait pour s'en ſéparer, n'eſt pas le moins tragique de la pièce; & j'oſe dire qu'il renouvelle aſſez bien, dans le cœur des ſpectateurs, l'émotion que le reſte y avoit pû exciter. Ce n'eſt point une néceſſité qu'il y ait du ſang & des morts dans une Tragédie; il ſuffit que l'action en ſoit grande, que les Acteurs en ſoient héroïques, que les

passions y soient excitées, & que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la Tragédie.

Je crus que je pourrois rencontrer toutes ces parties dans mon sujet. Mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avoit longtems que je voulois essayer si je pourrois faire une Tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des Anciens. Car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissés. » Que ce que vous ferez, dit Horace, » soit toujours simple, & ne soit qu'un. « Ils ont admiré l'Ajax de Sophocle, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret, à cause de la fureur où il étoit tombé, après le refus qu'on lui avoit fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le Philoctete, dont tout le sujet est Ulysse, qui vient pour surprendre les flèches d'Hercule. L'Œdipe même, quoique tout plein de reconnoissances, est moins chargé de matière que la plus simple Tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Térence, qui l'élevent avec raison au-dessus de tous les Poëtes comiques, pour l'élégance de sa diction, & pour la vraisemblance de ses mœurs, ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui, par la simplicité qui est dans la plûpart des sujets de Plaute. Et c'est sans doute cette simplicité merveilleuse qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les Anciens lui ont données. Combien Ménandre étoit-il encore plus simple, puisque Térence est obligé de prendre deux Comédies de ce Poëte pour en faire une des siennes ?

Et il ne faut point croire que cette règle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite. Il n'y a

que le vraiſemblable qui touche dans la Tragédie. Et quelle vraiſemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choſes qui pourroient à peine arriver en pluſieurs ſemaines ? Il y en a qui penſent que cette ſimplicité eſt une marque de peu d'invention. Ils ne ſongent pas qu'au contraire toute l'invention conſiſte à faire quelque choſe de rien, & que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des Poëtes qui ne ſentoient dans leur génie ni aſſez d'abondance, ni aſſez de force, pour attacher durant cinq actes leurs Spectateurs, par une action ſimple, ſoutenue de la violence des paſſions, de la beauté des ſentimens, & de l'élégance de l'expreſſion. Je ſuis bien éloigné de croire que toutes ces choſes ſe rencontrent dans mon ouvrage. Mais auſſi je ne puis croire que le Public me ſache mauvais gré de lui avoir donné une Tragédie qui a été honorée de tant de larmes, & dont la trentième repréſentation a été auſſi ſuivie que la première.

Ce n'eſt pas que quelques perſonnes ne m'aient reproché cette même ſimplicité que j'avois recherchée avec tant de ſoin. Ils ont cru qu'une Tragédie, qui étoit ſi peu chargée d'intrigues, ne pouvoit être ſelon les règles du Théâtre. Je m'informai s'ils ſe plaignoient qu'elle les eût ennuyés. On me dit qu'ils avouoient tous qu'elle n'ennuyoit point, qu'elle les touchoit même en pluſieurs endroits, & qu'ils la verroient encore avec plaiſir. Que veulent-ils davantage ? Je les conjure d'avoir aſſez bonne opinion d'eux-mêmes, pour ne pas croire qu'une Pièce qui les touche & qui leur donne du plaiſir, puiſſe être abſolument contre les règles. La principale règle eſt de plaire & de toucher. Toutes les autres ne ſont faites que pour parvenir à cette première.

Mais toutes ces règles ſont d'un long détail, dont je ne leur conſeille pas de s'embaraſſer. Ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils ſe repoſent ſur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la Poétique d'Ariſtote. Qu'ils ſe réſervent le plaiſir de pleurer & d'être attendris, & qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un Muſicien diſoit à Philippe, Roi de Macédoine, qui prétendoit qu'une chanſon n'étoit pas ſelon les règles : » A Dieu ne plaiſe, Seigneur, que vous » ſoyez jamais ſi malheureux que de ſavoir ces choſes-» là mieux que moi ! »

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces perſonnes à qui je ferai toujours gloire de plaire ; car pour le libelle que l'on a fait contre moi, je crois que les Lecteurs me diſpenſeront volontiers d'y répondre. Et que répondrois-je à un homme qui ne penſe rien, & qui ne ſait pas même conſtruire ce qu'il penſe ? Il parle de protaſe comme s'il entendoit ce mot, & veut que cette première des quatre parties de la Tragédie ſoit toujours la plus proche de la dernière, qui eſt la cataſtrophe. Il ſe plaint que la trop grande connoiſſance des règles l'empêche de ſe divertir à la Comédie. Certainement ſi l'on en juge par ſa diſſertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paroît bien qu'il n'a jamais lû Sophocle, qu'il loue très injuſtement d'*une grande multiplicité d'incidens ;* & qu'il n'a même jamais rien lû de la Poétique, que dans quelques Préfaces de Tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas ſavoir les règles du Théâtre, puiſqu'heureuſement pour le Public il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, c'eſt de ſavoir ſi peu les règles de la bonne plaiſanterie, lui qui ne veut pas dire un mot

ſans plaiſanter. Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces *hélas de poches*, ces *meſdemoiſelles mes Règles*, & quantité d'autres baſſes affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons Auteurs, s'il ſe mêle jamais de les lire ?

Toutes ces critiques ſont le partage de quatre ou cinq petits Auteurs infortunés, qui n'ont jamais pû par eux-mêmes exciter la curioſité du Public. Ils attendent toujours l'occaſion de quelque ouvrage qui réuſſiſſe, pour l'attaquer : non point par jalouſie, car ſur quel fondement ſeroient-ils jaloux ? mais dans l'eſpérance qu'on ſe donnera la peine de leur répondre, & qu'on les tirera de l'obſcurité où leurs propres ouvrages les auroient laiſſés toute leur vie.



ACTEURS.

TITUS, Empereur de Rome.

BÉRÉNICE, Reine de Paleſtine.

ANTIOCHUS, Roi de Comagène.

PAULIN, Confident de Titus.

ARSACE, Confident d'Antiochus.

PHÉNICE, Confidente de Bérénice.

RUTILE, Romain.

SUITE DE TITUS.

La Scène eſt à Rome dans un Cabinet qui eſt entre l'Appartement de Titus & celui de Bérénice.



Seve inv. — Legrand Sculp.

BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARRÊTONS un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arſace, eſt nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet, ſuperbe & ſolitaire,
Des ſecrets de Titus eſt le dépoſitaire.
C'eſt ici quelquefois qu'il ſe cache à ſa Cour,
Lorſqu'il vient à la Reine expliquer ſon amour.
De ſon appartement cette porte eſt prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la Reine.

Va chez elle. Dis-lui qu'importun à regret,
J'ose lui demander un entretien secret.

ARSACE.

Vous, Seigneur, importun ? Vous, cet ami fidelle,
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle ?
Vous, cet Antiochus, son amant autrefois ?
Vous, que l'Orient compte entre ses plus grands Rois ?
Quoi, déja de Titus épouse en espérance,
Ce rang entr'elle & vous met-il tant de distance ?

ANTIOCHUS.

Va, dis je ; & sans vouloir te charger d'autres soins,
Voi si je puis bientôt lui parler sans témoins.

SCENE II.

ANTIOCHUS *seul.*

HÉ BIEN, Antiochus, es-tu toujours le même ?
Pourrai-je, sans trembler, lui dire, je vous aime ?
Mais quoi, déja je tremble, & mon cœur agité
Craint autant ce moment, que je l'ai souhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance ;
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tû cinq ans ; &, jusques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine,
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment
Pour me venir encor déclarer son amant ?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?
Ah, puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire !
Retirons-nous, sortons ; &, sans nous découvrir,
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoi, souffrir toujours un tourment qu'elle ignore ?
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore ?
Quoi, même en la perdant, redouter son courroux ?
Belle Reine, & pourquoi vous offenseriez-vous ?

Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire,
Que vous m'aimiez ? Hélas ! je ne viens que vous dire ;
Qu'après m'être long-tems flatté que mon rival
Trouveroit à ses vœux quelque obstacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance ;
Exemple infortuné d'une longue constance,
Après cinq ans d'amour & d'espoir superflus,
Je pars, fidèle encor, quand je n'espère plus.
Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.
Quoi qu'il en soit, parlons ; c'est assez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas ! un amant sans espoir,
Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir ?

SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARSACE, entrerons-nous ?

ARSACE.

Seignèur, j'ai vu la Reine ;
Mais, pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur,
Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite austère,
Cesse enfin de pleurer Vespasien son père :
Cet amant se redonne aux soins de son amour ;
Et, si j'en crois, Seigneur, l'entretien de la Cour,
Peut-être avant la nuit l'heureuse Bérénice
Change le nom de Reine au nom d'Impératrice.

ANTIOCHUS.

Hélas !

ARSACE.

Quoi ! ce discours pourroit-il vous troubler ?

ANTIOCHUS.

Ainsi donc sans témoins je ne lui puis parler ?

ARSACE.

Vous la verrez, Seigneur : Bérénice eſt inſtruite
Que vous voulez ici la voir ſeule & ſans ſuite.
La Reine d'un regard a daigné m'avertir
Qu'à votre empreſſement elle alloit conſentir ;
Et ſans doute elle attend le moment favorable
Pour diſparoître aux yeux d'une Cour qui l'accable.

ANTIOCHUS.

Il ſuffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importans dont je t'avois chargé ?

ARSACE.

Seigneur, vous connoiſſez ma prompte obéiſſance.
Des vaiſſeaux dans Oſtie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de momens en momens,
N'attendent, pour partir, que vos commandemens.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ?

ANTIOCHUS.

Arſace, il faut partir quand j'aurai vu la Reine.

ARSACE.

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS.

Moi.

ARSACE.

Vous ?

ANTIOCHUS.

En ſortant du palais,
Je ſors de Rome, Arſace, & j'en ſors pour jamais.

ARSACE.

Je ſuis ſurpris ſans doute, & c'eſt avec juſtice.
Quoi ! depuis ſi long-tems la Reine Bérénice
Vous arrache, Seigneur, du ſein de vos Etats ;
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas :
Et lorſque cette Reine, aſſurant ſa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illuſtre fête,
Quand l'amoureux Titus, devenant ſon époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit ſur vous....

ANTIOCHUS.

Arſace, laiſſe-la jouïr de ſa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE.

Je vous entends, Seigneur. Ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.
L'inimitié ſuccède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arſace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE.

Quoi donc! De ſa grandeur déja trop prévenu,
Le nouvel Empereur vous a-t-il méconnu?
Quelque preſſentiment de ſon indifférence
Vous fait il loin de Rome éviter ſa préſence?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point pour moi paru ſe démentir;
J'aurois tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoi donc partir?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même?
Le Ciel met ſur le trône un Prince qui vous aime,
Un Prince qui, jadis témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire & la mort ſur ſes pas,
Et de qui la valeur, par vos ſoins ſecondée,
Mit enfin ſous le joug la rebelle Judée.
Il ſe ſouvient du jour illuſtre & douloureux
Qui décida du ſort d'un long ſiege douteux.
Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles
Contemploient ſans péril nos aſſauts inutiles:
Le bélier impuiſſant les menaçoit en vain.
Vous ſeul, Seigneur, vous ſeul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort juſques ſur leurs murailles.
Ce jour preſque éclaira vos propres funérailles:
Titus vous embraſſa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
Voici le tems, Seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de ſang qu'ils vous ont vu répandre.
Si, preſſé du déſir de revoir vos Etats,
Vous vous laſſez de vivre où vous ne regnez pas,
Faut-il que ſans honneur l'Euphrate vous revoie?
Attendez pour partir que Céſar vous renvoie

Triomphant & chargé des titres ſouverains
Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, Seigneur, changer votre entrepriſe?
Vous ne répondez point.

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je diſe?
J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien, Seigneur?

ANTIOCHUS.

Son ſort décidera du mien.

ARSACE.

Comment?

ANTIOCHUS.

Sur ſon hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si ſa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il eſt vrai qu'on l'élève au trône des Céſars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouſe, je pars.

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen ſi funeſte?

ANTIOCHUS.

Quand nous ſerons partis, je te dirai le reſte.

ARSACE.

Dans quel trouble, Seigneur, jettez vous mon eſprit!

ANTIOCHUS.

La Reine vient. Adieu. Fais tout ce que j'ai dit.

SCENE IV.

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune.
Je fuis de leurs reſpects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.

Il ne faut point mentir : ma juste impatience
Vous accusoit déja de quelque négligence.
Quoi ! cet Antiochus, disois-je, dont les soins
Ont eu tout l'Orient & Rome pour témoins ;
Lui que j'ai vu toujours, constant dans mes traverses,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses ;
Aujourd'hui que le Ciel semble me présager
Un honneur qu'avec vous je prétends partager ;
Ce même Antiochus, se cachant à ma vue,
Me laisse à la merci d'une foule inconnue !

ANTIOCHUS.

Il est donc vrai, Madame ? Et, selon ce discours,
L'hymen va succéder à vos longues amours ?

BÉRÉNICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes allarmes.
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes ;
Ce long deuil que Titus imposoit à sa Cour,
Avoit, même en secret, suspendu son amour.
Il n'avoit plus pour moi cette ardeur assidue,
Lorsqu'il passoit les jours attaché sur ma vue ;
Muet, chargé de soins, & les larmes aux yeux,
Il ne me laissoit plus que de tristes adieux.
Jugez de ma douleur, moi, dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même ;
Moi qui, loin des grandeurs dont il est revêtu,
Aurois choisi son cœur & cherché sa vertu !

ANTIOCHUS.

Il a repris pour vous sa tendresse première ?

BÉRÉNICE.

Vous fûtes spectateur de cette nuit derniere,
Lorsque, pour seconder ses soins religieux,
Le Sénat a placé son père entre les Dieux :
De ce juste devoir sa piété contente
A fait place, Seigneur, aux soins de son amante ;
Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le Sénat par son ordre assemblé.
Là, de la Palestine il étend la frontière ;
Il y joint l'Arabie & la Syrie entière :

Et, si de ses amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses sermens redoublés mille fois,
Il va sur tant d'Etats couronner Bérénice,
Pour joindre à plus de noms celui d'Impératrice.
Il m'en viendra lui-même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

BÉRÉNICE.

Que dites-vous ? Ah ciel ! Quel adieu ? Quel langage ?
Prince, vous vous troublez & changez de visage !

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE.

Quoi ! ne puis-je savoir
Quel sujet . . .

ANTIOCHUS *à part.*

Il falloit partir sans la revoir.

BÉRÉNICE.

Que craignez-vous ? Parlez ; c'est trop long-tems se taire.
Seigneur, de ce départ quel est donc le mystère ?

ANTIOCHUS.

Au moins souvenez-vous que je cède à vos loix,
Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
Si, dans ce haut dégré de gloire & de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimai, j'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère ;
Il vous parla pour moi. Peut-être sans colère
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut ;
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, & vous plut.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt, de mon malheur interprète sévère,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.

Je diſputai long-tems, je fis parler mes yeux :
Mes pleurs & mes ſoupirs vous ſuivoient en tous lieux.
Enfin, votre rigueur emporta la balance ;
Vous ſûtes m'impoſer l'exil ou le ſilence :
Il fallut le promettre, & même le jurer.
Mais, puiſqu'en ce moment j'oſe me déclarer,
Lorſque vous m'arrachiez cette injuſte promeſſe,
Mon cœur faiſoit ſerment de vous aimer ſans ceſſe.

BÉRÉNICE.

Ah ! que me dites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je me ſuis tu cinq ans,
Madame, & vais encor me taire plus long-tems.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes ;
J'eſpérai de verſer mon ſang après mes larmes,
Ou qu'au moins, juſqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourroit parler, au défaut de ma voix.
Le Ciel ſembla promettre une fin à ma peine :
Vous pleurâtes ma mort, hélas ! trop peu certaine.
Inutiles périls ! Quelle étoit mon erreur !
La valeur de Titus ſurpaſſoit ma fureur.
Il faut qu'à ſa vertu mon eſtime réponde.
Quoiqu'attendu, Madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il ſembloit à lui ſeul appeller tous les coups ;
Tandis que, ſans eſpoir, haï, laſſé de vivre,
Son malheureux rival ne ſembloit que le ſuivre.
Je vois que votre cœur m'applaudit en ſecret ;
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret,
Et que, trop attentive à ce récit funeſte,
En faveur de Titus, vous pardonnez le reſte.
Enfin, après un ſiege auſſi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reſte pâle & ſanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs inteſtines,
Et laiſſa leurs remparts cachés ſous leurs ruines.
Rome vous vit, Madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient déſert quel devint mon ennui !
Je demeurai long-tems errant dans Céſarée,
Lieux charmans, où mon cœur vous avoit adorée !

Je vous redemandois à vos triftes Etats ;
Je cherchois, en pleurant, les traces de vos pas :
Mais enfin, fuccombant à ma mélancolie,
Mon défefpoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le fort m'y réfervoit le dernier de fes coups.
Titus, en m'embraffant, m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un & l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque efpoir flattoit mes déplaifirs.
Rome, Vefpafien traverfoient vos foupirs.
Après tant de combats, Titus cédoit peut-être.
Vefpafien eft mort, & Titus eft le maître.
Que ne fuyois-je alors ! J'ai voulu quelques jours
De fon nouvel empire examiner le cours.
Mon fort eft accompli. Votre gloire s'apprête.
Affez d'autres fans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux tranfports viendront joindre les leurs :
Pour moi, qui ne pourrois y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop conftante victime,
Heureux, dans mes malheurs, d'en avoir pu fans crime
Conter toute l'hiftoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BÉRÉNICE.

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journée
Qui doit avec Céfar unir ma deftinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon filence eft un gage ;
J'oublie en fa faveur un difcours qui m'outrage :
Je n'en ai point troublé le cours injurieux.
Je fais plus : à regret je reçois vos adieux.
Le Ciel fait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendois que vous pour témoin de ma joie.
Avec tout l'univers j'honorois vos vertus ;
Titus vous chériffoit, vous admiriez Titus :
Cent fois je me fuis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui même.

ANTIOCHUS.

Et c'eft ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.

Je ſuis Titus ; je fuis ce nom qui m'inquiète,
Ce nom qu'à tous momens votre bouche répète.
Que vous dirai-je enfin ? Je fuis des yeux diſtraits,
Qui, me voyant toujours, ne me voyoient jamais.
Adieu. Je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.
Sur-tout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Rempliſſe l'univers du bruit de mon malheur :
Madame, le ſeul bruit d'une mort que j'implore
Vous fera ſouvenir que je vivois encore.
Adieu.

SCENE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

QUE je le plains ! Tant de fidélité,
Madame, méritoit plus de proſpérité.
Ne le plaignez-vous pas ?

BÉRÉNICE.

Cette prompte retraite
Me laiſſe, je l'avoue, une douleur ſecrette.

PHÉNICE.

Je l'aurois retenu.

BÉRÉNICE.

Qui ? moi, le retenir !
J'en dois perdre plutôt juſques au ſouvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur inſenſée ?

PHÉNICE.

Titus n'a point encore expliqué ſa penſée.
Rome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux :
La rigueur de ſes loix m'épouvante pour vous.
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine;
Rome hait tous les Rois : & Bérénice eſt Reine.

BÉRÉNICE.

Le tems n'eſt plus, Phénice, où je pouvois trembler.
Titus m'aime ; il peut tout ; il n'a plus qu'à parler,
Il verra le Sénat m'apporter ſes hommages,
Et le Peuple de fleurs couronner nos images.
 De cette nuit, Phénice, as-tu vu la ſplendeur ?
Tes yeux ne ſont-ils pas tout pleins de ſa grandeur ?
Ces flambeaux, ce bucher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faiſceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de Rois, ces Conſuls, ce Sénat,
Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat ;
Cette pourpre, cet or que rehauſſoit ſa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de ſa victoire ;
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts
Confondre ſur lui ſeul leurs avides regards ;
Ce port majeſtueux, cette douce préſence...
Ciel ! avec quel reſpect & quelle complaiſance
Tous les cœurs en ſecret l'aſſuroient de leur foi !
Parle. Peut-on le voir ſans penſer, comme moi,
Qu'en quelque obſcurité que le ſort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu ſon maître ?
Mais, Phénice, où m'emporte un ſouvenir charmant !
Cependant Rome entière, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus, &, par des ſacrifices,
De ſon regne naiſſant conſacre les prémices.
Que tardons-nous ? Allons, pour ſon empire heureux,
Au Ciel qui le protege offrir auſſi nos vœux.
Auſſitôt, ſans l'attendre, & ſans être attendue,
Je reviens le chercher, &, dans cette entrevue,
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contens
Inſpirent des tranſports retenus ſi long-tems.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITUS, PAULIN, *Suite.*

TITUS.

A-T-ON vu de ma part le Roi de Comagène?
Sait-il que je l'attends?

PAULIN.

J'ai couru chez la Reine:
Dans son appartement ce Prince avoit paru;
Il en étoit sorti lorsque j'y suis couru.
De vos ordres, Seigneur, j'ai dit qu'on l'avertisse.

TITUS.

Il suffit. Et que fait la Reine Bérénice?

PAULIN.

La Reine, en ce moment, sensible à vos bontés,
Charge le Ciel de vœux pour vos prospérités.
Elle sortoit, Seigneur.

TITUS.

Trop aimable Princesse!
Hélas!

PAULIN.

En sa faveur d'où naît cette tristesse?
L'Orient presque entier va fléchir sous sa loi:
Vous la plaignez!

TITUS.

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

SCENE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS.

Hé bien, de mes deſſeins Rome encore incertaine
Attend que deviendra le deſtin de la Reine,
Paulin; & les ſecrets de ſon cœur & du mien
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.
Voici le tems enfin qu'il faut que je m'explique.
De la Reine & de moi que dit la voix publique?
Parlez. Qu'entendez-vous?

PAULIN.

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, Seigneur, & ſes beautés.

TITUS.

Que dit-on des ſoupirs que je pouſſe pour elle?
Quel ſuccès attend-on d'un amour ſi fidelle?

PAULIN.

Vous pouvez tout. Aimez, ceſſez d'être amoureux,
La Cour ſera toujours du parti de vos vœux.

TITUS.

Et je l'ai vue auſſi, cette Cour peu ſincère,
A ſes maîtres toujours trop ſoigneuſe de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs;
Je l'ai vue à genoux conſacrer ſes fureurs.
Je ne prends point pour juge une Cour idolâtre,
Paulin: je me propoſe un plus ample théatre;
Et, ſans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le reſpect & la crainte
Ferment autour de moi le paſſage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, & pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux:
J'ai mis même à ce prix mon amitié ſecrette:
J'ai voulu que des cœurs vous fuſſiez l'interprète;

Qu'au

Qu'au travers des flatteurs votre ſincérité
Fît toujours juſqu'à moi paſſer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice eſpère ?
Rome lui ſera-t-elle indulgente ou ſévère ?
Dois-je croire qu'aſſiſe au trône des Céſars,
Une ſi belle Reine offenſât ſes regards ?

PAULIN.

N'en doutez point, Seigneur. Soit raiſon, ſoit caprice,
Rome ne l'attend point pour ſon Impératrice.
On ſait qu'elle eſt charmante : & de ſi belles mains
Semblent vous demander l'Empire des humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine :
Elle a mille vertus. Mais, Seigneur, elle eſt Reine.
Rome, par une loi qui ne ſe peut changer,
N'admet avec ſon ſang aucun ſang étranger ;
Et ne reconnoît point les fruits illégitimes
Qui naiſſent d'un hymen contraire à ſes maximes.
D'ailleurs, vous le ſavez, en banniſſant ſes Rois,
Rome, à ce nom ſi noble & ſi ſaint autrefois,
Attacha, pour jamais, une haine puiſſante ;
Et, quoiqu'à ſes Céſars fidèle, obéiſſante,
Cette haine, Seigneur, reſte de ſa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la ſoumit à ſes armes,
Qui fit taire les loix dans le bruit des allarmes,
Brûla pour Cléopatre ; &, ſans ſe déclarer,
Seule dans l'Orient la laiſſa ſoupirer.
Antoine, qui l'aima juſqu'à l'idolatrie,
Oublia dans ſon ſein ſa gloire & ſa patrie,
Sans oſer toutefois ſe nommer ſon époux.
Rome l'alla chercher juſques à ſes genoux ;
Et ne déſarma point ſa fureur vengereſſe,
Qu'elle n'eût accablé l'amant & la maîtreſſe.
Depuis ce tems, Seigneur, Caligula, Néron,
Monſtres, dont à regret je cite ici le nom,
Et qui ne conſervant que la figure d'homme,
Foulerent à leurs pieds toutes les loix de Rome,
Ont craint cette loi ſeule, & n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.

Vous m'avez commandé fur-tout d'être fincère.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux Reines, Seigneur, devenir le mari;
Et, s'il faut jufqu'au bout que je vous obéiffe,
Ces deux Reines étoient du fang de Bérénice.
Et vous croiriez pouvoir, fans bleffer nos regards,
Faire entrer une Reine au lit de nos Céfars!
Tandis que l'Orient, dans le lit de fes Reines,
Voit paffer un efclave au fortir de nos chaînes!
C'eft ce que les Romains penfent de votre amour.
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le Sénat, chargé des vœux de tout l'Empire,
Ne vous redife ici ce que je viens de dire;
Et que Rome, avec lui, tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle & de vous.
Vous pouvez préparer, Seigneur, votre réponfe.

TITUS.

Hélas, à quel amour on veut que je renonce!

PAULIN.

Cet amour eft ardent, il le faut confeffer.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penfer,
Paulin. Je me fuis fait un plaifir néceffaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus, (je n'ai rien de fecret à tes yeux,)
J'ai pour elle, cent fois, rendu graces aux Dieux,
D'avoir choifi mon père au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé fous lui l'Orient & l'armée;
Et, foulevant encor le refte des humains,
Remis Rome fanglante en fes paifibles mains.
J'ai même fouhaité la place de mon père;
Moi, Paulin, qui, cent fois, fi le fort moins févère
Eût voulu de fa vie étendre les liens,
Aurois donné mes jours pour prolonger les fiens;
Tout cela, qu'un amant fait mal ce qu'il defire!
Dans l'efpoir d'élever Bérénice à l'Empire;

De reconnoître un jour ſon amour & ſa foi,
Et de voir à ſes pieds tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, & tous ſes charmes,
Après mille ſermens appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais;
Lorſqu'un heureux hymen, joignant nos deſtinées,
Peut payer en un jour les vœux de cinq années,
Je vais, Paulin... O Ciel! Puis-je le déclarer.

PAULIN.

Quoi, Seigneur?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en ſéparer.
Mon cœur, en ce moment, ne vient pas de ſe rendre.
Si je t'ai fait parler, ſi j'ai voulu t'entendre,
Je voulois que ton zèle achevât en ſecret
De confondre un amour qui ſe taît à regret.
Bérénice a long-tems balancé la victoire;
Et ſi je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats, dont mon cœur ſaignera plus d'un jour.
J'aimois, je ſoupirois dans une paix profonde.
Un autre étoit chargé de l'Empire du monde.
Maître de mon deſtin, libre dans mes ſoupirs,
Je ne rendois qu'à moi compte de mes deſirs.
Mais à peine le Ciel eut rappellé mon père;
Dès que ma triſte main eut fermé ſa paupière,
De mon aimable erreur je fus déſabuſé:
Je ſentis le fardeau qui m'étoit impoſé.
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il falloit, cher Paulin, renoncer à moi-même;
Et que le choix des Dieux, contraire à mes amours,
Livroit à l'univers le reſte de mes jours.
Rome obſerve aujourd'hui ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moi! quel préſage pour elle,
Si, dès le premier pas, renverſant tous ſes droits,
Je fondois mon bonheur ſur le débris des loix?
Réſolu d'accomplir ce cruel ſacrifice,
J'y voulus préparer la triſte Bérénice.

Mais par où commencer? Vingt fois, depuis huit jours
J'ai voulu devant elle en ouvrir le diſcours;
Et, dès le premier mot ma langue embarraſſée,
Dans ma bouche, vingt fois, a demeuré glacée.
J'eſpérois que, du moins, mon trouble & ma douleur
Lui feroient preſſentir notre commun malheur.
Mais, ſans me ſoupçonner, ſenſible à mes allarmes,
Elle m'offre ſa main pour eſſuyer mes larmes;
Et ne prévoit rien moins, dans cette obſcurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.
Enfin, j'ai ce matin rappellé ma conſtance.
Il faut la voir, Paulin, & rompre le ſilence.
J'attends Antiochus pour lui recommander
Ce dépôt précieux que je ne puis garder.
Juſques dans l'Orient je veux qu'il la remene.
Demain Rome, avec lui, verra partir la Reine.
Elle en ſera bientôt inſtruite par ma voix;
Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN.

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire,
Qui par-tout, après vous, attacha la victoire.
La Judée aſſervie, & ſes remparts fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,
Me répondoient aſſez que votre grand courage
Ne voudroit pas, Seigneur, détruire ſon ouvrage;
Et qu'un héros, vainqueur de tant de nations,
Sauroit bien, tôt ou tard, vaincre ſes paſſions.

TITUS.

Ah, que ſous de beaux noms cette gloire eſt cruelle!
Combien mes triſtes yeux la trouveroient plus belle,
S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas!
Que dis-je? cette ardeur que j'ai pour ſes appas,
Bérénice en mon ſein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas: toujours la renommée
Avec le même éclat n'a pas ſemé mon nom.
Ma jeuneſſe, nourrie à la Cour de Néron,
S'égaroit, cher Paulin, par l'exemple abuſée,
Et ſuivoit du plaiſir la pente trop aiſée.

Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, & gagner son vainqueur?
Je prodiguai mon sang. Tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant. Mais le sang & les larmes
Ne me suffisoient pas pour mériter ses vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés se répandre;
Heureux, & plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvois paroître à ses yeux satisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle!
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.
Pour prix de tant de gloire, & de tant de vertus,
Je lui dirai; partez, & ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, Seigneur, hé quoi? Cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance;
Tant d'honneurs, dont l'excès a surpris le Sénat,
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Foibles amusemens d'une douleur si grande!
Je connois Bérénice, & ne sais que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai, je lui plûs. Depuis cette journée,
Dois-je dire funeste, hélas, ou fortunée!
Sans avoir, en aimant, d'objet que son amour,
Etrangère dans Rome, inconnue à la Cour,
Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
Que quelque heure à me voir, & le reste à m'attendre.
Encor si, quelquefois, un peu moins assidu,
Je passe le moment où je suis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée;
Ma main à les sécher est long tems occupée.
Enfin, tout ce qu'amour a de nœuds plus puissans,
Doux reproches, transports sans cesse renaissans,
Soin de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.
N'y ſongeons plus. Allons, cher Paulin, plus j'y penſe;
Plus je ſens chanceler ma cruelle conſtance.
Quelle nouvelle, ô Ciel, je lui vais annoncer !
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penſer.
Je connois mon devoir, c'eſt à moi de le ſuivre.
Je n'examine point ſi je pourrai ſurvivre.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

BÉRÉNICE, Seigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah, Paulin !

PAULIN.

Quoi, déja vous ſemblez reculer ?
De vos nobles projets, Seigneur, qu'il vous ſouvienn
Voici le tems.

TITUS.

Hé bien, voyons la. Qu'elle vienne.

SCENE IV.

BÉRÉNICE, TITUS, PAULIN, PHÉNIC

BÉRÉNICE.

NE vous offenſez pas, ſi mon zèle indiſcret
De votre ſolitude interrompt le ſecret.

Tandis qu'autour de moi votre Cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, Seigneur, que seule, en ce moment,
Je demeure sans voix & sans ressentiment?
Mais, Seigneur, (car je sais que cet ami sincère
Du secret de nos cœurs connoît tout le mystère)
Votre deuil est fini, rien n'arrête vos pas,
Vous êtes seul enfin, & ne me cherchez pas.
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadème,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas, plus de repos, Seigneur, & moins d'éclat!
Votre amour ne peut il paroître qu'au Sénat?
Ah, Titus, (car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect & la crainte)
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner!
N'a-t-il que des Etats qu'il me puisse donner?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche!
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez-moi plus souvent, & ne me donnez rien.
Tous vos momens sont-ils dévoués à l'Empire?
Ce cœur, après huit jours, n'a-t-il rien à me dire?
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits!
Mais parliez-vous de moi, quand je vous ai surpris?
Dans vos secrets discours étois-je intéressée,
Seigneur? Etois-je, au moins présente à la pensée?

TITUS.

N'en doutez point, Madame, & j'atteste les Dieux
Que toujours Bérénice est présente à mes yeux.
L'absence, ni le tems, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BÉRÉNICE.

Hé quoi, vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur!
Pourquoi même du Ciel attester la puissance?
Faut-il par des sermens vaincre ma défiance?
Mon cœur ne prétend point, Seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

TITUS.

Madame . . .

BÉRÉNICE.

Hé bien, Seigneur ? Mais quoi, ſans me répondre
Vous détournez les yeux, & ſemblez vous confondre
Ne m'offrirez-vous plus qu'un viſage interdit ?
Toujours la mort d'un père occupe votre eſprit ?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore ?

TITUS.

Plût aux Dieux que mon père, hélas, vécût encore !
Que je vivrois heureux !

BÉRÉNICE.

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété ſont de juſtes effets.
Mais vos pleurs ont aſſez honoré ſa mémoire.
Vous devez d'autres ſoins à Rome, à votre gloire.
De mon propre intérêt je n'oſe vous parler.
Bérénice autrefois pouvoit vous conſoler.
Avec plus de plaiſir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs, pour vous perſécutée,
Vous ai-je, pour un mot, ſacrifié mes pleurs ?
Vous regrettez un père. Hélas, foibles douleurs !
Et moi (ce ſouvenir me fait frémir encore)
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore,
Moi, dont vous connoiſſez le trouble & le tourment,
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment
Moi, qui mourrois le jour qu'on voudroit m'interdire
De vous . . .

TITUS.

Madame, hélas, que me venez-vous dire
Quel tems choiſiſſez-vous ? Ah, de grace, arrêtez !
C'eſt trop, pour un ingrat, prodiguer vos bontés.

BÉRÉNICE.

Pour un ingrat, Seigneur ! Et le pouvez-vous être !
Ainſi donc mes bontés vous fatiguent peut-être ?

TITUS.

Non, Madame. Jamais, puiſqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne ſe ſentit brûler.
Mais . . .

BÉRÉNICE.

Achevez.

TITUS.

Hélas !

BÉRÉNICE.

Parlez.

TITUS.

Rome... L'Empire...

BÉRÉNICE.

Hé bien ?

TITUS.

Sortons, Paulin, je ne lui puis rien dire.

SCENE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Quoi, me quitter sitôt, & ne me dire rien !
Chère Phénice, hélas, quel funeste entretien !
Qu'ai-je fait ? Que veut-il ? Et que dit ce silence ?

PHÉNICE.

Comme vous, je me perds d'autant plus que j'y pense.
Mais ne s'offre-t il rien à votre souvenir,
Qui contre vous, Madame, ait pû le prévenir ;
Voyez, examinez.

BÉRÉNICE.

Hélas, tu peux m'en croire ?
Plus je veux du passé rappeller la mémoire,
Du jour que je le vis jusqu'à ce triste jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendois. Il ne faut rien me taire ;
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puisse déplaire ?
Que sais-je ? J'ai peut-être, avec trop de chaleur,
Rabaissé ses présens, ou blâmé sa douleur.

N'eſt-ce point que de Rome il redoute la haine ?
Il craint peut-être, il craint d'épouſer une Reine.
Hélas, s'il étoit vrai ! ... Mais non, il a cent fois
Raſſuré mon amour contre leurs dures loix.
Cent fois ... Ah ! Qu'il m'explique un ſilence ſi rude.
Je ne reſpire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrois, Phénice, & je pourrois penſer
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pû l'offenſer ?
Retournons ſur ſes pas. Mais, quand je m'examine,
Je crois de ce déſordre entrevoir l'origine,
Phénice ; il aura ſu tout ce qui s'eſt paſſé :
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offenſé.
Il attend, m'a t-on dit, le roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le ſujet de ma peine.
Sans doute, ce chagrin qui vient de m'allarmer,
N'eſt qu'un léger ſoupçon facile à déſarmer.
Je ne te vante point cette foible victoire,
Titus. Ah ! plût au Ciel, que, ſans bleſſer ta gloire,
Un rival plus puiſſant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi ;
Que de ſceptres ſans nombre il pût payer ma flamme ;
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame !
C'eſt alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrois de quel prix ton cœur eſt à mes yeux.
Allons, Phénice, un mot pourra le ſatisfaire.
Raſſurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire.
Je me comptois trop tôt au rang des malheureux.
Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

Quoi, Prince, vous partiez? Quelle raiſon ſubite
Preſſe votre départ, ou plutôt votre fuite?
Vouliez-vous me cacher juſques à vos adieux?
Eſt-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
Que diront avec moi, la Cour, Rome, l'Empire?
Mais, comme votre ami, que ne puis je vous dire?
De quoi m'accuſez vous? Vous avois-je, ſans choix,
Confondu juſqu'ici dans la foule des Rois!
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père;
C'étoit le ſeul préſent que je pouvois vous faire.
Et lorſqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher:
Penſez-vous qu'oubliant ma fortune paſſée,
Sur ma ſeule grandeur j'arrête ma penſée;
Et que tous mes amis s'y préſentent de loin
Comme autant d'inconnus dont je n'ai plus beſoin?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous ſouſtraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes néceſſaire.

ANTIOCHUS.

Moi, Seigneur?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Hélas, d'un Prince malheureux,
Que pouvez-vous, Seigneur, attendre que des vœux!

TITUS.

Je n'ai pas oublié, Prince, que ma victoire,
Devoit à vos exploits la moitié de ſa gloire;

Que Rome vit paſſer au nombre des vaincus
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus ;
Que dans le capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.
Je n'attends pas de vous de ces ſanglans exploits ;
Et je veux ſeulement emprunter votre voix.
Je ſais que Bérénice, à vos ſoins redevable,
Croit poſſéder en vous un ami véritable.
Elle ne voit dans Rome, & n'écoute que vous.
Vous ne faites qu'un cœur & qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié ſi conſtante & ſi belle,
Employez le pouvoir que vous avez ſur elle.
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS.

Moi, paroître à ſes yeux !
La Reine pour jamais a reçu mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah, parlez-lui, Seigneur ! La Reine vous adore.
Pourquoi vous dérober vous-même en ce moment
Le plaiſir de lui faire un aveu ſi charmant ?
Elle l'attend, Seigneur, avec impatience.
Je réponds, en partant, de ſon obéiſſance ;
Et même elle m'a dit que, prêt à l'épouſer,
Vous ne la verrez plus que pour l'y diſpoſer.

TITUS.

Ah, qu'un aveu ſi doux auroit lieu de me plaire !
Que je ſerois heureux ſi j'avois à le faire !
Mes tranſports aujourd'hui s'attendoient d'éclater ;
Cependant aujourd'hui, Prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter ! Vous, Seigneur !

TITUS.

Telle eſt ma deſtinée.
Pour elle & pour Titus il n'eſt plus d'hymenée.
D'un eſpoir ſi charmant je me flattois en vain.
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entends-je? O Ciel!

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune.
Maître de l'Univers, je règle sa fortune,
Je puis faire les Rois, je puis les déposer,
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.
Rome, contre les Rois de tout tems soulevée,
Dédaigne une Beauté dans la pourpre élevée.
L'éclat du diadême, & cent Rois pour ayeux,
Déshonorent ma flamme, & blessent tous les yeux.
Mon cœur, libre d'ailleurs, sans craindre les murmures,
Peut brûler à son choix dans des flammes obscures;
Et Rome, avec plaisir, recevroit de ma main
La moins digne Beauté qu'elle cache en son sein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la Reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander son départ à ses yeux.
Sauvons de cet affront mon nom & sa mémoire;
Et puisqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche & mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pû préparer à ce triste discours.
Et même en ce moment, inquiète, empressée,
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un amant interdit soulagez le tourment.
Epargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez, expliquez-lui mon trouble & mon silence.
Sur-tout, qu'elle me laisse éviter sa présence.
Soyez le seul témoin de ses pleurs & des miens.
Portez-lui mes adieux, & recevez les siens.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste,
Qui de notre constance accableroit le reste.
Si l'espoir de régner & de vivre en mon cœur,
Peut de son infortune adoucir la rigueur,
Ah, Prince! jurez-lui que, toujours trop fidelle,
Gémissant dans ma Cour, & plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,
Mon regne ne sera qu'un long bannissement.

Si le Ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie,
Vous, que l'amitié ſeule attache ſur ſes pas,
Prince, dans ſon malheur ne l'abandonnez pas :
Que l'Orient vous voie arriver à ſa ſuite ;
Que ce ſoit un triomphe, & non pas une fuite.
Qu'une amitié ſi belle ait d'éternels liens ;
Que mon nom ſoit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos Etats plus voiſins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera ſon Empire & le vôtre.
Je ſais que le Sénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène.
Adieu. Ne quittez point ma Princeſſe, ma Reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique déſir,
Tout ce que j'aimerai juſqu'au dernier ſoupir.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AINSI le Ciel s'apprête à vous rendre juſtice.
Vous partirez, Seigneur, mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arſace, laiſſe-moi le tems de reſpirer.
Ce changement eſt grand, ma ſurpriſe eſt extrême.
Titus, entre mes mains, remet tout ce qu'il aime !
Dois-je croire, Grands Dieux, ce que je viens d'ouïr ?
Et, quand je le croirois, dois-je m'en réjouir ?

ARSACE.

Mais, moi-même, Seigneur, que faut-il que je croie ?
Quel obſtacle nouveau s'oppoſe à votre joie ?

Me trompiez-vous tantôt au fortir de ces lieux,
Lorfqu'encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir ofé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contoit fon audace nouvelle ?
Vous fuyiez un hymen qui vous faifoit trembler.
Cet hymen eft rompu. Quel foin peut vous troubler ?
Suivez les doux tranfports où l'Amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arface, je me vois chargé de fa conduite.
Je jouirai long-tems de fes chers entretiens :
Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens ;
Et peut-être fon cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma perfévérance.
Titus m'accable ici du poids de fa grandeur :
Tout difparoît dans Rome auprès de fa fplendeur ;
Mais quoique l'Orient foit plein de fa mémoire,
Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, Seigneur, tout fuccède à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah, que nous nous plaifons à nous tromper tous deux !

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper ?

ANTIOCHUS.

Quoi, je lui pourrois plaire ?
Bérénice à mes vœux ne feroit plus contraire ?
Bérénice d'un mot flatteroit mes douleurs ?
Penfes tu feulement que parmi fes malheurs,
Quand l'Univers entier négligeroit fes charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes,
Ou qu'elle s'abaiffât jufques à recevoir
Des foins qu'à mon amour elle croiroit devoir ?

ARSACE.

Et qui peut mieux que vous confoler fa difgrace ?
Sa fortune, Seigneur, va prendre une autre face,
Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Hélas, de ce grand changement,
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir, je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ARSACE.

Quoi? Ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans cesse?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de foiblesse?
Ouvrez les yeux, Seigneur; & songeons, entre nous,
Par combien de raisons Bérénice est à vous.
Puisqu'aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient nécessaire.

ANTIOCHUS.

Nécessaire?

ARSACE.

A ses pleurs accordez quelques jours;
De ses premiers sanglots laissez passer le cours.
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'absence de Titus, le tems, votre présence,
Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir,
Vos deux Etats voisins, qui cherchent à s'unir.
L'intérêt, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Ah, je respire, Arsace, & tu me rends la vie.
J'accepte avec plaisir un présage si doux.
Que tardons-nous? Faisons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice; &, puisqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plutôt demeurons. Que faisois-je? Est-ce à moi,
Arsace, à me charger de ce cruel emploi?
Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendroit de ma bouche,
Qu'on l'abandonne! Ah, Reine! Et qui l'auroit pensé,
Que ce mot dût jamais vous être prononcé?

ARSACE.

La haine ſur Titus tombera toute entière.
Seigneur, ſi vous parlez, ce n'eſt qu'à ſa prière.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point. Reſpectons ſa douleur.
Aſſez d'autres viendront lui conter ſon malheur.
Et ne la crois-tu pas aſſez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaiſir fatal
D'apprendre ce mépris par ſon propre rival ?
Encore un coup, fuyons; &, par cette nouvelle,
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE.

Ah, la voici, Seigneur, prenez votre parti.

ANTIOCHUS.

O Ciel !

SCENE III.

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Hé quoi, Seigneur, vous n'êtes point parti ?

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'étoit Céſar que cherchoit votre vue.
Mais n'accuſez que lui, ſi, malgré mes adieux,
De ma préſence encor j'importune vos yeux.
Peut-être en ce moment je ſerois dans Oſtie,
S'il ne m'eût de ſa Cour défendu la ſortie.

BÉRÉNICE.

Il vous cherche vous ſeul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BÉRÉNICE.

De moi, Prince ?

ANTIOCHUS.

Oui, Madame.

BÉRÉNICE.

Et qu'a-t-il pû vous dire?

ANTIOCHUS.

Mille autres, mieux que moi, pourront vous en inſtruire.

BÉRÉNICE.

Quoi, Seigneur;...

ANTIOCHUS.

Suſpendez votre reſſentiment.
D'autres, loin de ſe taire en ce même moment,
Triompheroient peut-être, &, pleins de confiance,
Céderoient avec joie à votre impatience.
Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le ſavez bien,
A qui votre repos eſt plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.
Avant la fin du jour vous me juſtifierez.
Adieu, Madame.

BÉRÉNICE.

O Ciel, quel diſcours! Demeurez.
Prince, c'eſt trop cacher mon trouble à votre vue.
Vous voyez devant vous une Reine éperdue,
Qui, la mort dans le ſein, vous demande deux mots.
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, ſi mon repos vous eſt ſi précieux,
Si moi même jamais je fus chère à vos yeux,
Eclairciſſez le trouble où vous voyez mon ame.
Que vous a dit Titus?

ANTIOCHUS.

Au nom des Dieux, Madame...

BÉRÉNICE.

Quoi, vous craignez ſi peu de me déſobéir?

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BÉRÉNICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux, quelle violence !
Madame, encore un coup, vous louerez mon ſilence.

BÉRÉNICE.

Prince, dès ce moment, contentez mes ſouhaits,
Ou ſoyez de ma haine aſſuré pour jamais.

ANTIOCHUS.

Madame, après cela je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous ſatisfaire.
Mais ne vous flattez point. Je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs où vous n'oſez penſer.
Je connois votre cœur. Vous devez-vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé . . .

BÉRÉNICE.

Quoi ?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il vous faut ſéparer.

BÉRÉNICE.

Nous ſéparer ? Qui ? Moi ? Titus de Bérénice ?

ANTIOCHUS.

Il faut que devant vous je lui rende juſtice.
Tout ce que, dans un cœur ſenſible & généreux,
L'amour au déſeſpoir peut raſſembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le ſien. Il pleure, il vous adore.
Mais enfin, que lui ſert de vous aimer encore ?
Une Reine eſt ſuſpecte à l'Empire Romain.
Il faut vous ſéparer, & vous partez demain.

BÉRÉNICE.

Nous ſéparer ! Hélas, Phénice !

PHÉNICE.

Hé bien, Madame,
Il faut ici montrer la grandeur de votre ame.

Ce coup, sans doute, est rude, il doit vous étonner.

BÉRÉNICE.

Après tant de sermens Titus m'abandonner !
Titus qui me juroit... Non, je ne le puis croire :
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire.
Contre son innocence on me veut prévenir.
Ce piége n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime, Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir. Je veux lui parler tout à l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi, vous pourriez ici me regarder !..

BÉRÉNICE.

Vous le souhaitez trop pour me persuader.
Non, je ne vous crois point. Mais, quoi qu'il en puisse être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paroître.
(à Phénice.)
Ne m'abandonne pas dans l'état où je suis.
Hélas, pour me tromper je fais ce que je puis.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Ne me trompai-je point ? L'ai-je bien entendue ?
Que je me garde, moi, de paroître à sa vue !
Je m'en garderai bien. Et ne partois je pas,
Si Titus, malgré moi, n'eût arrêté mes pas ?
Sans doute, il faut partir. Continuons, Arsace.
Elle croit m'affliger. Sa haine me fait grace.
Tu me voyois tantôt inquiet, égaré ;
Je partois amoureux, jaloux, désespéré ;
Et maintenant, Arsace, après cette défense,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE.

Moins que jamais, Seigneur, il vous faut éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi, je demeurerai pour me voir dédaigner !
Des froideurs de Titus je ferai responsable !
Je me verrai puni, parcequ'il est coupable !
Avec quelle injustice & quelle indignité,
Elle doute, à mes yeux, de ma sincérité !
Titus l'aime, dit-elle, & moi je l'ai trahie.
L'ingrate, m'accuser de cette perfidie !
Et dans quel tems encor ? Dans le moment fatal
Que j'étale à ses yeux les pleurs de mon rival ;
Que pour la consoler je le faisois paroître
Amoureux & constant, plus qu'il ne l'est peut-être.

ARSACE.

Et de quel soin, Seigneur, vous allez vous troubler ?
Laissez à ce torrent le tems de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il passe.
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quitte, Arsace.
Je sens qu'à sa douleur je pourrois compatir :
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons ; & de si loin évitons la cruelle,
Que de long-tems, Arsace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reste encore assez de jour.
Je vais dans mon Palais attendre ton retour.
Va voir si sa douleur ne l'a point trop saisie.
Cours ; & partons du moins assurés de sa vie.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BÉRÉNICE.

PHÉNICE ne vient point ? Momens trop rigoureux,
Que vous paroissez lents à mes rapides vœux !
Je m'agite, je cours, languissante, abattue ;
La force m'abandonne, & le repos me tue.
Phénice ne vient point ? Ah, que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur !
Phénice n'aura point de réponse à me rendre.
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre ;
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

SCENE II.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

CHERE Phénice, hé bien, as-tu vu l'Empereur ?
Qu'a-t-il dit ? Viendra-t il ?

PHÉNICE.

Oui, je l'ai vu, Madame,
Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre ame.
J'ai vu couler des pleurs qu'il vouloit retenir.

BÉRÉNICE.

Vient-il ?

PHÉNICE.

N'en doutez point, Madame, il va venir.
Mais voulez-vous paroître en ce désordre extrême ?
Remettez-vous, Madame, & rentrez en vous-même.

Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

BÉRÉNICE.

Laisse, laisse, Phénice, il verra son ouvrage.
Et que m'importe, hélas, de ces vains ornemens?
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissemens,
Mais que dis-je, mes pleurs? si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène!
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce foible éclat qui ne le touche plus?

PHÉNICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche?
J'entends du bruit, Madame, & l'Empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule, & rentrons promptement.
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, *Suite.*

TITUS.

De la Reine, Paulin, flattez l'inquiétude.
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude.
Que l'on me laisse.

PAULIN *à part.*

O Ciel, que je crains ce combat!
Grands Dieux, sauvez sa gloire & l'honneur de l'Etat!
Voyons la Reine.



SCENE IV.

TITUS *seul.*

Hé bien, Titus, que viens-tu faire?
Bérénice t'attend. Où viens-tu, téméraire?
Tes adieux sont-ils prêts? T'es-tu bien consulté?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté?
Car enfin au combat, qui pour toi se prépare,
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ses yeux, dont la douce langueur
Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir?
Pourrai-je dire enfin: Je ne veux plus vous voir?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer? Qui l'ordonne? Moi-même.
Car enfin, Rome a-t-elle expliqué ses souhaits?
L'entendons-nous crier autour de ce palais?
Vois je l'Etat penchant au bord du précipice?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice?
Tout se taît; & moi seul, trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui sait si, sensible aux vertus de la Reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine?
Rome peut par son choix justifier le mien.
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.
Que Rome, avec ses loix, mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance:
Rome sera pour nous. Titus, ouvre les yeux.
Quel air respires-tu? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des Rois, avec le lait sucée,
Par crainte ou par amour ne peut être effacée?
Rome jugea ta Reine en condamnant ses Rois.
N'as-tu pas en naissant entendu cette voix?

Et n'as-tu pas encore ouï la renommée
T'annoncer ton devoir jusques dans ton armée?
Et, lorsque Bérénice arriva sur tes pas,
Ce que Rome en jugeoit, ne l'entendis-tu pas?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire?
Ah! lâche, fais l'amour, & renonce à l'empire.
Au bout de l'univers va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de regner.
Sont-ce là ces projets de grandeur & de gloire
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma mémoire?
Depuis huit jours je regne; &, jusques à ce jour,
Qu'ai je fait pour l'honneur? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un tems si précieux quel compte puis-je rendre?
Où sont ces heureux jours que je faisois attendre?
Quels pleurs ai-je séchés? Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déja goûté le fruit de mes bienfaits?
L'univers a-t-il vu changer ses destinées?
Sais-je combien le Ciel m'a compté de journées?
Et de ce peu de jours, si long-tems attendus,
Ah, malheureux! combien j'en ai déja perdus!
Ne tardons plus. Faisons ce que l'honneur exige.
Rompons le seul lien...

SCENE V.

BÉRÉNICE, TITUS.

BÉRÉNICE *en entrant.*

Non, laissez-moi, vous dis-je;
En vain tous vos conseils me retiennent ici.
Il faut que je le voie. Ah, Seigneur, vous voici!
Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne!
Il faut nous séparer! & c'est lui qui l'ordonne!

TITUS.

N'accablez point, Madame, un prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.

Un trouble aſſez cruel m'agite & me dévore,
Sans que des pleurs ſi chers me déchirent encore.
Rappellez bien plutôt ce cœur qui tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnoître la voix.
Il en eſt tems. Forcez votre amour à ſe taire ;
Et d'un œil que la gloire & la raiſon éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute ſa rigueur.
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.
Aidez-moi, s'il ſe peut, à vaincre ſa foibleſſe,
A retenir des pleurs qui m'échappent ſans ceſſe :
Ou, ſi nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins ſoutienne nos douleurs ;
Et que tout l'univers reconnoiſſe ſans peine
Les pleurs d'un Empereur, & les pleurs d'une Reine.
Car enfin, ma Princeſſe, il faut nous ſéparer.

BÉRÉNICE.

Ah, cruel ! eſt-il tems de me le déclarer ?
Qu'avez-vous fait, hélas ! Je me ſuis crue aimée ;
Au plaiſir de vous voir mon ame accoutumée
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos loix,
Quand je vous l'avouai pour la première fois ?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée ?
Que ne me diſiez vous : Princeſſe infortunée,
Où vas-tu t'engager, & quel eſt ton eſpoir ?
Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir.
Ne l'avez vous reçu, cruel, que pour le rendre,
Quand de vos ſeules mains ce cœur voudroit dépendre ;
Tout l'Empire a vingt fois conſpiré contre nous.
Il étoit tems encor. Que ne me quittiez vous ?
Mille raiſons alors conſoloient ma miſère :
Je pouvois de ma mort accuſer votre père,
Le Peuple, le Sénat, tout l'Empire Romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une ſi chère main.
Leur haine dès long-tems contre moi déclarée
M'avoit à mon malheur dès long-tems préparée.
Je n'aurois pas, Seigneur, reçu ce coup cruel
Dans le tems que j'eſpère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il déſire,
Lorſque Rome ſe tait, quand votre père expire,

Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin, quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'est moi seul aussi qui pouvois me détruire.
Je pouvois vivre alors & me laisser séduire.
Mon cœur se gardoit bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvoit un jour nous désunir.
Je voulois qu'à mes vœux rien ne fût invincible;
Je n'examinois rien, j'espérois l'impossible.
Que sais je? J'espérois de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstacles sembloient renouveller ma flamme:
Tout l'Empire parloit: mais la gloire, Madame,
Ne s'étoit point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un Empereur.
Je sais tous les tourmens où ce dessein me livre:
Je sens bien que sans vous je ne saurois plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner.
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut regner.

BÉRÉNICE.

Hé bien, regnez, cruel, contentez votre gloire.
Je ne dispute plus. J'attendois, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille sermens
D'un amour qui devoit unir tous nos momens,
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidelle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien, & pour jamais adieu.
Pour jamais! Ah! Seigneur, songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous;
Que le jour recommence, & que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice;
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus?
Mais quelle est mon erreur, & que de soins perdus!
L'ingrat, de mon départ consolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon absence?

Ces jours, ſi longs pour moi, lui ſembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurai pas, Madame, à compter tant de jours.
J'eſpère que bientôt la triſte renommée
Vous fera confeſſer que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu, ſans expirer...

BÉRÉNICE.

Ah, Seigneur! s'il eſt vrai, pourquoi nous ſéparer?
Je ne vous parle point d'un heureux hymenée:
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous reſpirez?

TITUS.

Hélas! vous pouvez tout, Madame. Demeurez,
Je n'y réſiſte point. Mais je ſens ma foibleſſe:
Il faudra vous combattre & vous craindre ſans ceſſe,
Et ſans ceſſe veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
Que dis-je? En ce moment, mon cœur, hors de lui-même
S'oublie, & ſe ſouvient ſeulement qu'il vous aime.

BÉRÉNICE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver?
Voyez-vous les Romains prêts à ſe ſoulever?

TITUS.

Et qui ſait de quel œil ils prendront cette injure?
S'ils parlent, ſi les cris ſuccèdent au murmure,
Faudra-t-il par le ſang juſtifier mon choix?
S'ils ſe taiſent, Madame, & me vendent leurs loix;
A quoi m'expoſez-vous? Par quelle complaiſance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience?
Que n'oſeront-ils point alors me demander?
Maintiendrai-je des loix que je ne puis garder?

BÉRÉNICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice!

TITUS.

Je les compte pour rien! Ah, Ciel! quelle injuſtice!

BÉRÉNICE.

Quoi ! pour d'injuſtes loix que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger !
Rome a ſes droits, Seigneur ; n'avez-vous pas les vôtres?
Ses intérêts ſont-ils plus ſacrés que les nôtres ?
Dites, parlez.

TITUS.

Hélas ! que vous me déchirez !

BÉRÉNICE.

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous pleurez !

TITUS.

Oui, Madame, il eſt vrai, je pleure, je ſoupire,
Je frémis : mais enfin, quand j'acceptai l'Empire,
Rome me fit jurer de maintenir ſes droits.
Il les faut maintenir. Déja plus d'une fois
Rome a de mes pareils exercé la conſtance.
Ah ! ſi vous remontiez juſques à ſa naiſſance,
Vous les verriez toujours à ſes ordres ſoumis.
L'un, jaloux de ſa foi, va chez les ennemis
Chercher, avec la mort, la peine toute prête.
D'un fils victorieux l'autre proſcrit la tête.
L'autre avec des yeux ſecs & preſque indifférens
Voit mourir ſes deux fils par ſon ordre expirans.
Malheureux ! Mais toujours la patrie & la gloire
Ont parmi les Romains remporté la victoire.
Je ſais qu'en vous quittant le malheureux Titus
Paſſe l'auſtérité de toutes leurs vertus,
Qu'elle n'approche point de cet effort inſigne :
Mais, Madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laiſſer un exemple à la poſtérité,
Qui, ſans de grands efforts, ne puiſſe être imité ?

BÉRÉNICE.

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat, de m'arracher la vie.
De tous vos ſentimens mon cœur eſt éclairci.
Je ne vous parle plus de me laiſſer ici.
Qui ? moi ? j'aurois voulu, honteuſe & mépriſée,
D'un peuple qui me hait ſoutenir la riſée ?

J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus.
C'en est fait ; & bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteste le Ciel ennemi des parjures :
Non, si le Ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie, en mourant, d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice ;
Si, devant que mourir, la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.
Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée ;
Que ma douleur présente, & ma bonté passée,
Mon sang qu'en ce palais je veux même verser,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser :
Et, sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu.

SCENE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

Dans quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur ? Est-elle enfin disposée à partir ?

TITUS.

Paulin, je suis perdu, je n'y pourrai survivre.
La Reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
Courons à son secours.

PAULIN.

Hé quoi, n'avez-vous pas
Ordonné dès tantôt qu'on observe ses pas ?
Ses femmes, à toute heure autour d'elle empressées,
Sauront la détourner de ces tristes pensées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur ; continuez, la victoire est à vous.

Je ſais que ſans pitié vous n'avez pu l'entendre ;
Moi-même, en la voyant, je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin. Songez, en ce malheur,
Quelle gloire va ſuivre un moment de douleur,
Quels applaudiſſemens l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir.

TITUS.

Non, je ſuis un barbare !
Moi-même je me hais. Néron, tant déteſté,
N'a point à cet excès pouſſé ſa cruauté.
Je ne ſouffrirai point que Bérénice expire.
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi, Seigneur !

TITUS.

Je ne ſais, Paulin, ce que je dis :
L'excès de ma douleur accable mes eſprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée,
Seigneur. De vos adieux la nouvelle eſt ſemée.
Rome, qui gémiſſoit, triomphe avec raiſon.
Tous les temples ouverts fument en votre nom ;
Et le Peuple, élevant vos vertus juſqu'aux nues,
Va par-tout de lauriers couronner vos ſtatues.

TITUS.

Ah, Rome ! Ah, Bérénice ! Ah, Prince malheureux !
Pourquoi ſuis-je Empereur ? Pourquoi ſuis-je amoureux ?

SCENE VII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

QU'AVEZ-vous fait, Seigneur ? L'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.

Elle n'entend ni pleurs, ni conseil, ni raison ;
Elle implore à grands cris le fer & le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie :
On vous nomme, & ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux, toujours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis résister, ce spectacle me tue.
Allez, Seigneur, allez vous montrer à sa vue.
Sauvez tant de vertus, de graces, de beauté,
Ou renoncez, Seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS.

Hélas! quel mot puis-je lui dire ?
Moi-même en ce moment sais-je si je respire ?

SCENE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

SEIGNEUR, tous les Tribuns, les Consuls, le Sénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'Etat :
Un grand peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS.

Je vous entends, grands Dieux ! vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN.

Venez, Seigneur, passons dans la chambre prochaine ;
Allons voir le Sénat.

ANTIOCHUS.

Ah ! courez chez la Reine.

PAULIN.

Quoi ! vous pourriez, Seigneur, par cette indignité,
De l'Empire à vos pieds fouler la majesté ?

Rome...

TITUS.

Il suffit, Paulin, nous allons les entendre.

(à Antiochus.)

Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la Reine. Allez. J'espère, à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSACE.

Où pourrai-je trouver ce Prince trop fidèle ?
Ciel, conduiſez mes pas, & ſecondez mon zèle.
Faites qu'en ce moment je lui puiſſe annoncer
Un bonheur où peut-être il n'oſe plus penſer.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ah ! quel heureux deſtin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur ?

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arſace, rends en grace à mon ſeul déſeſpoir.

ARSACE.

La Reine part, Seigneur.

ANTIOCHUS.

Elle part ?

ARSACE.

Dès ce ſoir.
Ses ordres ſont donnés. Elle s'eſt offenſée
Que Titus à ſes pleurs l'ait ſi long-tems laiſſée.
Un généreux dépit ſuccède à ſa fureur.
Bérénice renonce à Rome, à l'Empereur,

Et même veut partir, avant que Rome instruite
Puisse voir son désordre & jouïr de sa fuite.
Elle écrit à César.

ANTIOCHUS.

O Ciel! qui l'auroit cru?
Et Titus?

ARSACE.

A ses yeux Titus n'a point paru.
Le Peuple avec transport l'arrête, l'environne,
Applaudissant aux noms que le Sénat lui donne;
Et ces noms, ces respects, ces applaudissemens
Deviennent pour Titus autant d'engagemens,
Qui, le liant, Seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous ses soupirs, & les pleurs de la Reine,
Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.
C'en est fait; & peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de sujets d'espoir, Arsace, je l'avoue!
Mais d'un soin si cruel la fortune me joue,
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis;
Et mon cœur, prévenu d'une crainte importune,
Croit, même en espérant, irriter la fortune.
Mais que vois-je? Titus porte vers nous ses pas.
Que veut-il?

SCENE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS *à sa suite.*

DEMEUREZ, qu'on ne me suive pas.
Enfin, Prince, je viens dégager ma promesse.
Bérénice m'occupe & m'afflige sans cesse.

Je viens, le cœur percé de vos pleurs & des siens,
Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.
Venez, Prince, venez; je veux bien que vous-même
Pour la dernière fois vous voyiez si je l'aime.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

HÉ BIEN, voilà l'espoir que tu m'avois rendu?
Et tu vois le triomphe où j'étois attendu!
Bérénice partoit justement irritée?
Pour ne la plus revoir Titus l'avoit quittée?
Qu'ai-je donc fait, grands Dieux? Quel cours infortuné
A ma funeste vie aviez-vous destiné?
Tous ses momens ne sont qu'un éternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage.
Et je respire encor? Bérénice! Titus!
Dieux cruels! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCENE V.

TITUS, BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

NON, je n'écoute rien. Me voilà résolue.
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue?
Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir?
N'êtes-vous pas content? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais de grace écoutez.

BÉRÉNICE.

Il n'eſt plus tems.

TITUS.

Madame,
Un mot.

BÉRÉNICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon ame !
Ma Princeſſe, d'où vient ce changement ſoudain?

BÉRÉNICE.

C'en eſt fait. Vous voulez que je parte demain.
Et moi j'ai réſolu de partir tout à l'heure.
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BÉRÉNICE.

Ingrat, que je demeure ?
Et pourquoi ? Pour entendre un peuple injurieux,
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux ?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi ſeule je me noie?
Quel crime, quelle offenſe a pu les animer ?
Hélas ! Et qu'ai-je fait que de vous trop aimer ?

TITUS.

Ecoutez-vous, Madame, une foule inſenſée ?

BÉRÉNICE.

Je ne vois rien ici dont je ne ſois bleſſée.
Tout cet appartement préparé par vos ſoins,
Ces lieux, de mon amour ſi long-tems les témoins,
Qui ſembloient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces feſtons, où nos noms, enlacés l'un dans l'autre,
A mes triſtes regards viennent par-tout s'offrir,
Sont autant d'impoſteurs que je ne puis ſouffrir.
Allons, Phénice.

TITUS.

O Ciel, que vous êtes injuste!

BÉRÉNICE.

Retournez, retournez vers ce Sénat auguste,
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Hé bien, avec plaisir, l'avez-vous écouté?
Etes-vous pleinement content de votre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire?
Mais ce n'est pas assez expier vos amours.
Avez-vous bien promis de me haïr toujours?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïsse!
Que je puisse jamais oublier Bérénice!
Ah, Dieux! Dans quel moment son injuste rigueur,
De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur!
Connoissez-moi, Madame, &, depuis cinq années,
Comptez tous les momens, & toutes les journées
Où par plus de transports, & par plus de soupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les désirs;
Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse;
Et jamais...

BÉRÉNICE.

Vous m'aimez, vous me le soutenez,
Et cependant je pars, & vous me l'ordonnez?
Quoi, dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes?
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes?
Que me sert de ce cœur l'inutile retour?
Ah, cruel, par pitié, montrez-moi moins d'amour!
Ne me rappellez point une trop chère idée;
Et laissez-moi, du moins, partir persuadée
Que, déja de votre ame exilée en secret,
J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.
(Titus lit une lettre.)
Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà de votre amour tout ce que je désire.

Liſez, ingrat, liſez, & me laiſſez ſortir.

TITUS.

Vous ne ſortirez point, je n'y puis conſentir.
Quoi, ce départ n'eſt donc qu'un cruel ſtratagême?
Vous cherchez à mourir? Et de tout ce que j'aime
Il ne reſtera plus qu'un triſte ſouvenir?
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le faſſe venir.

(Bérénice ſe laiſſe tomber ſur un ſiége.)

SCENE VI.

TITUS, BÉRÉNICE.

TITUS.

MADAME, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorſque j'enviſageai le moment redoutable,
Où, preſſé par les loix d'un auſtère devoir,
Il falloit pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triſte adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je m'attendis, Madame, à toutes les douleurs
Que peut faire ſentir le plus grand des malheurs;
Mais, quoi que je craigniſſe, il faut que je le die,
Je n'en avois prévu que la moindre partie.
Je croyois ma vertu moins prête à ſuccomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entière aſſemblée.
Le Sénat m'a parlé; mais mon ame accablée
Ecoutoit ſans entendre, & ne leur a laiſſé,
Pour prix de leurs tranſports, qu'un ſilence glacé.
Rome de votre ſort eſt encore incertaine.
Moi-même, à tous momens, je me ſouviens à peine
Si je ſuis Empereur, ou ſi je ſuis Romain.
Je ſuis venu vers vous ſans ſavoir mon deſſein.
Mon amour m'entraînoit, & je venois peut-être
Pour me chercher moi-même, & pour me reconnoître.

Qu'ai-je trouvé ? Je vois la mort peinte en vos yeux ;
Je vois, pour la chercher, que vous quittez ces lieux.
C'en eſt trop. Ma douleur, à cette triſte vue,
A ſon dernier excès eſt enfin parvenue.
Je reſſens tous les maux que je puis reſſentir ;
Mais je vois le chemin par où j'en puis ſortir.
Ne vous attendez point que, las de tant d'allarmes,
Par un heureux hymen je tariſſe vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me ſuit.
Sans ceſſe, elle préſente à mon ame étonnée,
L'Empire incompatible avec votre hymenée ;
Me dit qu'après l'éclat, & les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouſer encor moins que jamais.
Oui, Madame ; & je dois moins encore vous dire,
Que je ſuis prêt pour vous d'abandonner l'Empire,
De vous ſuivre, & d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite.
Vous verriez à regret marcher à votre ſuite
Un indigne Empereur, ſans Empire, ſans Cour,
Vil ſpectacle aux humains des foibleſſes d'amour.
Pour ſortir des tourmens, dont mon ame eſt la proie ;
Il eſt, vous le ſavez, une plus noble voie.
Je me ſuis vu, Madame, enſeigner ce chemin,
Et par plus d'un héros, & par plus d'un Romain.
Lorſque trop de malheurs ont laſſé leur conſtance,
Ils ont tous expliqué cette perſévérance,
Dont le ſort s'attachoit à les perſécuter,
Comme un ordre ſecret de n'y plus réſiſter.
Si vos pleurs plus long-tems viennent frapper ma vue ;
Si toujours à mourir je vous vois réſolue ;
S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours ;
Si vous ne me jurez d'en reſpecter le cours ;
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre.
En l'état où je ſuis je puis tout entreprendre ;
Et je ne réponds pas que ma main, à vos yeux,
N'enſanglante à la fin nos funeſtes adieux.

BÉRÉNICE.

Hélas !

TITUS.

Non, il n'eſt rien dont je ne ſois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant reſponſable.
Songez-y bien, Madame ; & ſi je vous ſuis cher ...

SCENE DERNIERE.

TITUS, BÉRÉNICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

Venez, Prince, venez, je vous ai fait chercher ;
Soyez ici témoin de toute ma foibleſſe.
Voyez ſi c'eſt aimer avec peu de tendreſſe.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout. Je connois votre amour.
Mais, vous, connoiſſez-moi, Seigneur, à votre tour ;
Vous m'avez honoré, Seigneur, de votre eſtime ;
Et moi, je puis ici vous le jurer ſans crime,
A vos plus chers amis j'ai diſputé ce rang.
Je l'ai diſputé même aux dépens de mon ſang.
Vous m'avez, malgré moi, confié, l'un & l'autre ;
La Reine, ſon amour, & vous, Seigneur, le vôtre.
La Reine qui m'entend peut me déſavouer :
Elle m'a vu toujours ardent à vous louer,
Répondre par mes ſoins à votre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnoiſſance.
Mais croiriez-vous, Seigneur, en ce moment fatal ;
Qu'un ami ſi fidèle étoit votre rival.

TITUS.

Mon rival ?

ANTIOCHUS.

Il eſt tems que je vous éclairciſſe.
Oui, Seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.

Pour ne la plus aimer, j'ai cent fois combattu.
Je n'ai pu l'oublier; au moins je me ſuis tû.
De votre changement la flatteuſe apparence
M'avoit rendu tantôt quelque foible eſpérance.
Les larmes de la Reine ont éteint cet eſpoir.
Ses yeux, baignés de pleurs, demandoient à vous voir.
Je ſuis venu, Seigneur, vous appeller moi-même,
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime;
Vous vous êtes rendu, je n'en ai point douté.
Pour la dernière fois je me ſuis conſulté,
J'ai fait de mon courage une épreuve dernière,
Je viens de rappeller ma raiſon toute entière.
Jamais je ne me ſuis ſenti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds,
Ce n'eſt qu'en expirant que je puis les détruire.
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous inſtruire.
Oui, Madame, vers vous j'ai rappellé ſes pas,
Mes ſoins ont réuſſi, je ne m'en repens pas.
Puiſſe le Ciel verſer ſur toutes vos années
Mille proſpérités l'une à l'autre enchaînées.
Ou, s'il vous garde encore un reſte de courroux,
Je conjure les Dieux d'épuiſer tous les coups
Qui pourroient menacer une ſi belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous ſacrifie.

BÉRÉNICE *ſe levant.*

Arrêtez. Arrêtez, Princes trop généreux;
En quelle extrémité me jettez vous tous deux!
Soit que je vous regarde, ou que je l'enviſage,
Par-tout du déſeſpoir je rencontre l'image:
Je ne vois que des pleurs; & je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de ſang prêt à couler.

(à Titus.)

Mon cœur vous eſt connu, Seigneur, & je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu ſoupirer pour l'Empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Céſars,
N'a point, vous le ſavez, attiré mes regards.
J'aimois, Seigneur, j'aimois, je voulois être aimée.
Ce jour, je l'avouerai, je me ſuis allarmée:

J'ai cru que votre amour alloit finir ſon cours ;
Je connois mon erreur, & vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'eſt troublé, j'ai vu couler vos larmes.
Bérénice, Seigneur, ne vaut pas tant d'allarmes,
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le tems que Titus attire tous ſes vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ſes délices.
Je crois, depuis cinq ans juſqu'à ce dernier jour,
Vous avoir aſſuré d'un véritable amour.
Ce n'eſt pas tout ; je veux, en ce moment funeſte,
Par un dernier effort couronner tout le reſte.
Je vivrai, je ſuivrai vos ordres abſolus.
Adieu, Seigneur. Regnez, je ne vous verrai plus.
(à Antiochus.)
Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne conſens pas de quitter ce que j'aime,
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, & faites-vous un effort généreux.
Sur Titus & ſur moi réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos ſoupirs & vos fers.
Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre & la plus malheureuſe
Dont il puiſſe garder l'hiſtoire douloureuſe.
Tout eſt prêt. On m'attend. Ne ſuivez point mes pas.
(à Titus.)
Pour la dernière fois, adieu, Seigneur.

ANTIOCHUS.

Hélas !

FIN.



BAJAZET,

TRAGÉDIE.

PRÉFACE.

SULTAN Amurat, ou Sultan Morat, Empereur des Turcs, celui qui prit Babylone en 1638, a eu quatre frères. Le premier, c'eſt à ſavoir Oſman, fut Empereur avant lui, & régna environ trois ans, au bout deſquels les Janiſſaires lui ôterent l'Empire & la vie. Le ſecond ſe nommoit Orcan. Amurat, dès les premiers jours de ſon regne le fit étrangler. Le troiſième étoit Bajazet, Prince de grande eſpérance; & c'eſt lui qui eſt le héros de ma Tragédie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avoit épargné juſqu'au ſiège de Babylone. Après la priſe de cette ville, le Sultan victorieux envoya un ordre à Conſtantinople pour le faire mourir; ce qui fut conduit & exécuté à peu près de la manière que je le repréſente. Amurat avoit encore un frère, qui fut depuis le Sultan Ibrahim, & que ce même Amurat négligea comme un Prince ſtupide qui ne lui donnoit point d'ombrage. Sultan Mahomet, qui regne aujourd'hui, eſt fils de cet Ibrahim, & par conſéquent neveu de Bajazet.

Les particularités de la mort de Bajazet ne ſont encore dans aucune hiſtoire imprimée. M. le Comte de Cézy étoit Ambaſſadeur à Conſtantinople lorſque cette aventure tragique arriva dans le Serrail. Il fut inſtruit des amours de Bajazet, & des jalouſies de la Sultane. Il vit même pluſieurs fois Bajazet, à qui on permettoit de ſe promener quelquefois à la pointe du Serrail, ſur

le canal de la mer noire. M. le Comte de Cézy disoi que c'étoit un Prince de bonne mine. Il a écrit, depuis les circonstances de sa mort; & il y a encore plusieur personnes de qualité qui se souviennent de lui e avoir entendu faire le récit lorsqu'il fut de retour e France.

Quelques Lecteurs pourront s'étonner qu'on ait os mettre sur la Scène une histoire si récente; mais je n'a rien vu dans les règles du Poëme dramatique qui dû me détourner de mon entreprise. A la vérité, je ne con seillerois pas à un Auteur de prendre pour sujet d'un Tragédie une action aussi moderne que celle ci, si ell s'étoit passée dans le pays où il veut faire représenter l Tragédie, ni de mettre des héros sur le Théâtre, qui au roient été connus de la plupart des Spectateurs. Les pe sonnages tragiques doivent être regardés d'un autre œi que nous ne regardons d'ordinaire les personnages qu nous avons vus de si près. On peut dire que le respe que l'on a pour les héros s'augmente à mesure qu'i s'éloignent de nous, *major è longinquo reverenti* L'éloignement des pays répare en quelque for la trop grande proximité des tems; car le peuple n met guères de différence entre ce qui est, si j'ose ain parler, à mille ans de lui, & ce qui en est à mill lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les perso nages Turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont d la dignité sur notre Théâtre. On les regarde de bon heure comme anciens. Ce sont des mœurs & d coutum

coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les Princes & les autres personnes qui vivent dans le Serrail, que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre.

C'étoit à-peu-près de cette manière que les Persans étoient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le Poëte Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une Tragédie la mère de Xerxès, qui étoit peut-être encore vivante, & de faire représenter sur le Théâtre d'Athenes la désolation de la Cour de Perse, après la déroute de ce Prince. Cependant ce même Eschyle s'étoit trouvé en personne à la bataille de Salamine où Xerxès avoit été vaincu; & il s'étoit trouvé encore à la défaite des Lieutenans de Darius, père de Xerxès, dans la plaine de Marathon; car Eschyle étoit homme de guerre, & il étoit frère de ce fameux Cynégire, dont il est tant parlé dans l'antiquité, & qui mourut si glorieusement en attaquant un des vaisseaux du Roi de Perse.



ACTEURS.

BAJAZET, frère du Sultan Amurat.

ROXANE, Sultane favorite du Sultan Amurat.

ATALIDE, Fille du Sang Ottoman.

ACOMAT, Grand Visir.

OSMIN, Confident du Grand Visir.

ZATIME, Esclave de la Sultane.

ZAÏRE, Esclave d'Atalide.

GARDES.

La Scène est à Constantinople, autrement dite Bysanc dans le Serrail du Grand Seigneur.



BAJAZET,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

VIENS, suis moi. La Sultane en ce lieu se doit rendre.
Je pourrai cependant te parler & t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux,
Dont l'accès étoit même interdit à nos yeux ?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,
Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.
Mais, laissons, cher Osmin, les discours superflus.
Que ton retour tardoit à mon impatience !
Et que d'un œil content je te vois dans Bysance !
Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris
Un voyage si long pour moi seul entrepris.
De ce qu'ont vu tes yeux, parle en témoin sincère ;
Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire,

Dépendent les destins de l'Empire Ottoman.
Qu'as-tu vu dans l'armée, & que fait le Sultan?

OSMIN.

Babylone, Seigneur, à son Prince fidelle,
Voyoit, sans s'étonner, notre armée autour d'elle;
Les Persans rassemblés marchoient à son secours,
Et du camp d'Amurat s'approchoient tous les jours.
Lui-même, fatigué d'un long siège inutile,
Sembloit vouloir laisser Babylone tranquille;
Et sans renouveller ses assauts impuissans,
Résolu de combattre, attendoit les Persans.
Mais, comme vous savez, malgré ma diligence,
Un long chemin sépare & le camp & Bysance.
Mille obstacles divers m'ont même traversé;
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

ACOMAT.

Que faisoient cependant nos braves Janissaires?
Rendent-ils au Sultan des hommages sincères?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu?

OSMIN.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et sembloit se promettre une heureuse victoire.
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir,
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les Janissaires.
Il se souvient toujours que son inimitié
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
Lorsque, pour affermir sa puissance nouvelle,
Il vouloit, disoit-il, sortir de leur tutelle.
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours;
Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours.
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Votre absence est pour eux un sujet de murmure.
Ils regrettent le tems, à leur grand cœur si doux,
Lorsqu'assurés de vaincre ils combattoient sous vous.

ACOMAT.

Quoi, tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur, & vit dans leur pensée ?
Crois-tu qu'ils me suivroient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur Visir ?

OSMIN.

Le succès du combat réglera leur conduite.
Il faut voir du Sultan la victoire ou la fuite.
Quoiqu'à regret, Seigneur, ils marchent sous ses loix,
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits.
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années.
Mais, enfin, le succès dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,
Vous les verrez soumis rapporter dans Bysance
L'exemple d'une aveugle & basse obéissance.
Mais, si dans le combat le destin plus puissant
Marque de quelque affront son Empire naissant;
S'il fuit; ne doutez point que, fiers de sa disgrace,
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, Seigneur, la perte du combat,
Comme un arrêt du Ciel qui réprouve Amurat.
Cependant, s'il en faut croire la renommée,
Il a depuis trois mois fait partir de l'armée
Un esclave chargé de quelque ordre secret.
Tout le camp interdit trembloit pour Bajazet.
On craignoit qu'Amurat, par un ordre sévère,
N'envoyât demander la tête de son frère.

ACOMAT.

Tel étoit son dessein. Cet esclave est venu;
Il a montré son ordre, & n'a rien obtenu.

OSMIN.

Quoi, Seigneur, le Sultan reverra son visage,
Sans que de vos respects il lui porte ce gage ?

ACOMAT.

Cet esclave n'est plus. Un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN.

Mais le Sultan, ſurpris d'une trop longue abſence,
En cherchera bientôt la cauſe & la vengeance.
Que lui répondrez-vous ?

ACOMAT.

Peut-être avant ce tems
Je ſaurai l'occuper de ſoins plus importans.
Je ſais bien qu'Amurat a juré ma ruine.
Je ſais à ſon retour l'accueil qu'il me deſtine.
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ſes ſoldats,
Qu'il va chercher ſans moi les ſièges, les combats :
Il commande l'armée ; & moi, dans une ville,
Il me laiſſe exercer un pouvoir inutile.
Quel emploi, quel ſéjour, Oſmin, pour un Viſir !
Mais j'ai plus dignement employé ce loiſir.
J'ai ſu lui préparer des craintes & des veilles ;
Et le bruit en ira bientôt à ſes oreilles

OSMIN.

Quoi donc, qu'avez-vous fait ?

ACOMAT.

J'eſpère qu'aujourd'hui
Bajazet ſe déclare, & Roxane avec lui.

OSMIN.

Quoi, Roxane, Seigneur, qu'Amurat a choiſie
Entre tant de beautés, dont l'Europe & l'Aſie
Dépeuplent leurs Etats, & rempliſſent ſa Cour ?
Car on dit qu'elle ſeule a fixé ſon amour ;
Et même il a voulu que l'heureuſe Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de Sultane.

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle, Oſmin. Il a voulu
Qu'elle eût dans ſon abſence un pouvoir abſolu.
Tu ſais de nos Sultans les rigueurs ordinaires.
Le frère rarement laiſſe jouir ſes frères
De l'honneur dangereux d'être ſortis d'un ſang
Qui les a de trop près approchés de ſon rang.
L'imbécille Ibrahim, ſans craindre ſa naiſſance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance ;

Indigne également de vivre & de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre, trop redoutable, & trop digne d'envie,
Voit ſans ceſſe Amurat armé contre ſa vie.
Car enfin, Bajazet dédaigna de tout tems
La molle oiſiveté des enfans des Sultans.
Il vint chercher la guerre au ſortir de l'enfance,
Et même en fit ſous moi la noble expérience.
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats,
Emporter après lui tous les cœurs des ſoldats;
Et goûter, tout ſanglant, le plaiſir & la gloire,
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.
Mais, malgré ſes ſoupçons, le cruel Amurat,
Avant qu'un fils naiſſant eût raſſuré l'Etat,
N'oſoit ſacrifier ce frère à ſa vengeance,
Ni du ſang Ottoman proſcrire l'eſpérance.
Ainſi donc, pour un tems, Amurat déſarmé,
Laiſſa dans le Serrail Bajazet enfermé.
Il partit, & voulut que, fidèle à ſa haine,
Et des jours de ſon frère arbitre ſouveraine,
Roxane, au moindre bruit, &, ſans autres raiſons,
Le fît ſacrifier à ſes moindres ſoupçons.
Pour moi, demeuré ſeul, une juſte colère
Tourna bientôt mes vœux du côté de ſon frère.
J'entretins la Sultane, &, cachant mon deſſein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du camp, la fortune des armes.
Je plaignis Bajazet, je lui vantai ſes charmes,
Qui, par un ſoin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voiſins de ſes yeux, leur étoient inconnus.
Que te dirai-je enfin? La Sultane éperdue
N'eut plus d'autres déſirs que celui de ſa vue.

OSMIN.

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards,
Qui ſemblent mettre entre eux d'invincibles remparts?

ACOMAT.

Peut-être il te ſouvient qu'un récit peu fidèle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.

La Sultane, à ce bruit, feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent;
De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent;
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs captifs dans ce trouble oserent s'entrevoir.
Roxane vit le Prince; elle ne put lui taire
L'ordre dont elle seule étoit dépositaire.
Bajazet est aimable; il vit que son salut
Dépendoit de lui plaire, & bientôt il lui plut.
Tout conspiroit pour lui. Ses soins, sa complaisance,
Ce secret découvert, & cette intelligence,
Soupirs d'autant plus doux qu'il les falloit celer,
L'embarras irritant de ne s'oser parler,
Même témérité, périls, craintes communes,
Lierent pour jamais leurs cœurs & leurs fortunes.
Ceux mêmes, dont les yeux les devoient éclairer,
Sortis de leur devoir, n'oserent y rentrer.

OSMIN.

Quoi, Roxane d'abord leur découvrant son ame,
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore; &, jusques à ce jour,
Atalide a prêté son nom à cet amour.
Du père d'Amurat Atalide est la nièce,
Et même avec ses fils partageant sa tendresse,
Elle a vu son enfance élevée avec eux.
Du Prince, en apparence, elle reçoit les vœux,
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien sous son nom qu'il aime la Sultane.
Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi,
L'un & l'autre ont promis Atalide à ma foi.

OSMIN.

Quoi, vous l'aimez, Seigneur?

ACOMAT.

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage?

Qu'un cœur, qu'ont endurci la fatigue & les ans,
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudens?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue.
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va, contre lui-même, assurer un appui.
Un Visir aux Sultans fait toujours quelque ombrage;
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage,
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore & me caresse;
Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse.
Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnoîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête...
Je ne m'explique point, Osmin; mais je prétends
Que, du moins, il faudra la demander long-tems.
Je sais rendre aux Sultans de fidèles services;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.
  Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée;
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
Invisible d'abord elle entendoit ma voix,
Et craignoit du Serrail les rigoureuses loix;
Mais enfin, bannissant cette importune crainte,
Qui dans nos entretiens jettoit trop de contrainte,
Elle-même a choisi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.
Par un chemin obscur une esclave me guide,
Et.... Mais on vient. C'est elle & sa chère Atalide,
Demeure; & s'il le faut, sois prêt à confirmer
Le récit important dont je vais l'informer.



SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

La vérité s'accorde avec la renommée,
Madame, Osmin a vu le Sultan & l'armée.
Le superbe Amurat est toujours inquiet,
Et toujours tous les cœurs panchent vers Bajazet:
D'une commune voix ils l'appellent au trône.
Cependant les Persans marchoient vers Babylone,
Et bientôt les deux camps, aux pieds de son rempart
Devoient de la bataille éprouver le hasard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées;
Et même, si d'Osmin je compte les journées,
Le Ciel en a déja réglé l'événement;
Et le Sultan triomphe, ou fuit en ce moment.
Déclarons-nous, Madame, & rompons le silence.
Fermons-lui dès ce jour les portes de Bysance;
Et, sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.
S'il fuit, que craignez vous? S'il triomphe, au contraire
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire.
Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pouvoi
Un peuple, dans ses murs prêt à le recevoir.
Pour moi, j'ai su déja, par mes brigues secrettes,
Gagner de notre loi les sacrés interprètes.
Je sais combien, crédule en sa dévotion,
Le peuple suit le frein de la religion.
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumière.
Des murs de ce Palais ouvrez-lui la barrière;
Déployez en son nom cet étendard fatal,
Des extrêmes périls l'ordinaire signal.
Les Peuples, prévenus de ce nom favorable,
Savent que sa vertu le rend seule coupable.

D'ailleurs, un bruit confus, par mes ſoins confirmé,
Fait croire heureuſement à ce Peuple allarmé,
Qu'Amurat le dédaigne, & veut, loin de Byſance,
Transporter déſormais ſon trône & ſa préſence.
Déclarons le péril dont ſon frère eſt preſſé.
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adreſſé.
Sur-tout, qu'il ſe déclare & ſe montre lui-même,
Et faſſe voir ce front digne du diadême.

ROXANE.

Il ſuffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Allez, brave Acomat, aſſembler vos amis.
De tous leurs ſentimens venez me rendre compte,
Je vous rendrai moi-même une réponſe prompte.
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien
Sans ſavoir ſi ſon cœur s'accorde avec le mien.
Allez, & revenez.

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

Enfin, belle Atalide,
Il faut de nos deſtins que Bajazet décide.
Pour la dernière fois je le vais conſulter.
Je vais ſavoir s'il m'aime.

ATALIDE.

Eſt-il tems d'en douter,
Madame? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.
Vous avez du Viſir entendu le langage.
Bajazet vous eſt cher. Savez vous ſi demain
Sa liberté, ſes jours ſeront en votre main?
Peut-être en ce moment, Amurat en furie,
S'approche pour trancher une ſi belle vie.

Et pourquoi de ſon cœur doutez-vous aujourd'hui?

ROXANE.

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui?

ATALIDE.

Quoi, Madame, les ſoins qu'il a pris pour vous plaire,
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,
Ses périls, ſes reſpects, & ſur-tout vos appas,
Tout cela de ſon cœur ne vous répond-il pas?
Croyez que vos bontés vivent dans ſa mémoire.

ROXANE.

Hélas, pour mon repos que ne le puis-je croire!
Pourquoi faut-il au moins que, pour me conſoler,
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler?
Vingt fois, ſur vos diſcours pleine de confiance,
Du trouble de ſon cœur jouiſſant par avance,
Moi-même j'ai voulu m'aſſurer de ſa foi,
Et l'ai fait en ſecret amener devant moi.
Peut-être trop d'amour me rend trop difficile.
Mais, ſans vous fatiguer d'un récit inutile,
Je ne retrouvois point ce trouble, cette ardeur,
Que m'avoit tant promis un diſcours trop flatteur.
Enfin, ſi je lui donne & la vie & l'Empire,
Ces gages incertains ne me peuvent ſuffire.

ATALIDE.

Quoi donc? A ſon amour qu'allez-vous propoſer?

ROXANE.

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouſer.

ATALIDE.

Vous épouſer! O Ciel, que prétendez-vous faire?

ROXANE.

Je ſais que des Sultans l'uſage m'eſt contraire;
Je ſais qu'ils ſe ſont fait une ſuperbe loi
De ne point à l'hymen aſſujettir leur foi.
Parmi tant de beautés qui briguent leur tendreſſe,
Ils daignent quelquefois choiſir une maîtreſſe:
Mais, toujours inquiète avec tous ſes appas,
Eſclave, elle reçoit ſon maître dans ſes bras;

Et, ſans ſortir du joug où leur loi la condamne,
Il faut qu'un fils naiſſant la déclare Sultane.
Amurat plus ardent, & ſeul juſqu'à ce jour,
A voulu que l'on dût ce titre à ſon amour.
J'en reçus la puiſſance auſſi bien que le titre;
Et des jours de ſon frère il me laiſſa l'arbitre.
Mais ce même Amurat ne me promit jamais
Que l'hymen dût un jour couronner ſes bienfaits;
Et moi, qui n'aſpirois qu'à cette ſeule gloire,
De ſes autres bienfaits j'ai perdu la mémoire.
Toutefois, que ſert-il de me juſtifier?
Bajazet, il eſt vrai, m'a tout fait oublier.
Malgré tous ſes malheurs, plus heureux que ſon frère;
Il m'a plu, ſans peut-être aſpirer à me plaire.
Femmes, Gardes, Viſir, pour lui j'ai tout ſéduit;
En un mot, vous voyez juſqu'où je l'ai conduit.
Graces à mon amour, je me ſuis bien ſervie
Du pouvoir qu'Amurat me donna ſur ſa vie.
Bajazet touche preſque au trône des Sultans:
Il ne faut plus qu'un pas; mais c'eſt où je l'attends.
Malgré tout mon amour, ſi, dans cette journée,
Il ne m'attache à lui par un juſte hyménée;
S'il oſe m'alléguer une odieuſe loi;
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi,
Dès le même moment, ſans ſonger ſi je l'aime,
Sans conſulter enfin ſi je me perds moi-même,
J'abandonne l'ingrat, & le laiſſe rentrer
Dans l'état malheureux d'où je l'ai ſu tirer.
Voilà ſur quoi je veux que Bajazet prononce.
Sa perte ou ſon ſalut dépend de ſa réponſe.
Je ne vous preſſe point de vouloir aujourd'hui
Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui.
Je veux que, devant moi, ſa bouche & ſon viſage
Me découvrent ſon cœur, ſans me laiſſer d'ombrage;
Que lui-même, en ſecret amené dans ces lieux,
Sans être préparé, ſe préſente à mes yeux.
Adieu. Vous ſaurez tout après cette entrevue.

*

SCENE IV.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Zaïre, c'en eſt fait, Atalide eſt perdue !

ZAÏRE.

Vous ?

ATALIDE.

Je prévois déja tout ce qu'il faut prévoir.
Mon unique eſpérance eſt dans mon déſeſpoir.

ZAÏRE.

Mais, Madame, pourquoi ?

ATALIDE.

Si tu venois d'entendre
Quel funeſte deſſein Roxane vient de prendre ;
Quelles conditions elle veut impoſer !
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouſer.
S'il ſe rend, que deviens-je en ce malheur extrême !
Et, s'il ne ſe rend pas, que devient-il lui-même !

ZAÏRE.

Je conçois ce malheur. Mais, à ne point mentir,
Votre amour, dès long-tems, a dû le preſſentir.

ATALIDE.

Ah, Zaïre ! L'amour a t-il tant de prudence ?
Tout ſembloit avec nous être d'intelligence.
Roxane, ſe livrant toute entière à ma foi,
Du cœur de Bajazet ſe repoſoit ſur moi ;
M'abandonnoit le ſoin de tout ce qui le touche ;
Le voyoit par mes yeux, lui parloit par ma bouche ;
Et je croyois toucher au bienheureux moment,
Où j'allois, par ſes mains, couronner mon amant.
Le Ciel s'eſt déclaré contre mon artifice.
Et, que falloit il donc, Zaïre, que je fiſſe ?

A l'erreur de Roxane ai-je dû m'oppoſer,
Et perdre mon amant pour la déſabuſer?
Avant que dans ſon cœur cette amour fût formée,
J'aimois, & je pouvois m'aſſurer d'être aimée.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en ſouviens aſſez,
L'amour ſerra les nœuds par le ſang commencés.
Elevée avec lui dans le ſein de ſa mère,
J'appris à diſtinguer Bajazet de ſon frère;
Elle-même, avec joie, unit nos volontés:
Et, quoiqu'après ſa mort l'un de l'autre écartés,
Conſervant, ſans nous voir, le déſir de nous plaire,
Nous avons ſu toujours nous aimer & nous taire.
Roxane qui depuis, loin de s'en défier,
A ſes deſſeins ſecrets voulut m'aſſocier,
Ne put voir ſans amour ce héros trop aimable.
Elle courut lui tendre une main favorable.
Bajazet étonné rendit grace à ſes ſoins,
Lui rendit des reſpects. Pouvoit-il faire moins?
Mais qu'aiſément l'amour croit tout ce qu'il ſouhaite!
De ſes moindres reſpects Roxane ſatisfaite
Nous engagea tous deux par ſa facilité,
A la laiſſer jouir de ſa crédulité.
Zaïre, il faut pourtant avouer ma foibleſſe,
D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtreſſe.
Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
Oppoſoit un Empire à mes foibles attraits;
Mille ſoins la rendoient préſente à ſa mémoire;
Elle l'entretenoit de ſa prochaine gloire:
Et moi, je ne puis rien. Mon cœur, pour tout diſcours,
N'avoit que des ſoupirs qu'il répétoit toujours.
Le Ciel ſeul ſait combien j'en ai verſé de larmes.
Mais, enfin, Bajazet diſſipa mes allarmes.
Je condamnai mes pleurs, &, juſques aujourd'hui,
Je l'ai preſſé de feindre, & j'ai parlé pour lui.
Hélas, tout eſt fini! Roxane mépriſée,
Bientôt de ſon erreur ſera déſabuſée.
Car, enfin, Bajazet ne ſait point ſe cacher;
Je connois ſa vertu prompte à s'effaroucher.
Il faut qu'à tous momens, tremblante & ſecourable,
Je donne à ſes diſcours un ſens plus favorable,

Bajazet va se perdre. Ah, si comme autrefois,
Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix !
Au moins si j'avois pu préparer son visage !
Mais, Zaïre, je puis l'attendre à son passage.
D'un mot ou d'un regard je puis le secourir.
Qu'il l'épouse, en un mot, plutôt que de périr.
Si Roxane le veut, sans doute, il faut qu'il meure.
Il se perdra, te dis-je. Atalide, demeure.
Laisse, sans t'allarmer, ton amant sur sa foi.
Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi ?
Peut-être Bajazet, secondant ton envie,
Plus que tu ne voudras, aura soin de sa vie.

ZAÏRE.

Ah, dans quels soins, Madame, allez-vous vous plonger ?
Toujours avant le tems faut-il vous affliger ?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
Suspendez, ou cachez l'ennui qui vous dévore.
N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.
La main qui l'a sauvé le sauvera toujours,
Pourvu qu'entretenue en son erreur fatale,
Roxane jusqu'au bout ignore sa rivale.
Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,
Et de leur entrevue attendre le succès.

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre, allons. Et toi, si ta justice
De deux jeunes amans veut punir l'artifice,
O Ciel, si notre amour est condamné de toi,
Je suis la plus coupable, épuise tout sur moi.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

PRINCE, l'heure fatale eſt enfin arrivée
Qu'à votre liberté le Ciel a réſervée.
Rien ne me retient plus ; & je puis, dès ce jour,
Accomplir le deſſein qu'a formé mon amour.
Non, que vous aſſurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un Empire tranquile ;
Je fais ce que je puis, je vous l'avois promis.
J'arme votre valeur contre vos ennemis,
J'écarte de vos jours un péril manifeſte,
Votre vertu, Seigneur, achevera le reſte.
Oſmin a vu l'armée ; elle panche pour vous,
Les Chefs de notre loi conſpirent avec nous,
Le Viſir Acomat vous répond de Byſance,
Et moi, vous le ſavez, je tiens ſous ma puiſſance
Cette foule de chefs, d'eſclaves, de muets,
Peuple que dans ſes murs renferme ce Palais ;
Et dont à ma faveur les ames aſſervies
M'ont vendu dès long-tems leur ſilence & leurs vies.
Commencez maintenant. C'eſt à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ai ſu vous ouvrir.
Vous n'entreprenez point une injuſte carrière,
Vous repouſſez, Seigneur, une main meurtrière.
L'exemple en eſt commun ; & parmi les Sultans,
Ce chemin à l'Empire a conduit de tout tems.
Mais, pour mieux commencer, hâtons-nous l'un & l'autre
D'aſſurer à la fois mon bonheur & le vôtre.

Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,
Que, quand je vous fervois, je fervois mon époux,
Et, par le nœud facré d'un heureux hyménée,
Justifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET.

Ah, que propofez-vous, Madame!

ROXANE.

Hé quoi, Seigneur!
Quel obftacle fecret trouble notre bonheur?

BAJAZET.

Madame, ignorez vous que l'orgueil de l'Empire...
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire?

ROXANE.

Oui, je fais que, depuis qu'un de vos Empereurs,
Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs,
Vit au char du vainqueur fon époufe enchaînée,
Et par toute l'Afie à fa fuite traînée,
De l'honneur Ottoman fes fucceffeurs jaloux
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux.
Mais l'amour ne fuit point ces loix imaginaires;
Et, fans vous rapporter des exemples vulgaires,
Soliman, vous favez qu'entre tous vos aïeux
Dont l'univers a craint le bras victorieux
Nul n'éleva fi haut la grandeur Ottomane,
Ce Soliman jetta les yeux fur Roxelane.
Malgré tout fon orgueil, ce Monarque fi fier
A fon trône, à fon lit daigna l'affocier;
Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'Impératrice,
Qu'un peu d'attraits peut-être, & beaucoup d'artifice.

BAJAZET.

Il eft vrai. Mais auffi voyez ce que je puis,
Ce qu'étoit Soliman, & le peu que je fuis.
Soliman jouiffoit d'une pleine puiffance.
L'Egypte ramenée à fon obéiffance,
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
De tous fes défenfeurs devenu le cercueil,
Du Danube affervi les rives défolées,
De l'Empire Perfan les bornes reculées,

Dans leurs climats brûlans les Africains domptés,
Faiſoient taire les loix devant ſes volontés.
Que ſuis-je ? J'attends tout du Peuple & de l'armée.
Mes malheurs ſont encor toute ma renommée.
Infortuné, proſcrit, incertain de régner,
Dois je irriter les cœurs au lieu de les gagner ?
Témoins de nos plaiſirs, plaindront-ils nos misères?
Croiront-ils mes périls & vos larmes ſincères ?
Songez, ſans me flatter du ſort de Soliman,
Au meurtre tout récent du malheureux Oſman.
Dans leur rébellion les Chefs des Janiſſaires,
Cherchant à colorer leurs deſſeins ſanguinaires,
Se crurent à ſa perte aſſez autoriſés
Par le fatal hymen que vous me propoſez.
Que vous dirai-je enfin ? Maître de leur ſuffrage,
Peut-être avec le tems j'oſerai davantage.
Ne précipitons rien. Et daignez commencer
A me mettre en état de vous récompenſer.

ROXANE.

Je vous entends, Seigneur. Je vois mon imprudence,
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance.
Vous avez preſſenti juſqu'au moindre danger,
Où mon amour trop prompt vous alloit engager.
Pour vous, pour votre honneur vous en craignez les ſuites;
Et je le crois, Seigneur, puiſque vous me le dites.
Mais avez-vous prévu, ſi vous ne m'épouſez,
Les perils plus certains où vous vous expoſez ;
Songez-vous que ſans moi tout vous devient contraire ?
Que c'eſt à moi ſur tout qu'il importe de plaire ?
Songez-vous que je tiens les portes du Palais ?
Que je puis vous l'ouvrir ou fermer pour jamais ?
Que j'ai ſur votre vie un empire ſuprême ?
Que vous ne reſpirez qu'autant que je vous aime ?
Et, ſans ce même amour qu'offenſent vos refus,
Songez-vous, en un mot, que vous ne ſeriez plus ?

BAJAZET.

Oui. Je tiens tout de vous, & j'avois lieu de croire
Que c'étoit pour vous-même une aſſez grande gloire,

En voyant devant moi tout l'Empire à genoux,
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.
Je ne m'en défends point. Ma bouche le confeſſe,
Et mon reſpect ſaura le confirmer ſans ceſſe.
Je vous dois tout mon ſang. Ma vie eſt votre bien.
Mais enfin voulez-vous . . .

ROXANE.

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune plus de tes raiſons forcées,
Je vois combien tes vœux ſont loin de mes penſées,
Je ne te preſſe plus, ingrat, d'y conſentir :
Rentre dans le néant dont je t'ai fait ſortir.
Car enfin qui m'arrête ? Et quelle autre aſſurance
Demanderois-je encor de ſon indifférence ?
L'ingrat eſt-il touché de mes empreſſemens ?
L'amour même entre-t-il dans ſes raiſonnemens ?
Ah, je vois tes deſſeins. Tu crois, quoi que je faſſe,
Que mes propres périls t'aſſurent de ta grace ;
Qu'engagée avec toi par de ſi forts liens,
Je ne puis ſéparer tes intérêts des miens.
Mais je m'aſſure encore aux bontés de ton frère ;
Il m'aime, tu le ſais ; &, malgré ſa colère,
Dans ton perfide ſang je puis tout expier,
Et ta mort ſuffira pour me juſtifier.
N'en doute point, j'y cours, & dès ce moment même.
Bajazet, écoutez, je ſens que je vous aime.
Vous vous perdez. Gardez de me laiſſer ſortir.
Le chemin eſt encore ouvert au repentir.
Ne déſeſpérez point une amante en furie.
S'il m'échappoit un mot, c'eſt fait de votre vie.

BAJAZET.

Vous pouvez me l'ôter, elle eſt entre vos mains,
Peut-être que ma mort, utile à vos deſſeins,
De l'heureux Amurat obtenant votre grace,
Vous rendra dans ſon cœur votre première place.

ROXANE.

Dans ſon cœur ? Ah, crois-tu quand il le voudroit bien,
Que ſi je perds l'eſpoir de régner dans le tien,

)'une si douce erreur si long-tems possédée,
e puisse désormais souffrir une autre idée ;
Ii que je vive enfin, si je ne vis pour toi ?
e te donne, cruel, des armes contre moi,
ans doute, & je devrois retenir ma foiblesse.
'u vas en triompher. Oui, je te le confesse,
'affectois à tes yeux une fausse fierté.
)e toi dépend ma joie & ma félicité.
)e ma sanglante mort ta mort sera suivie.
Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie?
'u soupires enfin, & sembles te troubler.
ichevé, parle.

BAJAZET.

O Ciel, que ne puis-je parler !

ROXANE.

Quoi donc ? Que dites-vous ? Et que viens-je d'entendre?
'ous avez des secrets que je ne puis apprendre ?
Quoi, de vos sentimens je ne puis m'éclaircir ?

BAJAZET.

Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir.
)aignez m'ouvrir au trône un chemin légitime ;
)u bien, me voilà prêt, prenez votre victime.

ROXANE.

ih, c'en est trop enfin, tu seras satisfait.
iolà, Gardes, qu'on vienne.

SCENE II.

ROXANE, BAJAZET, ACOMAT.

ROXANE.

Acomat, c'en est fait;
'ous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.
)u Sultan Amurat je reconnois l'empire ;
ortez. Que le Serrail soit désormais fermé ;
it que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

SCENE III.

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

Seigneur, qu'ai-je entendu ? Quelle ſurpriſe extrêm
Qu'allez vous devenir ? Que deviens-je moi-même ?
D'où naît ce changement ? Qui dois-je en accuſer ?
O Ciel !

BAJAZET.

Il ne faut point ici vous abuſer.
Roxane eſt offenſée, & court à la vengeance.
Un obſtacle éternel rompt notre intelligence.
Viſir, ſongez à vous, je vous en averti ;
Et, ſans compter ſur moi, prenez votre parti.

ACOMAT.

Quoi ?

BAJAZET.

Vous & vos amis, cherchez quelque retraite
Je ſais dans quels périls mon amitié vous jette ;
Et j'eſpérois un jour vous mieux récompenſer.
Mais c'en eſt fait, vous dis je, il n'y faut plus penſ

ACOMAT.

Et quel eſt donc, Seigneur, cet obſtacle invincible
Tantôt dans le Serrail j'ai laiſſé tout paiſible.
Quelle fureur ſaiſit votre eſprit & le ſien ?

BAJAZET.

Elle veut, Acomat, que je l'épouſe.

ACOMAT.

Hé bien ?
L'uſage des Sultans à ſes vœux eſt contraire ;
Mais cet uſage, enfin, eſt-ce une loi ſévère
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez obſerver ?
La plus ſainte des loix, ah, c'eſt de vous ſauver !

Et d'arracher, Seigneur, d'une mort manifeste,
Le sang des Ottomans dont vous faites le reste.

BAJAZET.

Ce reste malheureux seroit trop acheté,
S'il faut le conserver par une lâcheté.

ACOMAT.

Et pourquoi vous èn faire une image si noire?
L'hymen de Soliman ternit-il sa mémoire?
Cependant Soliman n'étoit point menacé
Des périls évidens dont vous êtes pressé.

BAJAZET.

Et ce sont ces périls, & ce soin de ma vie,
Qui d'un servile hymen feroient l'ignominie.
Soliman n'avoit point ce prétexte odieux.
Son esclave trouva grace devant ses yeux;
Et, sans subir le joug d'un hymen nécessaire,
Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

ACOMAT.

Mais vous aimez Roxane.

BAJAZET.

Acomat, c'est assez.
Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.
La mort n'est point pour moi le comble des disgraces:
J'osai, tout jeune encor, la chercher sur vos traces;
Et l'indigne prison où je suis renfermé,
A la voir de plus près m'a même accoutumé.
Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée.
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas, si je la quitte avec quelque regret...
Pardonnez, Acomat, je plains avec sujet
Des cœurs, dont les bontés trop mal récompensées,
M'avoient pris pour objet de toutes leurs pensées.

ACOMAT.

Ah, si nous périssons, n'en accusez que vous,
Seigneur. Dites un mot, & vous nous sauvez tous.
Tout ce qui reste ici de braves Janissaires,
De la Religion les saints dépositaires,

Du peuple Byſantin ceux qui, plus reſpectés,
Par leur exemple ſeul réglent ſes volontés,
Sont prêts de vous conduire à la porte ſacrée,
D'où les nouveaux Sultans font leur première entrée.

BAJAZET.

Hé bien, brave Acomat, ſi je leur ſuis ſi cher,
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher;
Du Serrail, s'il le faut, venez forcer la porte.
Entrez accompagné de leur vaillante eſcorte.
J'aime mieux en ſortir ſanglant, couvert de coups,
Que chargé, malgré moi, du nom de ſon époux.
Peut-être je ſaurai, dans ce déſordre extrême,
Par un beau déſeſpoir me ſecourir moi-même;
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,
Et vous donner le tems de venir juſqu'à moi.

ACOMAT.

Hé, pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,
Que Roxane, d'un coup n'aſſure ſa vengeance?
Alors qu'aura ſervi ce zèle impétueux,
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux?
Promettez. Affranchi du péril qui vous preſſe,
Vous verrez de quel poids ſera votre promeſſe.

BAJAZET.

Moi!

ACOMAT.

Ne rougiſſez point. Le ſang des Ottomans
Ne doit point en eſclave obéir aux ſermens.
Conſultez ces héros, que le droit de la guerre
Mena victorieux juſqu'au bout de la terre.
Libres dans leur victoire, & maîtres de leur foi,
L'intérêt de l'Etat fut leur unique loi;
Et d'un trône ſi ſaint la moitié n'eſt fondée
Que ſur la foi promiſe & rarement gardée.
Je m'emporte, Seigneur.

BAJAZET.

Oui, je ſais, Acomat,
Juſqu'où les a portés l'intérêt de l'Etat.

Ma

Mais ces mêmes héros, prodigues de leur vie,
Ne la rachetoient point par une perfidie.

ACOMAT.

O courage infléxible ! O trop constante foi,
Que, même en périssant, j'admire malgré moi !
Faut-il qu'en un moment un scrupule timide
Perde... Mais quel bonheur nous envoie Atalide?

SCENE IV.

ATALIDE, BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

Ah, Madame, venez avec moi vous unir.
Il se perd.

ATALIDE.

C'est de quoi je viens l'entretenir.
Mais laissez-nous. Roxane, à sa perte animée,
Veut que de ce Palais la porte soit fermée.
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas ;
Peut-être on vous fera revenir sur vos pas.

SCENE V.

BAJAZET, ATALIDE.

BAJAZET.

Hé bien ! C'est maintenant qu'il faut que je vous laisse.
Le Ciel punit ma feinte, & confond votre adresse.
Rien ne m'a pu parer contre ces derniers coups ;
Il falloit ou mourir, ou n'être plus à vous.
De quoi nous a servi cette indigne contrainte ?
Je meurs plus tard. Voilà tout le fruit de ma feinte.

Je vous l'avois prédit. Mais vous l'avez voulu.
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu.
Belle Atalide, au nom de cette complaisance,
Daignez de la Sultane éviter la présence.
Vos pleurs vous trahiroient, cachez-les à ses yeux,
Et ne prolongez point de dangereux adieux.

ATALIDE.

Non, Seigneur. Vos bontés pour une infortunée
Ont assez disputé contre la destinée.
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner.
Il faut vous rendre. Il faut me quitter & régner.

BAJAZET.

Vous quitter ?

ATALIDE.

Je le veux. Je me suis consultée.
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,
Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi,
Que Bajazet pût vivre, & n'être plus à moi;
Et lorsque quelquefois de ma rivale heureuse
Je me représentois l'image douloureuse,
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amans)
Ne me paroissoit pas le plus grand des tourmens.
Mais, à mes tristes yeux, votre mort préparée
Dans toute son horreur ne s'étoit pas montrée.
Je ne vous voyois pas, ainsi que je vous vois,
Prêt à me dire adieu pour la dernière fois.
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance
Vous allez de la mort affronter la présence.
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs
De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs.
Mais, hélas, épargnez une ame plus timide !
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide;
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs,
Qui jamais d'une amante épuiserent les pleurs.

BAJAZET.

Et que deviendrez-vous, si, dès cette journée,
Je célèbre à vos yeux ce funeste hyménée ?

ATALIDE.

Ne vous informez point ce que je deviendrai.
Peut-être à mon destin, Seigneur, j'obéirai.
Que sais je ? A ma douleur je chercherai des charmes.
Je songerai peut-être, au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu ;
Que vous vivez, qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu.

BAJAZET.

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.
Plus vous me commandez de vous être infidèle,
Madame, plus je vois combien vous méritez
De ne point obtenir ce que vous souhaitez.
Quoi ! Cet amour si tendre, & né dans notre enfance,
Dont les feux, avec nous, ont crû dans le silence ;
Vos larmes que ma main pouvoit seule arrêter ;
Mes sermens redoublés de ne vous point quitter :
Tout cela finiroit par une perfidie ?
J'épouserois, & qui ? (s'il faut que je le die)
Une esclave attachée à ses seuls intérêts,
Qui présente à mes yeux des supplices tout prêts,
Qui m'offre ou son hymen, ou la mort infaillible ;
Tandis qu'à mes périls Atalide sensible,
Et trop digne du sang qui lui donna le jour,
Veut me sacrifier jusques à son amour.
Ah, qu'au jaloux Sultan ma tête soit portée,
Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée !

ATALIDE.

Seigneur, vous pourriez vivre, & ne me point trahir.

BAJAZET.

Parlez. Si je le puis, je suis prêt d'obéir.

ATALIDE.

La Sultane vous aime ; &, malgré sa colère,
Si vous preniez, Seigneur, plus de soin de lui plaire ;
Si vos soupirs daignoient lui faire pressentir
Qu'un jour...

BAJAZET.

Je vous entends, je n'y puis consentir.

Ne vous figurez point que, dans cette journée,
D'un lâche désespoir ma vertu consternée,
Craigne les soins d'un trône où je pourrois monter,
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop peut-être une imprudente audace.
Mais, sans cesse occupé des grands noms de ma race,
J'espérois que, fuyant un indigne repos,
Je prendrois quelque place entre tant de héros.
Mais, quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une amante crédule.
En vain, pour me sauver, je vous l'aurois promis.
Et ma bouche & mes yeux, du mensonge ennemis,
Peut être dans le tems que je voudrois lui plaire,
Feroient par leur désordre un effet tout contraire;
Et de mes froids soupirs ses regards offensés,
Verroient trop que mon cœur ne les a point poussés.
O Ciel! Combien de fois je l'aurois éclaircie,
Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie;
Si je n'avois pas craint que ses soupçons jaloux
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous?
Et j'irois l'abuser d'une fausse promesse?
Je me parjurerois? Et, par cette bassesse...
Ah, loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si votre cœur étoit moins plein de son amour,
Je vous verrois, sans doute, en rougir la première.
Mais, pour vous épargner une injuste prière,
Adieu, je vais trouver Roxane de ce pas;
Et je vous quitte.

ATALIDE.

Et moi, je ne vous quitte pas.
Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire;
Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire.
Puisque, malgré mes pleurs, mon amant furieux
Se fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux;
Roxane, malgré vous, nous joindra l'un & l'autre.
Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre;
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés
Le spectacle sanglant que vous me prépariez.

BAJAZET.

O Ciel, que faites-vous?

ATALIDE.

Cruel, pouvez-vous croire
Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire?
Pensez-vous que cent fois, en vous faisant parler,
Ma rougeur ne fût pas prête à me déceler?
Mais on me présentoit votre perte prochaine.
Pourquoi faut-il, ingrat, quand la mienne est certaine,
Que vous n'osiez pour moi ce que j'osois pour vous?
Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux.
Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.
Vous-même, vous voyez le tems qu'elle vous donne.
A-t-elle, en vous quittant, fait sortir le Visir?
Des Gardes à mes yeux viennent ils vous saisir?
Enfin, dans sa fureur, implorant mon adresse,
Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse?
Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain,
Qui lui fasse tomber les armes de la main.
Allez, Seigneur, sauvez votre vie & la mienne.

BAJAZET.

Hé bien. Mais quels discours faut-il que je lui tienne?

ATALIDE.

Ah, daignez sur ce choix ne me point consulter.
L'occasion, le Ciel pourra vous les dicter.
Allez. Entre elle & vous je ne dois point paroître.
Votre trouble ou le mien nous feroit reconnoître.
Allez, encore un coup, je n'ose m'y trouver.
Dites... tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous sauver.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Zaïre, il eſt donc vrai, ſa grace eſt prononcée ?

ZAÏRE.

Je vous l'ai dit, Madame : une eſclave empreſſée,
Qui couroit de Roxane accomplir le déſir,
Aux portes du Serrail a reçu le Viſir.
Ils ne m'ont point parlé. Mais, mieux qu'aucun langage,
Le tranſport du Viſir marquoit ſur ſon viſage
Qu'un heureux changement le rappelle au Palais,
Et qu'il y vient ſigner une éternelle paix.
Roxane a pris ſans doute une plus douce voie.

ATALIDE.

Ainſi, de toutes parts, les plaiſirs & la joie
M'abandonnent, Zaïre, & marchent ſur leurs pas.
J'ai fait ce que j'ai dû, je ne m'en repens pas.

ZAÏRE.

Quoi, Madame ? Quelle eſt cette nouvelle allarme ?

ATALIDE.

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme,
Ou, pour mieux dire enfin, par quel engagement,
Bajazet a pu faire un ſi prompt changement ?
Roxane en ſa fureur paroiſſoit infléxible ;
A-t-elle de ſon cœur quelque gage infaillible ?
Parle. L'épouſe-t-il ?

ZAÏRE.

Je n'en ai rien appris.
Mais enfin, s'il n'a pu ſe ſauver qu'à ce prix ;

'il fait ce que vous-même avez ſu lui preſcrire,
'il l'épouſe en un mot.

ATALIDE.

S'il l'épouſe, Zaïre?

ZAÏRE.

Quoi! Vous repentez-vous des généreux diſcours,
Que vous dictoit le ſoin de conſerver ſes jours?

ATALIDE.

Non, non, il ne fera que ce qu'il a dû faire.
entimens trop jaloux, c'eſt à vous de vous taire;
i Bajazet l'épouſe, il ſuit mes volontés,
Reſpectez ma vertu qui vous a ſurmontés.
A ces nobles conſeils ne mêlez point le vôtre;
Et, loin de me le peindre entre les bras d'une autre,
Laiſſez-moi, ſans regret, me le repréſenter
Au trône, où mon amour l'a forcé de monter.
Oui, je me reconnois, je ſuis toujours la même.
Je voulois qu'il m'aimât, chère Zaïre, il m'aime.
Et du moins cet eſpoir me conſole aujourd'hui,
Que je vais mourir, digne, & contente de lui.

ZAÏRE.

Mourir! Quoi, vous auriez un deſſein ſi funeſte?

ATALIDE.

J'ai cédé mon amant; tu t'étonnes du reſte.
Peux-tu compter, Zaïre, au nombre des malheurs
Une mort qui prévient & finit tant de pleurs?
Qu'il vive, c'eſt aſſez. Je l'ai voulu, ſans doute;
Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte:
Je n'examine point ma joie ou mon ennui.
J'aime aſſez mon amant pour renoncer à lui.
Mais, hélas, il peut bien penſer, avec juſtice,
Que ſi j'ai pu lui faire un ſi grand ſacrifice,
Ce cœur, qui de ſes jours prend ce funeſte ſoin,
L'aime trop pour vouloir en être le témoin.
Allons, je veux ſavoir...

ZAÏRE.

Modérez-vous, de grace :
On vient vous informer de tout ce qui se passe.
C'est le Visir.

SCENE II.

ATALIDE, ACOMAT, ZAÏRE.

ACOMAT.

Enfin nos amans sont d'accord,
Madame. Un calme heureux nous remet dans le port.
La Sultane a laissé désarmer sa colère ;
Elle m'a déclaré sa volonté dernière ;
Et, tandis qu'elle montre au Peuple épouvanté
Du Prophète divin l'étendard redouté,
Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,
Je vais de ce signal faire entendre la cause ;
Remplir tous les esprits d'une juste terreur ;
Et proclamer enfin le nouvel Empereur.
Cependant permettez que je vous renouvelle
Le souvenir du prix qu'on promit à mon zèle.
N'attendez point de moi ces doux emportemens,
Tels que j'en vois paroître au cœur de ces amans.
Mais si, par d'autres soins plus dignes de mon âge,
Par de profonds respects, par un long esclavage,
Tel que nous le devons au sang de nos Sultans....
Je puis....

ATALIDE.

Vous m'en pourrez instruire avec le tems.
Avec le tems aussi vous pourrez me connoître.
Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paroître?

ACOMAT.

Madame, doutez-vous des soupirs enflammés
De deux jeunes amans l'un de l'autre charmés?

ATALIDE.

Non. Mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne;
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne?
L'épouse-t-il enfin?

ACOMAT.

Madame, je le croi.
Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi.
Surpris, je l'avouerai, de leur fureur commune,
Querellant les amans, l'amour, & la fortune,
J'étois de ce Palais ſorti déſeſpéré.
Déja, ſur un vaiſſeau dans le port préparé,
Chargeant de mon débris les reliques plus chères;
Je méditois ma fuite aux terres étrangères.
Dans ce triſte deſſein au Palais rappellé,
Plein de joie & d'eſpoir, j'ai couru, j'ai volé.
La porte du Serrail à ma voix s'eſt ouverte,
Et d'abord une eſclave à mes yeux s'eſt offerte,
Qui m'a conduit ſans bruit dans un appartement;
Où Roxane attentive écoutoit ſon amant.
Tout gardoit devant eux un auguſte ſilence.
Moi-même, réſiſtant à mon impatience,
Et reſpectant de loin leur ſecret entretien,
J'ai long-tems, immobile, obſervé leur maintien.
Enfin, avec des yeux qui découvroient ſon ame,
L'une a tendu la main pour gage de ſa flamme;
L'autre, avec des regards éloquens, pleins d'amour,
L'a de ſes feux, Madame, aſſuré à ſon tour.

ATALIDE.

Hélas!

ACOMAT.

Ils m'ont alors apperçu l'un & l'autre.
Voilà, m'a-t-elle dit, votre Prince & le nôtre.
Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
Allez lui préparer les honneurs ſouverains.
Qu'un Peuple obéiſſant l'attende dans le temple.
Le Serrail va bientôt vous en donner l'exemple.
Aux pieds de Bajazet alors je ſuis tombé,
Et ſoudain à leurs yeux je me ſuis dérobé.

Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidele,
De leur paix, en paſſant, vous conter la nouvelle;
Et m'acquitter vers vous de mes reſpects profonds.
Je vais le couronner, Madame, & j'en réponds.

SCENE III.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Allons, retirons-nous, ne troublons point leur joie.

ZAÏRE.

Ah, Madame, croyez...

ATALIDE.

Que veux-tu que je croie?
Quoi donc, à ce ſpectacle irai-je m'expoſer?
Tu vois que c'en eſt fait. Ils ſe vont épouſer.
La Sultane eſt contente, il l'aſſure qu'il l'aime.
Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même.
Cependant croyois-tu, quand, jaloux de ſa foi,
Il s'alloit, plein d'amour, ſacrifier pour moi;
Lorſque ſon cœur tantôt m'exprimant ſa tendreſſe,
Refuſoit à Roxane une ſimple promeſſe;
Quand mes larmes en vain tâchoient de l'émouvoir;
Quand je m'applaudiſſois de leur peu de pouvoir:
Croyois-tu que ſon cœur, contre toute apparence,
Pour la perſuader trouvât tant d'éloquence?
Ah, peut-être, après tout, que, ſans trop ſe forcer,
Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penſer!
Peut-être, en la voyant, plus ſenſible pour elle,
Il a vu dans ſes yeux quelque grace nouvelle.
Elle aura, devant lui, fait parler ſes douleurs.
Elle l'aime, un Empire autoriſe ſes pleurs.
Tant d'amour touche enfin une ame généreuſe.
Hélas, que de raiſons contre une malheureuſe!

ZAÏRE.

Mais ce ſuccès, Madame, eſt encore incertain.
Attendez.

ATALIDE.

Non, vois-tu, je le nierois en vain.
Je ne prends point plaiſir à croître ma misère.
Je ſais pour ſe ſauver tout ce qu'il a dû faire.
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappellé ſes pas;
Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas.
Mais, après les adieux que je venois d'entendre,
Après tous les tranſports d'une douleur ſi tendre,
Je ſais qu'il n'a point dû lui faire remarquer
La joie & les tranſports qu'on vient de m'expliquer.
Toi-même, juge nous, & vois ſi je m'abuſe.
Pourquoi de ce conſeil moi ſeule ſuis-je excluſe?
Au ſort de Bajazet ai-je ſi peu de part?
A me chercher lui-même attendroit-il ſi tard?
N'étoit que de ſon cœur le trop juſte reproche
Lui fait peut-être, hélas, éviter cette approche?
Mais non, je lui veux bien épargner ce ſouci.
Il ne me verra plus.

ZAÏRE.

Madame, le voici.

SCENE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ZAÏRE.

BAJAZET.

C'EN eſt fait, j'ai parlé, vous êtes obéie.
Vous n'avez plus, Madame, à craindre pour ma vie;
Et je ſerois heureux, ſi la foi, ſi l'honneur
Ne me reprochoit point mon injuſte bonheur;
Si mon cœur, dont le trouble en ſecret me condamne,
Pouvoit me pardonner auſſi-bien que Roxane.

Mais enfin, je me vois les armes à la main.
Je ſuis libre, & je puis contre un frère inhumain,
Non plus, par un ſilence aidé de votre adreſſe,
Diſputer en ces lieux le cœur de ſa maîtreſſe,
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
Moi-même le cherchant aux climats étrangers,
Lui diſputer les cœurs du Peuple & de l'armée;
Et pour juge entre nous prendre la renommée.
Que vois-je? Qu'avez-vous? Vous pleurez?

ATALIDE.

Non, Seigneur
Je ne murmure point contre votre bonheur.
Le Ciel, le juſte Ciel vous devoit ce miracle.
Vous ſavez ſi jamais j'y formai quelque obſtacle.
Tant que j'ai reſpiré, vos yeux me ſont témoins
Que votre ſeul péril occupoit tous mes ſoins;
Et puiſqu'il ne pouvoit finir qu'avec ma vie,
C'eſt ſans regret auſſi que je la ſacrifie.
Il eſt vrai; ſi le Ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux.
Vous n'en auriez pas moins épouſé ma rivale;
Vous pouviez l'aſſurer de la foi conjugale:
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux,
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.
Roxane s'eſtimoit aſſez récompenſée,
Et j'aurois, en mourant cette douce penſée;
Que vous ayant moi-même impoſé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi;
Qu'emportant chez les morts toute votre tendreſſe,
Ce n'eſt point un amant en vous que je lui laiſſe.

BAJAZET.

Que parlez-vous, Madame, & d'époux & d'amant?
O Ciel! de ce diſcours quel eſt le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidele?
Moi, j'aimerois Roxane, ou je vivrois pour elle,
Madame! Ah, croyez-vous que, loin de le penſer,
Ma bouche ſeulement eût pu le prononcer!
Mais l'un ni l'autre enfin n'étoit point néceſſaire.
La Sultane a ſuivi ſon penchant ordinaire;

Et, ſoit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquoit mon amour.
Soit que le tems trop cher la preſſât de ſe rendre,
A peine ai-je parlé, que, ſans preſque m'entendre;
Ses pleurs précipités ont coupé mes diſcours.
Elle met dans ma main ſa fortune & ſes jours,
Et, ſe fiant enfin à ma reconnoiſſance,
D'un hymen infaillible a formé l'eſpérance.
Moi-même, rougiſſant de ſa crédulité,
Et d'un amour ſi tendre & ſi peu mérité,
Dans ma confuſion, que Roxane, Madame;
Attribuoit encore à l'excès de ma flamme,
Je me trouvois barbare, injuſte, criminel.
Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel;
Pour garder juſqu'au bout un ſilence perfide,
Rappeller tout l'amour que j'ai pour Atalide.
Cependant, quand je viens, après de tels efforts,
Chercher quelque ſecours contre tous mes remords,
Vous même, contre moi, je vous vois, irritée,
Reprocher votre mort à mon ame agitée.
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche foiblement.
Madame, finiſſons & mon trouble & le vôtre.
Ne nous affligeons point vainement l'un & l'autre.
Roxane n'eſt pas loin. Laiſſez agir ma foi.
J'irai, bien plus content & de vous & de moi,
Détromper ſon amour d'une feinte forcée,
Que je n'allois tantôt déguiſer ma penſée.
La voici.

ATALIDE.

Juſte Ciel! Où va-t-il s'expoſer?
Si vous m'aimez, gardez de la déſabuſer.



SCENE V.

ROXANE, BAJAZET, ATALIDE.

ROXANE.

VENEZ, Seigneur, venez. Il eſt tems de paroître,
Et que tout le Serrail reconnoiſſe ſon maître.
Tout ce Peuple nombreux, dont il eſt habité,
Aſſemblé par mon ordre, attend ma volonté.
Mes eſclaves gagnés, que le reſte va ſuivre,
Sont les premiers ſujets que mon amour vous livre.
L'auriez-vous cru, Madame, & qu'un ſi prompt retour
Fît à tant de fureur ſuccéder tant d'amour?
Tantôt, à me venger ſixe & déterminée,
Je jurois qu'il voyoit ſa dernière journée.
A peine cependant Bajazet m'a parlé,
L'amour fit le ſerment, l'amour l'a violé.
J'ai cru dans ſon déſordre entrevoir ſa tendreſſe.
J'ai prononcé ſa grace, & je crois ſa promeſſe.

BAJAZET.

Oui, je vous ai promis, & j'ai donné ma foi
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi.
J'ai juré que mes ſoins, ma juſte complaiſance,
Vous répondront toujours de ma reconnoiſſance.
Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits,
Je vais de vos bontés attendre les effets.

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ROXANE.

DE QUEL étonnement, ô Ciel, ſuis-je frappée!
Eſt-ce un ſonge? Et mes yeux ne m'ont-ils point trompée?

Quel eſt ce ſombre accueil, & ce diſcours glacé
Qui ſemble révoquer tout ce qui s'eſt paſſé ?
Sur quel eſpoir croit-il que je me ſois rendue,
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue ?
J'ai cru qu'il me juroit que juſques à la mort,
Son amour me laiſſoit maîtreſſe de ſon ſort.
Se repent-il déja de m'avoir appaiſée !
Mais moi-même tantôt me ſerois-je abuſée ?
Ah !... Mais il vous parloit. Quels étoient ſes diſcours;
Madame !

ATALIDE.

Moi, Madame ! Il vous aime toujours.

ROXANE.

Il y va de ſa vie, au moins, que je le croie.
Mais, de grace, parmi tant de ſujets de joie,
Répondez-moi : comment pouvez-vous expliquer
Ce chagrin, qu'en ſortant il m'a fait remarquer ?

ATALIDE.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.
Il m'a de vos bontés long-tems entretenue,
Il en étoit tout plein quand je l'ai rencontré.
J'ai cru le voir ſortir tel qu'il étoit entré.
Mais, Madame, après tout, faut-il être ſurpriſe
Que, tout prêt d'achever cette grande entrepriſe,
Bajazet s'inquiète, & qu'il laiſſe échapper
Quelque marque des ſoins qui doivent l'occuper ?

ROXANE.

Je vois qu'à l'excuſer votre adreſſe eſt extrême.
Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui même.

ATALIDE.

Et quel autre intérêt . . .

ROXANE.

Madame, c'eſt aſſez.
Je conçois vos raiſons mieux que vous ne penſez.
Laiſſez-moi J'ai beſoin d'un peu de ſolitude.
Ce jour me jette auſſi dans quelque inquiétude.
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin & mes ſoins,
Et je veux un moment y penſer ſans témoins.

SCENE VII.

ROXANE *ſeule.*

De tout ce que je vois que faut-il que je penſe ?
Tous deux à me tromper ſont-ils d'intelligence ?
Pourquoi ce changement, ce diſcours, ce départ ?
N'ai-je pas même entre eux ſurpris quelque regard ?
Bajazet interdit ! Atalide étonnée !
O Ciel, à cet affront m'auriez-vous condamnée ?
De mon aveugle amour ſeroient-ce là les fruits,
Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits,
Mes brigues, mes complots, ma trahiſon fatale,
N'aurois-je tout tenté que pour une rivale ?
Mais peut-être qu'auſſi, trop prompte à m'affliger,
J'obſerve de trop près un chagrin paſſager.
J'impute à ſon amour l'effet de ſon caprice.
N'eût-il pas juſqu'au bout conduit ſon artifice ?
Prêt à voir le ſuccès de ſon déguiſement,
Quoi, ne pouvoit-il pas feindre encore un moment ?
Non, non, raſſurons-nous. Trop d'amour m'intimide.
Et pourquoi dans ſon cœur redouter Atalide ?
Quel ſeroit ſon deſſein ? Qu'a-t-elle fait pour lui ?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?
Mais, hélas, de l'amour ignorons-nous l'empire !
Si par quelque autre charme Atalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive & le ſceptre & le jour ;
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour ?
Et ſans chercher plus loin, quand l'ingrat me ſut plaire,
Ai-je mieux reconnu les bontés de ſon frère ?
Ah, ſi d'une autre chaîne il n'étoit point lié,
L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé ?
N'eût-il pas, ſans regret, ſecondé mon envie ?
L'eût-il refuſé même aux dépens de ſa vie ?
Que de juſtes raiſons... Mais qui vient me parler ?
Que veut-on ?

SCENE VIII.

ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

PARDONNEZ, si j'ose vous troubler.
Mais, Madame, un esclave arrive de l'armée ;
Et, quoique sur la mer la porte fût fermée,
Les Gardes, sans tarder, l'ont ouverte à genoux
Aux ordres du Sultan qui s'adressent à vous.
Mais, ce qui me surprend, c'est Orcan qu'il envoie.

ROXANE.

Orcan !

ZATIME.

Oui de tous ceux que le Sultan emploie,
Orcan le plus fidèle à servir ses desseins,
Né sous le Ciel brûlant des plus noirs Africains.
Madame, il vous demande avec impatience.
Mais, j'ai cru vous devoir avertir par avance,
Et souhaitant, sur-tout, qu'il ne vous surprît pas ;
Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

ROXANE.

Quel malheur imprévu vient encor me confondre ?
Quel peut être cet ordre, & que puis-je répondre ?
Il n'en faut point douter, le Sultan inquiet
Une seconde fois condamne Bajazet.
On ne peut sur ses jours, sans moi, rien entreprendre ;
Tout m'obéit ici. Mais dois-je le défendre ?
Quel est mon Empereur ? Bajazet ? Amurat ?
J'ai trahi l'un ; mais l'autre est peut-être un ingrat.
Le tems presse, que faire en ce doute funeste ?
Allons. Employons bien le moment qui nous reste.

Ils ont beau ſe cacher, l'amour le plus diſcret
Laiſſe par quelque marque échapper ſon ſecret.
Obſervons Bajazet. Etonnons Atalide;
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

ʟ ʜ ! ſais-tu mes frayeurs ? Sais-tu que dans ces lieux
ai vu du fier Orcan le viſage odieux ?
ı ce moment fatal que je crains ſa venue !
ıe je crains . . . Mais dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue ?
ı'a-t-il dit ? Se rend-il, Zaïre, à mes raiſons ?
ı-t-il voir Roxane, & calmer ſes ſoupçons ?

ZAÏRE.

ne peut plus la voir ſans qu'elle le commande :
oxane ainſi l'ordonne, elle veut qu'il l'attende.
.ns doute à cet eſclave elle veut le cacher.
ai feint, en le voyant, de ne le point chercher.
ai rendu votre lettre, & j'ai pris ſa réponſe.
:adame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE.

Après tant d'injuſtes détours,
aut-il qu'à feindre encor votre amour me convie ?
Mais je veux bien prendre ſoin d'une vie
Dont vous jurez que dépendent vos jours.
: verrai la Sultane ; & , par ma complaiſance ,
'ar de nouveaux ſermens de ma reconnoiſſance ,
J'appaiſerai , ſi je puis , ſon courroux.
'exigez rien de plus. Ni la mort , ni vous-même ,
'e me ferez jamais prononcer que je l'aime ,
Puiſque jamais je n'aimerai que vous.
:élas ! que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?
:e ſais-je pas aſſez qu'il m'aime , qu'il m'adore ?

Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder ?
C'est Roxane, & non moi, qu'il faut persuader.
De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie ?
Funeste aveuglement ! Perfide jalousie !
Récit menteur, soupçons que je n'ai pu céler,
Falloit-il vous entendre, ou falloit-il parler ?
C'étoit fait, mon bonheur surpassoit mon attente ;
J'étois aimée, heureuse, & Roxane contente.
Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas.
Qu'il l'appaise. Ces mots ne me suffisent pas.
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime.
Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même,
Echauffant par mes pleurs ses soins trop languissans,
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !
Mais à d'autres périls je crains de le commettre.

ZAÏRE.

Roxane vient à vous.

ATALIDE.

Ah ! cachons cette lettre.

SCENE II.

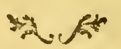
ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAÏRE.

ROXANE *à Zatime.*

VIENS. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE *à Zaïre.*

Va, cours ; & tâche enfin de le persuader.



SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

MADAME, j'ai reçu des lettres de l'armée.
De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée ?

ATALIDE.

On m'a dit que du camp un esclave est venu ;
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE.

Amurat est heureux : la fortune est changée,
Madame ; & sous ses loix Babylone est rangée.

ATALIDE.

Hé quoi, Madame ? Osmin ...

ROXANE.

Etoit mal averti ;
Et depuis son départ cet esclave est parti.
C'en est fait.

ATALIDE *à part.*

Quel revers !

ROXANE.

Pour comble de disgraces,
Le Sultan qui l'envoie est parti sur ses traces.

ATALIDE.

Quoi ! les Persans armés ne l'arrêtent donc pas ?

ROXANE.

Non, Madame. Vers nous il revient à grands pas.

ATALIDE.

Que je vous plains, Madame ! & qu'il est nécessaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire !

ROXANE.

Il eſt tard de vouloir s'oppoſer au vainqueur.

ATALIDE *à part.*

O Ciel !

ROXANE.

Le tems n'a point adouci ſa rigueur.
Vous voyez dans mes mains ſa volonté ſuprême.

ATALIDE.

Et que vous mande-t-il !

ROXANE.

Voyez. Liſez vous-même.
Vous connoiſſez, Madame, & la lettre, & le ſeing.

ATALIDE.

Du cruel Amurat je reconnois la main.

(*elle lit.*)

Avant que Babylone éprouvât ma puiſſance,
Je vous ai fait porter mes ordres abſolus.
Je ne veux point douter de votre obéiſſance,
Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.
Je laiſſe ſous mes loix Babylone aſſervie,
Et confirme en partant mon ordre ſouverain.
Vous, ſi vous prenez ſoin de votre propre vie,
Ne vous montrez à moi que ſa tête à la main.

ROXANE.

Hé bien ?

ATALIDE *à part.*

Cache tes pleurs, malheureuſe Atalide.

ROXANE.

Que vous ſemble ?

ATALIDE.

Il pourſuit ſon deſſein parricide.
Mais il penſe proſcrire un Prince ſans appui :
Il ne ſait pas l'amour qui vous parle pour lui ;
Que vous & Bajazet vous ne faites qu'une ame ;
Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez . . .

ROXANE.

Moi, Madan

Je voudrois le sauver, je ne le puis haïr.
Mais...

ATALIDE.

Quoi donc? Qu'avez-vous résolu?

ROXANE.

D'obéir.

ATALIDE.

D'obéir!

ROXANE.

Et que faire en ce péril extrême?
Il le faut.

ATALIDE.

Quoi! ce Prince aimable... qui vous aime,
Verra finir ses jours qu'il vous a destinés!

ROXANE.

Il le faut; & déja mes ordres sont donnés.

ATALIDE.

Je me meurs.

ZATIME.

Elle tombe, & ne vit plus qu'à peine.

ROXANE.

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine:
Mais au moins observez ses regards, ses discours,
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

SCENE IV.

ROXANE *seule.*

Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.
Voilà sur quelle foi je m'étois assurée!
Depuis six mois entiers j'ai cru que, nuit & jour,
Ardente elle veilloit au soin de mon amour:
Et c'est moi qui, du sien ministre trop fidelle,
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle;

Qui me suis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens ;
Et qui même souvent, prévenant son envie,
Ai hâté les momens les plus doux de sa vie.
Ce n'est pas tout. Il faut maintenant m'éclaircir,
Si dans sa perfidie elle a su réussir.
Il faut ... Mais que pourrois-je apprendre davantage ?
Mon malheur n'est il pas écrit sur son visage ?
Vois-je pas, au travers de son saisissement,
Un cœur, dans ses douleurs, content de son amant !
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée.
N'importe. Poursuivons. Elle peut, comme moi,
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi.
Pour le faire expliquer tendons-lui quelque piège.
Mais quel indigne emploi moi-même m'imposai-je ?
Quoi donc ! A me gêner appliquant mes esprits,
J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris ?
Lui-même il peut prévoir & tromper mon adresse.
D'ailleurs, l'ordre, l'Esclave & le Visir me presse.
Il faut prendre parti, l'on m'attend. Faisons mieux.
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux.
Laissons de leur amour la recherche importune.
Poussons à bout l'ingrat, & tentons la fortune.
Voyons si par mes soins sur le trône élevé,
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé ;
Et si de mes bienfaits, lâchement libérale,
Sa main en osera couronner ma rivale.
Je saurai bien toujours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale & l'amant.
Dans ma juste fureur, observant le perfide,
Je saurai le surprendre avec son Atalide ;
Et d'un même poignard les unissant tous deux,
Les percer l'un & l'autre, & moi-même après eux.
Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendr[e]
Je veux tout ignorer.



SCEN.

SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Ah, que viens-tu m'apprendre ?
Zatime, Bajazet en eſt-il amoureux ?
Vois-tu dans ſes diſcours qu'ils s'entendent tous deux ?

ZATIME.

Elle n'a point parlé. Toujours évanouie,
Madame, elle ne marque aucun reſte de vie,
Que par de longs ſoupirs & des gémiſſemens,
Qu'il ſemble que ſon cœur va ſuivre à tous momens.
Vos femmes, dont le ſoin à l'envi la ſoulage,
Ont découvert ſon ſein pour leur donner paſſage.
Moi-même, avec ardeur ſecondant ce deſſein,
J'ai trouvé ce billet enfermé dans ſon ſein.
Du Prince votre amant j'ai reconnu la lettre ;
Et j'ai cru qu'en vos mains je devois le remettre.

ROXANE.

Donne. Pourquoi frémir ? Et quel trouble ſoudain
Me glace à cet objet, & fait trembler ma main ?
Il peut l'avoir écrit ſans m'avoir offenſée.
Il peut même ... Liſons, & voyons ſa penſée.
. . . . *Ni la mort, ni vous-même,*
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puiſque jamais je n'aimerai que vous.
Ah, de la trahiſon me voilà donc inſtruite ?
Je reconnois l'appas dont ils m'avoient ſéduite.
Ainſi donc mon amour étoit récompenſé,
Lâche, indigne du jour que je t'avois laiſſé ?
Ah, je reſpire enfin ; & ma joie eſt extrême
Que le traître, une fois, ſe ſoit trahi lui même.
Libre des ſoins cruels où j'allois m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à ſe venger.

Qu'il meure. Vengeons-nous. Courez. Qu'on le saisiss
Que la main des muets s'arme pour son supplice.
Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés,
Par qui de ses pareils les jours sont terminés.
Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colère.

ZATIME.

Ah, Madame !

ROXANE.

Quoi donc ?

ZATIME.

Si, sans trop vous déplair
Dans les justes transports, Madame, où je vous voi
J'osois vous faire entendre une timide voix :
Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre,
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre.
Mais, tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hu
Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui ?
Et qui sait si déja quelque bouche infidelle
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle ?
Des cœurs comme le sien, vous le savez assez,
Ne se regagnent plus quand ils sont offensés ;
Et la plus prompte mort, dans ce moment sévère,
Devient de leur amour la marque la plus chère.

ROXANE.

Avec quelle insolence & quelle cruauté
Ils se jouoient tous deux de ma crédulité !
Quel penchant, quel plaisir je sentois à les croire !
Tu ne remportois pas une grande victoire,
Perfide, en abusant ce cœur préoccupé,
Qui lui-même craignoit de se voir détrompé.
Tu n'as pas eu besoin de tout ton artifice.
Et je veux bien te faire encor cette justice ;
Toi-même, je m'assure, as rougi plus d'un jour,
Du peu qu'il t'en coûtoit pour tromper tant d'amou
Moi qui, de ce haut rang, qui me rendoit si fière,
Dans le sein du malheur t'ai cherché la première,
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étoient environnés :

\près tant de bonté, de ſoin, d'ardeurs extrêmes !
'u ne ſaurois jamais prononcer que tu m'aimes !
ſais dans quel ſouvenir me laiſſé-je égarer ?
'u pleures, malheureuſe ? Ah, tu devois pleurer,
.orſque, d'un vain deſir à ta perte pouſſée,
'u conçus de le voir la premiere penſée !
'u pleures ? Et l'ingrat, tout prêt à te trahir,
'répare les diſcours dont il veut t'éblouir.
'our plaire à ta rivale il prend ſoin de ſa vie.
.h, traître, tu mourras ! Quoi, tu n'es point partie ?
'a. Mais nous-même allons, précipitons nos pas.
!u'il me voye, attentive au ſoin de ſon trépas,
ui montrer à la fois, & l'ordre de ſon frère,
t de ſa trahiſon ce gage trop ſincère.
oi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux.
!u'il n'ait, en expirant, que ſes cris pour adieux.
!u'elle ſoit cependant fidellement ſervie.
rends ſoin d'elle. Ma haine a beſoin de ſa vie.
h ſi, pour ſon amant facile à s'attendrir,
a peur de ſon trépas la fit preſque mourir ;
!uel ſurcroît de vengeance & de douceur nouvelle,
'e le montrer bientôt pâle & mort devant elle ?
'e voir ſur cet objet ſes regards arrêtés
ſe payer les plaiſirs que je leur ai prêtés !
a, retiens-la. Sur-tout, garde bien le ſilence.
ſoi... Mais qui vient ici différer ma vengeance ?

SCENE VI.

ROXANE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

QUE faites-vous, Madame ? En quels retardemens
'un jour ſi précieux perdez-vous les momens ?
yſance, par mes ſoins preſque entière aſſemblée,
ıterroge ſes Chefs, de leur crainte troublée ;

Et tous, pour s'expliquer, ainſi que mes amis;
Attendent le ſignal que vous m'aviez promis.
D'ou vient que, ſans répondre à leur impatience,
Le Serrail cependant garde un triſte ſilence?
Déclarez-vous, Madame; &, ſans plus différer..

ROXANE.

Oui, vous ſerez content, je vais me déclarer.

ACOMAT.

Madame, quel regard, & quelle voix ſévère,
Malgré votre diſcours, m'aſſure du contraire?
Quoi, déja votre amour des obſtacles vaincu..?

ROXANE.

Bajazet eſt un traître, & n'a que trop vécu.

ACOMAT.

Lui!

ROXANE.

Pour moi, pour vous même également perfide.
Il nous trompoit tous deux.

ACOMAT.

Comment?

ROXANE.

Cette Atalide
Qui même n'étoit pas un aſſez digne prix
De tout ce que pour lui vous avez entrepris...

ACOMAT.

Hé bien?

ROXANE.

Liſez. Jugez, après cette inſolence,
Si nous devons d'un traître embraſſer la défenſe.
Obéiſſons plutôt à la juſte rigueur
D'Amurat qui s'approche & retourne vainqueur;
Et livrant, ſans regret, un indigne complice,
Appaiſons le Sultan par un prompt ſacrifice.

ACOMAT *lui rendant le billet.*

Oui, puiſque juſques-là l'ingrat m'oſe outrager,
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger.
Madame. Laiſſez-moi nous laver l'un & l'autre
Du crime que ſa vie a jetté ſur la nôtre.

Montrez moi le chemin, j'y cours.

ROXANE.

Non, Acomat.
Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat.
Je veux voir son désordre & jouïr de sa honte.
Je perdrois ma vengeance en la rendant si prompte.
Je vais tout préparer. Vous, cependant, allez
Disperser promptement vos amis assemblés.

SCENE VII.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Demeure. Il n'est pas tems, cher Osmin, que je sorte.

OSMIN.

Quoi, jusques-là, Seigneur, votre amour vous transporte?
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin?
Voulez-vous de sa mort être encor le témoin?

ACOMAT.

Que veux-tu dire? Es-tu toi-même si crédule
Que de me soupçonner d'un courroux ridicule?
Moi jaloux? Plût au Ciel, qu'en me manquant de foi,
L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi!

OSMIN.

Et pourquoi donc, Seigneur, au lieu de le défendre...

ACOMAT.

Et la Sultane est-elle en état de m'entendre?
Ne voyois-tu pas bien, quand je l'allois trouver,
Que j'allois avec lui me perdre ou me sauver?
Ah, de tant de conseils événement sinistre!
Prince aveugle! ou plutôt trop aveugle Ministre,
Il te sied bien d'avoir, en de si jeunes mains,
Chargé d'ans & d'honneurs, confié tes desseins;
Et laissé d'un Visir la fortune flottante,
Suivre de ces amans la conduite imprudente!

OSMIN.

Hé ! laiſſez-les entr'eux exercer leur courroux.
Bajazet veut périr, Seigneur, ſongez à vous.
Qui peut de vos deſſeins révéler le myſtère,
Sinon quelques amis engagés à ſe taire ?
Vous verrez, par ſa mort, le Sultan adouci.

ACOMAT.

Roxane en ſa fureur peut raiſonner ainſi.
Mais moi qui vois plus loin ; qui, par un long uſag
Des maximes du trône ai fait l'apprentiſſage ;
Qui, d'emplois en emplois, vieilli ſous trois Sultan
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatans ;
Je ſais, ſans me flatter, que de ſa ſeule audace
Un homme tel que moi doit attendre ſa grace ;
Et qu'une mort ſanglante eſt l'unique traité
Qui reſte entre l'eſclave & le maître irrité.

OSMIN.

Fuyez donc.

ACOMAT.

J'approuvois tantôt cette penſée,
Mon entrepriſe alors étoit moins avancée.
Mais il m'eſt déſormais trop dur de reculer.
Par une belle chute il faut me ſignaler ;
Et laiſſer un débris, du moins après ma fuite,
Qui de mes ennemis retarde la pourſuite.
Bajazet vit encor. Pourquoi nous étonner ?
Acomat de plus loin a ſu le ramener.
Sauvons-le malgré lui de ce péril extrême,
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-mêm
Tu vois combien ſon cœur, prêt à le protéger,
A retenu mon bras trop prompt à la venger.
Je connois peu l'amour ; mais j'oſe te répondre
Qu'il n'eſt pas condamné, puiſqu'on veut le confond ;
Que nous avons du tems. Malgré ſon déſeſpoir,
Roxane l'aime encore, Oſmin, & le va voir.

OSMIN.

Enfin, que vous inſpire une ſi noble audace ?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place.

Ce Palais eſt tout plein ...

ACOMAT.

Oui d'eſclaves obſcurs,
Nourris loin de la guerre, à l'ombre de ſes murs.
Mais, toi, dont la valeur d'Amurat oubliée,
Par de communs chagrins à mon ſort s'eſt liée,
Voudras-tu juſqu'au bout ſeconder mes fureurs?

OSMIN.

Seigneur, vous m'offenſez. Si vous mourez, je meurs.

ACOMAT.

D'amis & de ſoldats une troupe hardie
Aux portes du Palais attend notre ſortie.
La Sultane d'ailleurs ſe fie à mes diſcours.
Nourri dans le Serrail, j'en connois les détours.
Je ſais de Bajazet l'ordinaire demeure.
Ne tardons plus Marchons. Et, s'il faut que je meure,
Mourons: moi, cher Oſmin, comme un Viſir; & toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE.

Hélas ! je cherche en vain. Rien ne s'offre à ma vue
Malheureuſe ! Comment puis-je l'avoir perdue ?
Ciel ! aurois-tu permis que mon funeſte amour
Expoſât mon amant tant de fois en un jour ?
Que, pour dernier malheur, cette lettre fatale
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale ?
J'étois en ce lieu même ; & ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon ſein.
Sa préſence a ſurpris mon ame déſolée.
Ses menaces, ſa voix, un ordre m'a troublée.
J'ai ſenti défaillir ma force & mes eſprits.
Ses femmes m'entouroient quand je les ai repris ;
A mes yeux étonnés leur troupe eſt diſparue.
Ah ! trop cruelles mains qui m'avez ſecourue,
Vous m'avez vendu cher vos ſecours inhumains ;
Et, par vous, cette lettre a paſſé dans ſes mains.
Quels deſſeins maintenant occupent ſa penſée ?
Sur qui ſera d'abord ſa vengeance exercée ?
Quel ſang pourra ſuffire à ſon reſſentiment ?
Ah ! Bajazet eſt mort, ou meurt en ce moment.
Cependant on m'arrête, on me tient enfermée.
On ouvre. De ſon ſort je vais être informée.



SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, *Gardes.*

ROXANE *à Atalide.*

Retirez-vous.

ATALIDE.

Madame... Excusez l'embarras...

ROXANE.

Retirez-vous, vous dis-je, & ne répliquez pas.
Gardes, qu'on la retienne.

SCENE III.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Oui, tout est prêt, Zatime,
Orcan & les muets attendent leur victime.
Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort.
Je puis le retenir. Mais s'il sort, il est mort.
Vient-il ?

ZATIME.

Oui, sur mes pas un esclave l'amène ;
Et, loin de soupçonner sa disgrace prochaine,
Il m'a paru, Madame, avec empressement
Sortir, pour vous chercher, de son appartement.

ROXANE.

Ame lâche, & trop digne enfin d'être déçue,
Peux-tu souffrir encor qu'il paroisse à ta vue ?
Crois-tu, par tes discours, le vaincre ou l'étonner ?
Quand même il se rendroit, peux-tu lui pardonner ?

Quoi, ne devrois-tu pas être déja vengée ?
Ne crois-tu pas encore être assez outragée ?
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous périr ? . . . Mais le voici.

SCENE IV.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

Je ne vous ferai point de reproches frivoles.
Les momens sont trop chers pour les perdre en parol
Mes soins vous sont connus. En un mot, vous vivez
Et je ne vous dirois que ce que vous savez.
Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point. Quoiqu'à ne vous rien taire
Ce même amour, peut-être, & ces mêmes bienfaits
Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.
Mais je m'étonne enfin que, pour reconnoissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayiez si long-tems, par des détours si bas,
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

BAJAZET.

Qui, moi, Madame ?

ROXANE.

Oui, toi. Voudrois-tu point enc
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore ?
Ne prétendrois-tu point, par tes fausses couleurs,
Déguiser un amour qui te retient ailleurs ;
Et me jurer enfin, d'une bouche perfide,
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide ?

BAJAZET.

Atalide, Madame ! O Ciel ! Qui vous a dit . . .

ROXANE.
Tiens, perfide, regarde & démens cet écrit.

BAJAZET *après avoir regardé la lettre.*
Je ne vous dis plus rien. Cette lettre sincère
D'un malheureux amour contient tout le mystère.
Vous savez un secret que, tout prêt à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
J'aime, je le confesse. Et devant que votre ame,
Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme,
Déja plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre desir mon cœur étoit fermé.
Vous me vîntes offrir & la vie & l'Empire;
Et même votre amour, si j'ose vous le dire,
Consultant vos bienfaits, les crut, &, sur leur foi,
De tous mes sentimens vous répondit pour moi.
Je connus votre erreur. Mais que pouvois-je faire?
Je vis en même tems qu'elle vous étoit chère.
Combien le trône tente un cœur ambitieux!
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage,
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage;
D'autant plus qu'il falloit l'accepter ou périr:
D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir,
Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée;
Que même mes refus vous auroient exposée;
Qu'après avoir osé me voir & me parler,
Il étoit dangereux pour vous de reculer.
Cependant je n'en veux pour témoins que vos plaintes,
Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes?
Songez combien de fois vous m'avez reproché
Un silence, témoin de mon trouble caché.
Plus l'effet de vos soins, & ma gloire étoient proches,
Plus mon cœur interdit se faisoit de reproches.
Le Ciel, qui m'entendoit, sait bien qu'en même tems
Je ne m'arrêtois pas à des vœux impuissans.
Et si l'effet enfin, suivant mon espérance,
Eût ouvert un champ libre à ma reconnoissance,
J'aurois par tant d'honneurs, par tant de dignités,
Contenté votre orgueil & payé vos bontés,
Que vous-même peut-être.

ROXANE.

Et que pourrois-tu faire?
Sans l'offre de ton cœur par où peux-tu me plaire?
Quels feroient de tes vœux les inutiles fruits?
Ne te fouvient-il plus de tout ce que je fuis?
Maîtreffe du Serrail, arbitre de ta vie,
Et même de l'Etat qu'Amurat me confie,
Sultane, & ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi:
Dans ce comble de gloire où je fuis arrivée,
A quel indigne honneur m'avois-tu réfervée?
Trainerois-je en ces lieux un fort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat que j'aurois couronné,
De mon rang defcendue, à mille autres égale,
Ou la premiere efclave enfin de ma rivale?
Laiffons ces vains difcours; &, fans m'importuner,
Pour la derniere fois veux-tu vivre & régner?
J'ai l'ordre d'Amurat, & je puis t'y fouftraire.
Mais tu n'as qu'un moment. Parle.

BAJAZET.

Que faut-il faire?

ROXANE.

Ma rivale eft ici. Suis-moi fans différer.
Dans les mains des muets viens la voir expirer;
Et, libre d'un amour à ta gloire funefte,
Viens m'engager ta foi; le tems fera le refte.
Ta grace eft à ce prix, fi tu veux l'obtenir.

BAJAZET.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir;
Que pour faire éclater, aux yeux de tout l'Empire,
L'horreur & le mépris que cette offre m'infpire.
Mais à quelle fureur me laiffant emporter,
Contre fes triftes jours vais-je vous irriter?
De mes emportemens elle n'eft point complice,
Ni de mon amour même & de mon injuftice.
Loin de me retenir par des confeils jaloux,
Elle me conjuroit de me donner à vous.

En un mot, ſéparez ſes vertus de mon crime.
Pourſuivez, s'il le faut, un courroux légitime;
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir;
Mais laiſſez-moi du moins mourir ſans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée.
Epargnez une vie aſſez infortunée.
Ajoutez cette grace à tant d'autres bontés,
Madame; & ſi jamais je vous fus cher...

ROXANE.

Sortez.

SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Pour la dernière fois, perfide, tu m'as vue,
Et tu vas rencontrer la peine qui t'eſt due.

ZATIME.

Atalide à vos pieds demande à ſe jetter,
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,
Madame. Elle vous veut faire l'aveu fidèle
D'un ſecret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE.

Oui, qu'elle vienne. Et toi, ſuis Bajazet qui ſort;
Et, quand il ſera tems, viens m'apprendre ſon ſort.

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ATALIDE.

Je ne viens plus, Madame, à feindre diſpoſée;
Tromper votre bonté ſi long-tems abuſée;

Confuſe, & digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur & mon crime à vos pieds.
Oui, Madame, il eſt vrai que je vous ai trompée :
Du ſoin de mon amour ſeulement occupée,
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,
Je n'ai, dans mes diſcours, ſongé qu'à vous trahir.
Je l'aimai dès l'enfance; & dès ce tems, Madame,
J'avois par mille ſoins ſu prévenir ſon ame.
La Sultane ſa mère, ignorant l'avenir,
Hélas! pour ſon malheur, ſe plut à nous unir.
Vous l'aimâtes depuis. Plus heureux l'un & l'autre,
Si, connoiſſant mon cœur, ou me cachant le vôtre,
Votre amour de la mienne eût ſu ſe défier!
Je ne me noircis point pour le juſtifier.
Je jure par le Ciel qui me voit confondue,
Par ces grands Ottomans dont je ſuis deſcendue,
Et qui tous avec moi vous parlent à genoux
Pour le plus pur du ſang qu'ils ont tranſmis en nous,
Bajazet, à vos ſoins tôt ou tard plus ſenſible,
Madame, à tant d'attraits n'étoit pas invincible.
Jalouſe, & toujours prête à lui repréſenter
Tout ce que je croyois digne de l'arrêter,
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère,
Quelquefois atteſtant les mânes de ſa mère;
Ce iour même, des jours le plus infortuné,
Lui reprochant l'eſpoir qu'il vous avoit donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie,
Mon importune ardeur ne s'eſt point rallentie
Qu'arrachant malgré lui des gages de ſa foi,
Je ne ſois parvenue à le perdre avec moi.
Mais pourquoi vos bontés ſeroient-elles laſſées?
Ne vous arrêtez point à ſes froideurs paſſées;
C'eſt moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus
Se rejoindront bientôt, quand je ne ſerai plus.
Quelque peine pourtant qui ſoit due à mon crime,
N'ordonnez pas vous-même une mort légitime;
Et ne vous montrez point à ſon cœur éperdu
Couverte de mon ſang par vos mains répandu :
D'un cœur trop tendre encore épargnez la foibleſſe.
Vous pouvez de mon ſort me laiſſer la maîtreſſe,

Madame ; mon trépas n'en ſera pas moins prompt.
Jouïſſez d'un bonheur dont ma mort vous répond ;
Couronnez un héros dont vous ſerez chérie :
J'aurai ſoin de ma mort, prenez ſoin de ſa vie.
Allez, Madame, allez. Avant votre retour,
J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.

ROXANE.

Je ne mérite pas un ſi grand ſacrifice.
Je me connois, Madame, & je me fais juſtice.
Loin de vous ſéparer, je prétends aujourd'hui
Par des nœuds éternels vous unir avec lui.
Vous jouïrez bientôt de ſon aimable vue.
Levez-vous. Mais que veut Zatime toute émue ?

SCENE VII.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ZATIME.

Ah ! venez vous montrer, Madame, ou déſormais
Le rebelle Acomat eſt maître du palais.
Profanant des Sultans la demeure ſacrée,
Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.
Vos eſclaves tremblans, dont la moitié s'enfuit,
Doutent ſi le Viſir vous ſert ou vous trahit.

ROXANE.

Ah, les traîtres ! Allons, & courons le confondre.
Toi, garde ma captive, & ſonge à m'en répondre.

SCENE VIII.

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE.

HÉLAS ! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux ?
J'ignore quel deſſein les anime tous deux.
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
Trahiſſe en ma faveur Roxane & ſon ſecret ;
Mais, de grace, dis-moi ce que fait Bajazet.
L'as-tu vu ? Pour ſes jours n'ai-je encor rien à craindre ?

ZATIME.

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre

ATALIDE.

Quoi ! Roxane déja l'a-t-elle condamné ?

ZATIME.

Madame, le ſecret m'eſt ſur-tout ordonné.

ATALIDE.

Malheureuſe, dis-moi ſeulement s'il reſpire.

ZATIME.

Il y va de ma vie, & je ne puis rien dire.

ATALIDE.

Ah ! c'en eſt trop, cruelle. Achève, & que ta main
Lui donne de ton zèle un gage plus certain :
Perce toi même un cœur que ton ſilence accable,
D'une eſclave barbare eſclave impitoyable :
Précipite des jours qu'elle me veut ravir :
Montre-toi, s'il ſe peut, digne de la ſervir.
Tu me retiens en vain ; &, dès cette même heure,
Il faut que je le voie, ou du moins que je meure.

*

SCENE IX.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME.

ACOMAT.

Ah! que fait Bajazet? Où le puis-je trouver,
Madame? Aurai-je encor le tems de le ſauver?
Je cours tout le ſerrail; &, même dès l'entrée,
De mes braves amis la moitié ſéparée
A marché ſur les pas du courageux Oſmin;
Le reſte m'a ſuivi par un autre chemin.
Je cours, & je ne vois que des troupes craintives
D'eſclaves effrayés, de femmes fugitives.

ATALIDE.

Ah! je ſuis de ſon ſort moins inſtruite que vous.
Cette eſclave le ſait.

ACOMAT.

Crains mon juſte courroux.
Malheureuſe, réponds.

SCENE X.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, ZAÏRE.

ZAÏRE.

Madame...

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre?
Qu'eſt-ce?

ZAÏRE.

Ne craignez plus. Votre ennemie expire.

ATALIDE.

Roxane...

ZAÏRE.

Et ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan lui-même, Orcan vient de l'aſſaſſiner.

ATALIDE.

Quoi! lui?

ZAÏRE.

Déſeſpéré d'avoir manqué ſon crime;
Sans doute il a voulu prendre cette victime.

ATALIDE.

Juſte Ciel! l'innocence a trouvé ton appui.
Bajazet vit encor; Viſir, courez à lui.

ZAÏRE.

Par la bouche d'Oſmin vous ſerez mieux inſtruite;
Il a tout vu.

SCENE XI.

ATALIDE, ACOMAT, ZAÏRE, OSMIN

ACOMAT.

Ses yeux ne l'ont-ils point ſéduite?
Roxane eſt-elle morte?

OSMIN.

Oui; j'ai vu l'aſſaſſin
Retirer ſon poignard tout fumant de ſon ſein.
Orcan, qui méditoit ce cruel ſtratagême,
La ſervoit à deſſein de la perdre elle-même;
Et le Sultan l'avoit chargé ſecrettement
De lui ſacrifier l'amante après l'amant.
Lui-même, d'auſſi loin qu'il nous a vu paroître,
Adorez, a-t il dit, *l'ordre de votre maître;*
De ſon auguſte ſeing reconnoiſſez les traits,
Perfides, & ſortez de ce ſacré palais.

A ces discours, laissant la Sultane expirante,
Il a marché vers nous ; & d'une main sanglante
Il nous a déployé l'ordre dont Amurat
Autorise ce monstre à ce double attentat.
Mais, Seigneur, sans vouloir l'écouter davantage ;
Transportés à la fois de douleur & de rage,
Nos bras impatiens ont puni son forfait,
Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE.

Bajazet !

ACOMAT.

Que dis-tu ?

OSMIN.

Bajazet est sans vie.
L'ignorez-vous !

ATALIDE.

O Ciel !

OSMIN.

Son amante en furie ;
Près de ces lieux, Seigneur, craignant votre secours ;
Avoit au nœud fatal abandonné ses jours.
Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste,
Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste ;
Bajazet étoit mort. Nous l'avons rencontré
De morts & de mourans noblement entouré,
Que, vengeant sa défaite, & cédant sous le nombre ;
Ce héros a forcés d'accompagner son ombre.
Mais, puisque c'en est fait, Seigneur, songeons à nous.

ACOMAT.

Ah ! Destins ennemis, où me réduisez-vous ?
Je sais en Bajazet la perte que vous faites,
Madame : je sais trop qu'en l'état où vous êtes,
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui
De quelques malheureux qui n'espéroient qu'en lui.
Saisi, désespéré d'une mort qui m'accable,
Je vais, non point sauver cette tête coupable,
Mais, redevable aux soins de mes tristes amis,
Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis.

Pour vous, si vous voulez qu'en quelque autre contrée
Nous allions confier votre tête sacrée,
Madame, consultez : maître de ce palais,
Mes fidèles amis attendront vos souhaits ;
Et moi, pour ne point perdre un tems si salutaire,
Je cours où ma présence est encor nécessaire ;
Et, jusqu'au pied des murs que la mer vient laver,
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver.

SCENE DERNIERE.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Enfin, c'en est donc fait ; & par mes artifices,
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,
Je suis donc arrivée au douloureux moment
Où je vois par mon crime expirer mon amant.
N'étoit-ce pas assez, cruelle destinée,
Qu'à lui survivre, hélas ! je fusse condamnée ?
Et falloit-il encor que, pour comble d'horreurs,
Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs ?
Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie ;
Roxane ou le Sultan ne te l'ont point ravie :
Moi seule j'ai tissu le lien malheureux
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds :
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée,
Moi, qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,
Retenir mes esprits prompts à m'abandonner ?
Ah ! n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner ?
Mais c'en est trop. Il faut, par un prompt sacrifice,
Que ma fidelle main te venge & me punisse.
Vous, de qui j'ai troublé la gloire & le repos,
Héros, qui deviez tous revivre en ce héros ;
Toi, mère malheureuse, & qui, dès notre enfance,
Me confias son cœur dans une autre espérance ;

nfortuné Visir, amis désespérés,
Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
Tourmenter à la fois une amante éperdue;

(elle se tue.)

Et prenez la vengeance enfin qui vous est due.

ZAÏRE.

Ah! Madame... Elle expire. O Ciel! En ce malheur
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur!

FIN.



MITHRIDATE,

TRAGÉDIE.

PRÉFAC

PRÉFACE.

ɪ n'y a guères de nom plus connu que celui de Mi-
ridate. Sa vie & ſa mort font une partie conſidé-
ble de l'hiſtoire Romaine, &, ſans compter les vic-
ires qu'il a remportées, on peut dire que ſes ſeules
faites ont fait preſque toute la gloire de trois des
ıs grands Capitaines de la République ; c'eſt à ſa-
ir, de Sylla, de Lucullus & de Pompée. Ainſi je
penſe pas qu'il ſoit beſoin de citer ici mes Auteurs.
r, excepté quelques événemens que j'ai un peu rap-
ɔchés par le droit que donne la poéſie, tout le monde
:onnoîtra aiſément que j'ai ſuivi l'hiſtoire avec beau-
ıp de fidélité. En effet, il n'y a guères d'actions
atantes dans la vie de Mithridate, qui n'aient
uvé place dans ma Tragédie. J'y ai inſéré tout ce
i pouvoit mettre en jour les mœurs & les ſentimens
ce Prince, je veux dire, ſa haine violente contre
Romains, ſon grand courage, ſa fineſſe, ſa diſſi-
ılation ; & enfin cette jalouſie qui lui étoit ſi natu-
le, & qui a tant de fois coûté la vie à ſes maîtreſſes.
feule choſe qui pourroit n'être pas auſſi connue que
:eſte, c'eſt le deſſein que je lui fais prendre de paſſer
ıs l'Italie. Comme ce deſſein m'a fourni une des
nes qui ont le plus réuſſi dans ma Tragédie, je crois
le plaiſir du Lecteur pourra redoubler, quand il

verra que presque tous les Historiens ont dit ce que fais dire ici à Mithridate.

Florus, Plutarque & Dion Cassius nomment les pa par où il devoit passer. Appien d'Alexandrie entre pl dans le détail ; &, après avoir marqué les facilités les secours que Mithridate espéroit trouver dans marche, il ajoute que ce projet fut le prétexte d(Pharnace se servit pour faire révolter toute l'armée, que les soldats effrayés de l'entreprise de son père, regardèrent comme le désespoir d'un Prince qui cherchoit qu'à périr avec éclat.

Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui l'action de ma Tragédie. J'ai encore lié ce dessein plus près à mon sujet : je m'en suis servi pour f connoître à Mithridate les secrets sentimens de ses d fils. On ne peut prendre trop de précaution pour rien mettre sur le théâtre qui ne soit très nécessai ; & les plus belles Scènes sont en danger d'ennuy, du moment qu'on les peut séparer de l'action qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire ve a fin.

Voici la réflexion que fait Dion Cassius su e dessein de Mithridate. » Cet homme étoit vérita- » ment né pour entreprendre de grandes ch s. » Comme il avoit souvent éprouvé la bonne & a » mauvaise fortune, il ne croyoit rien au-dessu e » ses espérances & de son audace, & mesuroi

» desseins bien plus à la grandeur de son courage,
» qu'au mauvais état de ses affaires ; bien résolu, si
» son entreprise ne réussissoit point, de faire une fin
» digne d'un grand Roi, & de s'ensevelir lui-même
» sous les ruines de son Empire, plutôt que de vivre
» dans l'obscurité & dans la bassesse. «

J'ai choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paroît que c'est celle de toutes qui a été la plus vertueuse, & qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur & les sentimens de cette Princesse. C'est lui qui m'a donné l'idée de Monime ; & c'est en partie sur la peinture qu'il en a faite, que j'ai fondé un caractère que je puis dire qui n'a point déplu. Le Lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amyot les a traduites ; car elles ont une grace dans le vieux style de ce Traducteur, que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langue moderne.

Cette-ci étoit fort renommée entre les Grecs, pour ce que quelques sollicitations que lui sçut faire le Roi en étant amoureux, jamais ne voulut entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il y eût accord de mariage passé entre eux, & qu'il lui eût envoyé le diadême ou bandeau royal, & appellé royne. La pauvre Dame, depuis que ce Roi l'eût épousée, avoit vécu en grande déplaisance, ne faisant continuellement autre chose

que de plorer la malheureuſe beauté de ſon corps, laquelle, au lieu d'un mari lui avoit donné un maître; &, au lieu de compagnie conjugale, & que doit avoir une Dame d'honneur, lui avoit baillé une garde & garniſon d'hommes barbares qui la tenoit comme priſonniere loin du doux pays de la Grece, en lieu où elle n'avoit qu'un ſonge & une ombre de biens; & au contraire avoit réellement perdu les véritables, dont elle jouiſſoit aux pays de ſa naiſſance. Et quand l'eunuque fut arrivé devers elle, & lui eut fait commandement de par le Roi qu'elle eût à mourir, adonc elle s'arracha d'allentour de la tête ſon bandeau royal, & ſe le nouant à l'entour du col, s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas aſſez fort, & ſe rompit incontinent. Et lors elle ſe prit à dire : » O maudit & » malheureux tiſſu, ne me ſerviras-tu point au moins » à ce triſte ſervice ? « *En diſant ces paroles, elle le jetta contre terre, crachant deſſus, & tendit la gorge à l'eunuque.*

Xipharès étoit fils de Mithridate, & d'une de ſes femmes qui ſe nommoit Stratonice. Elle livra aux Romains une Place de grande importance, où étoient les tréſors de Mithridate, pour mettre ſon fils Xipharès dans les bonnes graces de Pompée. Il y a des Hiſtoriens qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune Prince, pour ſe venger de la perfidie de ſa mère

Je ne dis rien de Pharnace. Car qui ne ſait pas que ce fut lui qui ſouleva contre Mithridate ce qui lui reſtoit de troupes, & qui força ce Prince à ſe vouloir empoiſonner, & à ſe paſſer ſon épée au travers du corps pour ne pas tomber entre les mains de ſes ennemis. C'eſt ce même Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules Céſar, & qui fut tué enſuite dans une autre bataille.



ACTEURS.

MITHRIDATE, Roi de Pont, & de quantité d'autres Royaumes.

MONIME, accordée avec Mithridate, & déja déclarée Reine.

PHARNACE, } Fils de Mithridate, mais de
XIPHARÈS, } différentes mères.

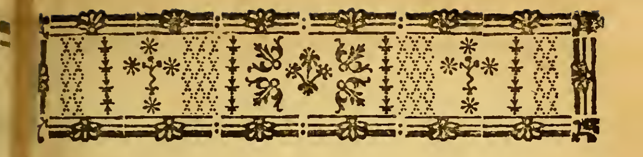
ARBATE, Confident de Mithridate, & Gouverneur de la Place de Nymphée.

PHŒDIME, Confidente de Monime.

ARCAS, Domestique de Mithridate.

GARDES.

La Scène est à Nymphée, Port de mer sur le Bosphore Cimmérien, dans la Taurique Chersonnèse.



MITHRIDATE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

XIPHARÈS, ARBATE.

XIPHARÈS.

On nous faisoit, Arbate, un fidèle rapport.
Rome en effet triomphe, & Mithridate est mort.
Les Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon père,
Et trompé, dans la nuit, sa prudence ordinaire.
Après un long combat, tout son camp dispersé,
Dans la foule des morts, en fuyant, l'a laissé;
Et j'ai su qu'un soldat, dans les mains de Pompée,
Avec son diadême a remis son épée.
Ainsi, ce Roi, qui seul a, durant quarante ans,
Lassé tout ce que Rome eut de Chefs importans,
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune,
Meurt, & laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, Seigneur! Quoi, l'ardeur de régner en sa place
Rend déja Xipharès ennemi de Pharnace?

XIPHARÈS.

Non, je ne prétends point, cher Arbate, à ce prix,
D'un malheureux Empire acheter le débris.
Je ſais en lui des ans reſpecter l'avantage ;
Et content des Etats marqués pour mon partage,
Je verraï, ſans regret, tomber entre ſes mains
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains? Le fils de Mithridate,
Seigneur? Eſt-il bien vrai?

XIPHARÈS.

N'en doute point, Arbat
Pharnace, dès long-tems, tout Romain dans le cœur
Attend tout maintenant de Rome & du vainqueur.
Et moi, plus que jamais à mon père fidèle,
Je conſerve aux Romains une haine immortelle.
Cependant & ma haine & ſes prétentions
Sont les moindres ſujets de nos diviſions.

ARBATE.

Et quel autre intérêt contre lui vous anime?

XIPHARÈS.

Je m'en vais t'étonner. Cette belle Monime,
Qui du Roi notre père attira tous les vœux,
Dont Pharnace, après lui, ſe déclare amoureux..?

ARBATE.

Hé bien, Seigneur!

XIPHARÈS.

Je l'aime, & ne veux plus m'en tair
Puiſqu'enfin pour rival je n'ai plus que mon frère.
Tu ne t'attendois pas, ſans doute, à ce diſcours;
Mais ce n'eſt point, Arbate, un ſecret de deux jours
Cet amour s'eſt long-tems accru dans le ſilence :
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
Et mes premiers ſoupirs, & mes derniers ennuis!
Mais, en l'état funeſte où nous ſommes réduits,
Ce n'eſt guère le tems d'occuper ma mémoire
A rappeller le cours d'un amoureuſe hiſtoire.

Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis, que j'aimai la Reine le premier;
Que mon père ignoroit jusqu'au nom de Monime,
Quand je conçus pour elle un amour légitime.
l la vit. Mais, au lieu d'offrir à ses beautés
Jn hymen, & des vœux dignes d'être écoutés;
l crut que, sans prétendre une plus haute gloire,
lle lui céderoit une indigne victoire.
Tu sais par quels efforts il tenta sa vertu;
t que, lassé d'avoir vainement combattu,
bsent, mais toujours plein de son amour extrême,
l lui fit par tes mains porter son diadême.
uge de mes douleurs, quand des bruits trop certains
M'annoncèrent du Roi l'amour & les desseins;
Quand je sus qu'à son lit Monime réservée
voit pris, avec toi, le chemin de Nymphée.
Hélas! ce fut encor dans ce tems odieux,
Qu'aux offres des Romains ma mère ouvrit les yeux.
Ou pour venger sa foi par cet hymen trompée,
Ou ménageant pour moi la faveur de Pompée,
lle trahit mon père, & rendit aux Romains
a place & les trésors confiés en ses mains.
Que devins-je au récit du crime de ma mère!
e ne regardai plus mon rival dans mon père.
'oubliai mon amour par le sien traversé.
e n'eus devant les yeux que mon père offensé.
'attaquai les Romains; & ma mère éperdue,
Me vit, en reprenant cette place rendue,
mille coups mortels contre eux me dévouer;
t chercher, en mourant, à la désavouer.
L'Euxin, depuis ce tems, fut libre, & l'est encore;
t des rives du Pont aux rives du Bosphore,
Tout reconnut mon père, & ses heureux vaisseaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents & les eaux.
e voulois faire plus. Je prétendois, Arbate,
Moi-même, à son secours m'avancer vers l'Euphrate.
e fus soudain frappé du bruit de son trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le cèle pas,
Monime, qu'en tes mains mon père avoit laissée,
Avec tous ses attraits revint en ma pensée.

Que dis-je ? En ce malheur je tremblai pour ses jours ;
Je redoutai du Roi les cruelles amours.
Tu sais combien de fois ses jalouses tendresses
Ont pris soin d'assurer la mort de ses maîtresses.
Je volai vers Nymphée ; & mes tristes regards
Rencontrèrent Pharnace au pied de ses remparts.
J'en conçus, je l'avoue, un présage funeste.
Tu nous reçus tous deux, & tu sais tout le reste.
Pharnace, en ses desseins toujours impétueux,
Ne dissimula point ses vœux présomptueux,
De mon père à la Reine il conta la disgrace,
L'assura de sa mort, & s'offrit en sa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter.
Mais enfin, à mon tour, je prétends éclater.
Autant que mon amour respecta la puissance
D'un père à qui je fus dévoué dès l'enfance ;
Autant ce même amour, maintenant révolté,
De ce nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime, à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétends lui faire ;
Ou bien, quelque malheur qu'il en puisse avenir,
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.
 Voilà tous les secrets que je voulois t'apprendre.
C'est à toi de choisir quel parti tu dois prendre ;
Qui des deux te paroît plus digne de ta foi,
L'esclave des Romains, ou le fils de ton Roi.
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée, & me parler en maître.
Mais ici mon pouvoir ne connoît point le sien.
Le Pont est son partage, & Colchos est le mien ;
Et l'on sait que toujours la Colchide & ses Princes
Ont compté ce Bosphore au rang de leurs Provinces.

ARBATE.

Commandez-moi, Seigneur. Si j'ai quelque pouvoir
Mon choix est déja fait, je ferai mon devoir.
Avec le même zèle, avec la même audace,
Que je servois le père, & gardois cette place
Et contre votre frère & même contre vous,
Après la mort du Roi, je vous sers contre tous.

Sans vous, ne ſais-je pas que ma mort aſſurée
De Pharnace en ces lieux alloit ſuivre l'entrée !
Sais-je pas que mon ſang, par ſes mains répandu,
Eût ſouillé ce rempart contre lui défendu ?
Aſſurez-vous du cœur & du choix de la Reine.
Du reſte, ou mon crédit n'eſt plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace, laiſſant le Boſphore en vos mains,
Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

XIPHARÈS.

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême ?
Mais on vient. Cours, ami. C'eſt la Reine elle-même.

SCENE II.

MONIME, XIPHARÈS.

MONIME.

Seigneur, je viens à vous. Car enfin, aujourd'hui,
Si vous m'abandonnez, quel ſera mon appui !
Sans parens, ſans amis, déſolée & craintive,
Reine long-tems de nom, mais en effet captive,
Et veuve maintenant ſans avoir eu d'époux,
Seigneur, de mes malheurs ce ſont là les plus doux.
Je tremble à vous nommer l'ennemi qui m'opprime.
J'eſpère, toutefois, qu'un cœur ſi magnanime
Ne ſacrifiera point les pleurs des malheureux
Aux intérêts du ſang qui vous unit tous deux.
Vous devez à ces mots reconnoître Pharnace.
C'eſt lui, Seigneur, c'eſt lui dont la coupable audace
Veut, la force à la main, m'attacher à ſon ſort,
Par un hymen, pour moi plus cruel que la mort.
Sous quel aſtre ennemi faut-il que je ſois née ?
Au joug d'un autre hymen ſans amour deſtinée,
A peine je ſuis libre, & goûte quelque paix,
Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.

Peut-être je devrois, plus humble en ma misère,
Me souvenir du moins que je parle à son frère.
Mais, soit raison, destin, soit que ma haine en lui
Confonde les Romains dont il cherche l'appui,
Jamais hymen formé sous le plus noir auspice,
De l'hymen que je crains n'égala le supplice.
Et si Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,
Si je n'ai plus pour moi que mon seul désespoir;
Au pied du même autel, où je suis attendue,
Seigneur, vous me verrez, à moi-même rendue,
Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,
Et dont jamais encor je n'ai pu disposer.

XIPHARÈS.

Madame, assurez-vous de mon obéissance.
Vous avez dans ces lieux une entière puissance.
Pharnace ira, s'il veut, se faire craindre ailleurs:
Mais vous ne savez pas encor tous vos malheurs.

MONIME.

Hé, quel nouveau malheur peut affliger Monime,
Seigneur?

XIPHARÈS.

Si vous aimer c'est faire un si grand crime,
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui;
Et je suis mille fois plus criminel que lui.

MONIME.

Vous!

XIPHARÈS.

Mettez ce malheur au rang des plus funestes,
Attestez, s'il le faut, les puissances célestes
Contre un sang malheureux, né pour vous tourmente[r]
Père, enfans animés à vous persécuter.
Mais, avec quelque ennui que vous puissiez apprend[re]
Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,
Jamais tous vos malheurs ne sauroient approcher
Des maux que j'ai soufferts en le voulant cacher.
Ne croyez point pourtant que, semblable à Pharnace
Je vous serve aujourd'hui pour me mettre en sa place.

Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi;
Et vous ne dépendrez ni de lui, ni de moi.
Mais, quand je vous aurai pleinement satisfaite,
En quels lieux avez-vous choisi votre retraite?
Sera-ce loin, Madame, ou près de mes Etats?
Me sera-t-il permis d'y conduire vos pas?
Verrez-vous d'un même œil le crime & l'innocence;
En fuyant mon rival, fuirez-vous ma présence?
Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits,
Faudra-t-il me résoudre à ne vous voir jamais?

MONIME.

Ah, que m'apprenez-vous!

XIPHARÈS.

Hé quoi, belle Monime,
Si le tems peut donner quelque droit légitime,
Faut-il vous dire ici que le premier de tous
Je vous vis, je formai le dessein d'être à vous,
Quand vos charmes naissans, inconnus à mon père,
N'avoient encor paru qu'aux yeux de votre mère?
Ah! si par mon devoir forcé de vous quitter,
Tout mon amour alors ne put pas éclater,
Ne vous souvient-il plus, sans compter tout le reste,
Combien je me plaignis de ce devoir funeste!
Ne vous souvient-il plus, en quittant vos beaux yeux,
Quelle vive douleur attendrit mes adieux?
Je m'en souviens tout seul. Avouez-le, Madame,
Je vous rappelle un songe effacé de votre ame.
Tandis que, loin de vous, sans espoir de retour,
Je nourrissois encore un malheureux amour,
Contente & résolue à l'hymen de mon père,
Tous les malheurs du fils ne vous affligeoient guère.

MONIME.

Hélas!

XIPHARÈS.

Avez-vous plaint un moment mes ennuis?

MONIME.

Prince... N'abusez point de l'état où je suis.

XIPHARÈS.

En abuser! O Ciel! Quand je cours vous défendre,
Sans vous demander rien, sans oser rien prétendre;

Que vous dirai-je enfin ? Lorsque je vous promets
De vous mettre en état de ne me voir jamais.

MONIME.

C'est me promettre plus que vous ne sauriez faire.

XIPHARÉS.

Quoi, malgré mes sermens, vous croyez le contraire !
Vous croyez qu'abusant de mon autorité,
Je prétends attenter à votre liberté.
On vient, Madame, on vient. Expliquez-vous de grace.
Un mot.

MONIME.

Défendez-moi des fureurs de Pharnace.
Pour me faire, Seigneur, consentir à vous voir,
Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir.

XIPHARÉS.

Ah, Madame !

MONIME.

Seigneur, vous voyez votre frère.

SCENE III.

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE.

Jusques à quand, Madame, attendrez-vous mon père ?
Des témoins de sa mort viennent, à tous momens,
Condamner votre doute & vos retardemens.
Venez, fuyez l'aspect de ce climat sauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage.
Un peuple obéissant vous attend à genoux,
Sous un Ciel plus heureux & plus digne de vous.
Le Pont vous reconnoît dès long-tems pour sa Reine,
Vous en portez encor la marque souveraine ;
Et ce bandeau royal fut mis sur votre front
Comme un gage assuré de l'Empire de Pont.

Maître de cet Etat que mon père me laisse,
Madame, c'est à moi d'accomplir sa promesse.
Mais il faut, croyez-moi, sans attendre plus tard,
Ainsi que notre hymen presser notre départ.
Nos intérêts communs & mon cœur le demandent.
Prêts à vous recevoir, mes vaisseaux vous attendent;
Et du pied de l'autel vous y pouvez monter,
Souveraine des mers qui vous doivent porter.

MONIME.

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre.
Mais, puisque le tems presse, & qu'il faut vous répondre,
Puis-je, laissant la feinte & les déguisemens,
Vous découvrir ici mes secrets sentimens?

PHARNACE.

Vous pouvez tout.

MONIME.

Je crois que je vous suis connue.
Ephèse est mon pays. Mais je suis descendue
D'Ayeux, ou Rois, Seigneur, ou Héros, qu'autrefois
Leur vertu, chez les Grecs, mit au-dessus des Rois.
Mithridate me vit. Ephèse & l'Ionie
A son heureux Empire étoit alors unie.
Il daigna m'envoyer ce gage de sa foi.
Ce fut pour ma famille une suprême loi.
Il fallut obeir. Esclave couronnée
Je partis pour l'hymen où j'étois destinée.
Le Roi, qui m'attendoit au sein de ses Etats,
Vit emporter ailleurs ses desseins & ses pas;
Et, tandis que la guerre occupoit son courage,
M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage.
J'y vins. J'y suis encor. Mais cependant, Seigneur,
Mon père paya cher ce dangereux honneur;
Et les Romains vainqueurs, pour première victime,
Prirent Philopœmen le père de Monime.
Sous ce titre funeste il se vit immoler,
Et c'est de quoi, Seigneur, j'ai voulu vous parler.
Quelque juste fureur dont je sois animée,
Je ne puis point à Rome opposer une armée.
Inutile témoin de tous ses attentats,
Je n'ai, pour me venger, ni sceptre ni soldats.

Enfin, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire,
C'eſt de garder la foi que je dois à mon père,
De ne point dans ſon ſang aller tremper mes mains,
En épouſant en vous l'allié des Romains.

PHARNACE.

Que parlez-vous de Rome & de ſon alliance?
Pourquoi tout ce diſcours & cette défiance?
Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier?

MONIME.

Mais vous-même, Seigneur, pouvez-vous le nier?
Comment m'offririez-vous l'entrée & la couronne
D'un pays que par tout leur armée environne,
Si le traité ſecret, qui vous lie aux Romains,
Ne vous en aſſuroit l'Empire & les chemins?

PHARNACE.

De mes intentions je pourrois vous inſtruire
Et je ſais les raiſons que j'aurois à vous dire,
Si, laiſſant en effet les vains déguiſemens,
Vous m'aviez expliqué vos ſecrets ſentimens.
Mais enfin je commence, après tant de traverſes,
Madame, à raſſembler vos excuſes diverſes.
Je crois voir l'intérêt que vous voulez céler,
Et qu'un autre qu'un père ici vous fait parler.

XIPHARÈS.

Quel que ſoit l'intérêt qui fait parler la Reine,
La réponſe, Seigneur, doit-elle être incertaine?
Et contre les Romains votre reſſentiment
Doit-il, pour éclater, balancer un moment?
Quoi, nous aurons d'un père entendu la diſgrace,
Et, lents à le venger, prompts à remplir ſa place,
Nous mettrons notre honneur & ſon ſang en oubli?
Il eſt mort. Savons-nous s'il eſt enſeveli?
Qui ſait, ſi dans le tems que votre ame empreſſée
Forme d'un doux hymen l'agréable penſée,
Ce Roi, que l'Orient tout plein de ſes exploits,
Peut nommer juſtement le dernier de ſes Rois,
Dans ſes propres Etats, privé de ſépulture,
Ou couché, ſans honneur, dans une foule obſcure,

N'accuſe point le Ciel qui le laiſſe outrager,
Et des indignes fils qui n'oſent le venger ?
Ah ! ne languiſſons plus dans un coin du Boſphore.
Si, dans tout l'univers quelque Roi libre encore,
Parthe, Scythe, ou Sarmate, aime ſa liberté,
Voilà nos alliés. Marchons de ce côté.
Vivons, ou périſſons dignes de Mithridate ;
Et ſongeons bien plutôt, quelque amour qui nous flatte,
A défendre du joug & nous & nos Etats,
Qu'à contraindre des cœurs qui ne ſe donnent pas.

PHARNACE.

Il ſait vos ſentimens. Me trompois-je, Madame ?
Voilà cet intérêt ſi puiſſant ſur votre ame,
Ce père, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARÈS.

J'ignore de ſon cœur les ſentimens cachés ;
Mais je m'y ſoumettrois ſans vouloir rien prétendre,
Si, comme vous, Seigneur, je croyois les entendre.

PHARNACE.

Vous feriez bien ; & moi, je fais ce que je doi.
Votre exemple n'eſt pas une règle pour moi.

XIPHARÈS.

Toutefois, en ces lieux je ne connois perſonne,
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainſi.

XIPHARÈS.

Je le puis à Colchos, & je le puis ici.

PHARNACE.

Ici vous y pourriez rencontrer votre perte.



SCENE IV.

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS, PHŒDIME.

PHŒDIME.

PRINCES, toute la mer eſt de vaiſſeaux couverte;
Et bientôt, démentant le faux bruit de ſa mort,
Mithridate lui-même arrive dans le port.

MONIME.

Mithridate!

XIPHARÈS.

Mon père!

PHARNACE.

Ah, que viens-je d'entendre

PHŒDIME.

Quelques vaiſſeaux légers ſont venus nous l'apprendre,
C'eſt lui-même; & déja, preſſé de ſon devoir,
Arbate, loin du bord, l'eſt allé recevoir.

XIPHARÈS *à Monime.*

Qu'avons-nous fait?

MONIME *à Xipharès.*

Adieu, Prince. Quelle nouvelle!

SCENE V.

PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE, *à part.*

MITHRIDATE revient! Ah, fortune cruelle!
Ma vie & mon amour tous deux courent haſard.
Les Romains que j'attends arriveront trop tard.
(*à Xipharès.*)
Comment faire? J'entends que votre cœur ſoupire,
Et j'ai conçu l'adieu qu'elle vient de vous dire,

ince. Mais ce diſcours demande un autre tems.
ous avons aujourd'hui des ſoins plus importans.
ithridate revient, peut-être inexorable.
us il eſt malheureux, plus il eſt redoutable.
 péril eſt preſſant plus que vous ne penſez.
ous ſommes criminels, & vous le connoiſſez.
arement l'amitié déſarme ſa colère,
s propres fils n'ont point de juge plus ſévère;
t nous l'avons vu même, à ſes cruels ſoupçons,
icrifier deux fils pour de moindres raiſons.
raignons pour vous, pour moi, pour la Reine elle-même
 la plains, d'autant plus que Mithridate l'aime.
mant avec transport, mais jaloux ſans retour,
a haine va toujours plus loin que ſon amour.
le vous aſſurez point ſur l'amour qu'il vous porte.
a jalouſe fureur n'en ſera que plus forte.
ongez-y. Vous avez la faveur des ſoldats,
t, j'aurai des ſecours que je n'explique pas.
l'en croirez-vous? Courons aſſurer notre grace.
tendons-nous, vous & moi, maîtres de cette place?
t faiſons qu'à ſes fils il ne puiſſe dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARÈS.

Je ſais quel eſt mon crime, & je connois mon père;
Et j'ai par-deſſus vous le crime de ma mère.
Mais quelque amour encor qui me pût éblouir,
Quand mon père paroît, je ne ſais qu'obéir.

PHARNACE.

Soyons-nous donc au moins fidèles l'un à l'autre.
Vous ſavez mon ſecret, j'ai pénétré le vôtre.
Le Roi, toujours fertile en dangereux détours,
S'armera contre nous de nos moindres diſcours.
Vous ſavez ſa coutume, & ſous quelles tendreſſes
Sa haine ſait cacher ſes trompeuſes adreſſes.
Allons. Puiſqu'il le faut, je marche ſur vos pas.
Mais, en obéiſſant, ne nous trahiſſons pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Quoi, vous êtes ici quand Mithridate arrive,
Quand, pour le recevoir, chacun court ſur la rive!
Que faites-vous, Madame? & quel reſſouvenir
Tout-à-coup vous arrête, & vous fait revenir?
N'offenſerez-vous point un Roi qui vous adore,
Qui, preſque votre époux?...

MONIME.

Il ne l'eſt pas encore
Phœdime; & juſques-là, je crois que mon devoir
Eſt de l'attendre ici, ſans l'aller recevoir.

PHŒDIME.

Mais ce n'eſt point, Madame, un amant ordinaire.
Songez qu'à ce grand Roi, promiſe par un père,
Vous avez de ſes feux un gage ſolemnel,
Qu'il peut, quand il voudra, confirmer à l'autel.
Croyez-moi, montrez-vous, venez à ſa rencontre.

MONIME.

Regarde en quel état tu veux que je me montre.
Vois ce viſage en pleurs; &, loin de le chercher,
Dis-moi plutôt, dis-moi que je m'aille cacher.

PHŒDIME.

Que dites-vous? O Dieux?

MONIME.

Ah, retour qui me tue!
Malheureuſe, comment paroîtrai-je à ſa vue,
Son diadême au front, &, dans le fond du cœur,
Phœdime?.. Tu m'entends, & tu vois ma rougeur.

PHŒDIME.

nsi vous retombez dans les mêmes allarmes
ui vous ont dans la Grèce arraché tant de larmes?
toujours Xipharès revient vous traverser.

MONIME.

on malheur est plus grand que tu ne peux penser.
pharès ne s'offroit alors à ma mémoire,
ıe tout plein de vertus, que tout brillant de gloire;
je ne savois pas que, pour moi plein de feux,
pharès des mortels fut le plus amoureux.

PHŒDIME.

vous aime, Madame! Et ce Héros aimable...

MONIME.

aussi malheureux que je suis misérable.
m'adore, Phœdime; & les mêmes douleurs
ıi m'affligeoient ici, le tourmentoient ailleurs.

PHŒDIME.

t-il en sa faveur jusqu'où va votre estime?
t-il que vous l'aimez?

MONIME.

Il l'ignore, Phœdime.
s Dieux m'ont secourue, & mon cœur affermi
a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi.
:las, si tu savois, pour garder le silence,
ımbien ce triste cœur s'est fait de violence;
ıels assauts, quels combats j'ai tantôt soutenus;
œdime, si je puis, je ne le verrai plus.
algré tous les efforts que je pourrois me faire,
verrois ses douleurs, je ne pourrois me taire.
viendra, malgré moi, m'arracher cet aveu.
ıis n'importe, s'il m'aime, il en jouira peu.
lui vendrai si cher ce bonheur qu'il ignore,
ı'il vaudroit mieux pour lui qu'il l'ignorât encore.

PHŒDIME.

ı vient. Que faites-vous, Madame?

MONIME.

Je ne puis.
ne paroîtrai point dans le trouble où je suis.

SCENE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, ARBATE, *Gardes*.

MITHRIDATE.

PRINCES, quelques raiſons que vous me puiſſiez di
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,
Ni vous faire quitter, en de ſi grands beſoins,
Vous le Pont, vous Colchos, confiés à vos ſoins.
Mais vous avez pour juge un père qui vous aime.
Vous avez cru des bruits que j'ai ſemés moi-même.
Je vous crois innocens, puiſque vous le voulez,
Et je rends grace au Ciel qui nous a raſſemblés.
Tout vaincu que je ſuis, & voiſin du naufrage,
Je médite un deſſein digne de mon courage.
Vous en ſerez tantôt inſtruits plus amplement.
Allez, & laiſſez-moi repoſer un moment.

SCENE III.

MITHRIDATE, ARBATE.

MITHRIDATE.

ENFIN, après un an, tu me revois, Arbate:
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithrid: ,
Qui, de Rome toujours balançant le deſtin,
Tenois entre elle & moi l'univers incertain.
Je ſuis vaincu. Pompée a ſaiſi l'avantage
D'une nuit qui laiſſoit peu de place au courage.
Mes ſoldats, preſque nuds, dans l'ombre intimidé
Les rangs, de toutes parts, mal pris & mal gardés;

Le déſordre par-tout redoublant les allarmes ;
Nous-mêmes, contre nous, tournant nos propres armes ;
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux ;
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux :
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeſte ?
Les uns ſont morts, la fuite a ſauvé tout le reſte ;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laiſſe après moi.
Quelque tems, inconnu, j'ai traverſé le Phaſe ;
Et de là pénétrant juſqu'au pied du Caucaſe,
Bientôt dans des vaiſſeaux ſur l'Euxin préparés,
J'ai rejoint de mon camp les reſtes ſéparés.
Voilà par quels malheurs pouſſé dans le Boſphore,
J'y trouve des malheurs qui m'attendoient encore.
Toujours du même amour tu me vois enflammé.
Ce cœur, nourri de ſang, & de guerre affamé,
Malgré le faix des ans & du ſort qui m'opprime,
Traîne par-tout l'amour qui l'attache à Monime ;
Et n'a point d'ennemis, qui lui ſoient odieux,
Plus que deux fils ingrats que je trouve en ces lieux.

ARBATE.

Deux fils, Seigneur ?

MITHRIDATE.

Ecoute. A travers ma colère
Je veux bien diſtinguer Xipharès de ſon frère.
Je ſais que, de tout tems à mes ordres ſoumis,
Il hait autant que moi nos communs ennemis ;
Et j'ai vu ſa valeur, à me plaire attachée,
Juſtifier pour lui ma tendreſſe cachée.
Je ſais même, je ſais avec quel déſeſpoir,
A tout autre intérêt préférant ſon devoir,
Il courut démentir une mère infidelle,
Et tira de ſon crime une gloire nouvelle.[1]
Et je ne puis encor, ni n'oſerois penſer
Que ce fils ſi fidèle ait voulu m'offenſer.
Mais tous deux en ces lieux que pouvoient-ils attendre ?
L'un & l'autre à la Reine ont-ils oſé prétendre ?

Avec qui semble-t-elle en secret s'accorder ?
Moi-même de quel œil dois-je ici l'aborder ?
Parle. Quelque desir qui m'entraîne auprès d'elle,
Il me faut de leurs cœurs rendre un compte fidèle.
Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'as-tu vu ? Que sais-tu ?
Depuis quel tems, pourquoi, comment t'es-tu rendu

ARBATE.

Seigneur, depuis huit jours, l'impatient Pharnace
Aborda le premier au pied de cette place ;
Et de votre trépas autorisant le bruit,
Dans ses murs aussitôt voulut être introduit.
Je ne m'arrêtai point à ce bruit téméraire ;
Et je n'écoutois rien, si le Prince son frère,
Bien moins par ses discours, Seigneur, que par ses pleur
Ne m'eût, en arrivant, confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE.

Enfin, que firent-ils ?

ARBATE.

Pharnace entroit à peine,
Qu'il courut de ses feux entretenir la Reine ;
Et s'offrit d'assurer, par un hymen prochain,
Le bandeau qu'elle avoit reçu de votre main.

MITHRIDATE.

Traître, sans lui donner le loisir de répandre
Les pleurs que son amour auroit dûs à ma cendre ?
Et son frère ?

ARBATE.

Son frère, au moins jusqu'à ce jour,
Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'amour
Et toujours avec vous son cœur d'intelligence,
N'a semblé respirer que guerre & que vengeance.

MITHRIDATE.

Mais encor quel dessein le conduisoit ici?

ARBATE.

Seigneur, vous en serez tôt ou tard éclairci.

MITHRIDATI

MITHRIDATE.

'arle, je te l'ordonne, & je veux tout apprendre.

ARBATE.

eigneur, jusqu'à ce jour ce que j'ai pu comprendre,
:e prince a cru pouvoir, après votre trépas,
:ompter cette province au rang de ses Etats;
:t, sans connoître ici de loix que son courage,
l venoit par la force appuyer son partage.

MITHRIDATE.

ıh! c'est le moindre prix qu'il se doit proposer,
i le Ciel de mon sort me laisse disposer.
)ui, je respire, Arbate, & ma joie est extrême.
e tremblois, je l'avoue, & pour un fils que j'aime,
t pour moi, qui craignois de perdre un tel appui,
t d'avoir à combattre un rival tel que lui.
)ue Pharnace m'offense, il offre à ma colère
'n rival dès long-tems soigneux de me déplaire;
)ui, toujours des Romains admirateur secret,
le s'est jamais contre eux déclaré qu'à regret;
t s'il faut que pour lui Monime prévenue
ıit pu porter ailleurs une amour qui m'est due,
Malheur au criminel qui vient me la ravir,
t qui m'ose offenser, & n'ose me servir.
'aime-t-elle?

ARBATE.

Seigneur, je vois venir la Reine.

MITHRIDATE.

)ieux, qui voyez ici mon amour & ma haine,
pargnez mes malheurs; & daignez empêcher
)ue je ne trouve encor ceux que je vais chercher.
ırbate, c'est assez: qu'on me laisse avec elle.



SCENE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Madame, enfin le Ciel près de vous me rappelle
Et, fecondant du moins mes plus tendres fouhaits,
Vous rend à mon amour plus belle que jamais.
Je ne m'attendois pas que de notre hymenée
Je duſſe voir ſi tard arriver la journée;
Ni qu'en vous retrouvant, mon funeſte retour
Fît voir mon infortune, & non pas mon amour.
C'eſt pourtant cet amour, qui, de tant de retraites
Ne me laiſſe choiſir que les lieux où vous êtes;
Et les plus grands malheurs pourront me ſembler do
Si ma préſence ici n'en eſt point un pour vous.
C'eſt vous en dire aſſez, ſi vous voulez m'entendre
Vous devez à ce jour dès long-tems vous attendre;
Et vous portez, Madame, un gage de ma foi,
Qui vous dit tous les jours que vous êtes à moi.
Allons donc aſſurer cette foi mutuelle.
Ma gloire loin d'ici vous & moi nous apelle;
Et, ſans perdre un moment pour ce noble deſſein,
Aujourd'hui votre époux, il faut partir demain.

MONIME.

Seigneur, vous pouvez tout. Ceux par qui je reſpir
Vous ont cédé ſur moi leur ſouverain empire;
Et, quand vous uſerez de ce droit tout-puiſſant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéiſſant.

MITHRIDATE.

Ainſi, prête à ſubir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'autel que comme une victime;
Et moi, tyran d'un cœur qui ſe refuſe au mien,
Même en vous poſſédant, je ne vous devrai rien.

h ! Madame, eſt-ce là de quoi me ſatisfaire ?
aut-il que déſormais, renonçant à vous plaire,
e ne prétende plus qu'à vous tyranniſer ?
ſes malheurs, en un mot, me font-ils mépriſer ?
h ! pour tenter encor de nouvelles conquêtes,
uand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
uand le ſort ennemi m'auroit jetté plus bas,
aincu, perſécuté, ſans ſecours, ſans Etats,
rrant de mers en mers, & moins Roi que pirate,
onſervant pour tous biens le nom de Mithridate,
pprenez que, ſuivi d'un nom ſi glorieux,
ar-tout de l'univers j'attacherois les yeux ;
qu'il n'eſt point de Rois, s'ils ſont dignes de l'être,
ui, ſur le trône aſſis, n'enviaſſent peut-être,
u-deſſus de leur gloire, un naufrage élevé,
ue Rome & quarante ans ont à peine achevé.
ous-même, d'un autre œil me verriez-vous, Madame,
ces Grecs vos aïeux revivoient dans votre ame ?
, puiſqu'il faut enfin que je ſois votre époux,
'étoit-il pas plus noble, & plus digne de vous,
e joindre à ce devoir votre propre ſuffrage,
'oppoſer votre eſtime au deſtin qui m'outrage,
de me raſſurer, en flattant ma douleur,
ontre la défiance attachée au malheur ?
é quoi ! n'avez-vous rien, Madame, à me répondre ?
out mon empreſſement ne ſert qu'à vous confondre.
ous demeurez muette ; &, loin de me parler,
vois, malgré vos ſoins, vos pleurs prêts à couler.

MONIME.

oi, Seigneur ? Je n'ai point de larmes à répandre.
obéis. N'eſt-ce pas aſſez me faire entendre ?
ne ſuffit-il pas ? . . .

MITHRIDATE.

Non, ce n'eſt pas aſſez.
vous entends ici mieux que vous ne penſez.
vois qu'on m'a dit vrai. Ma juſte jalouſie
ar vos propres diſcours eſt trop bien éclaircie.

Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés,
Vous a parlé d'amour, & que vous l'écoutez.
Je vous jette pour lui dans des craintes nouvelles.
Mais il jouira peu de vos pleurs infidèles,
Madame ; & désormais tout est sourd à mes loix ;
Ou bien vous l'avez vu pour la dernière fois.
Appellez Xipharès.

MONIME.

Ah ! que voulez-vous faire ?
Xipharès....

MITHRIDATE.

Xipharès n'a point trahi son père.
Vous vous pressez en vain de le désavouer ;
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en seroit moindre, ainsi que votre crime
Si ce fils, en effet digne de votre estime,
A quelque amour encore avoit pu vous forcer.
Mais qu'un traître, qui n'est hardi qu'à m'offenser
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace ;
Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place
Qu'il soit aimé, Madame, & que je sois haï...

SCENE V.

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈ

MITHRIDATE.

VENEZ, mon fils, venez, votre père est trahi.
Un fils audacieux insulte à ma ruine,
Traverse mes desseins, m'outrage, m'assassine,
Aime la Reine, enfin, lui plaît, & me ravit
Un cœur que son devoir à moi seul asservit.
Heureux, pourtant heureux, que dans cette disgrace
Je ne puisse accuser que la main de Pharnace ;
Qu'une mère infidelle, un frère audacieux,
Vous présentent en vain leur exemple odieux.

ıi, mon fils, c'eſt vous ſeul ſur qui je me repoſe,
ous ſeul qu'aux grands deſſeins que mon cœur ſe propoſe
ıi choiſi dès long-tems pour digne compagnon
héritier de mon ſceptre, & ſur-tout de mon nom.
arnace, en ce moment, & ma flamme offenſée,
: peuvent pas tous ſeuls occuper ma penſée.
un voyage important les ſoins & les apprêts,
:s vaiſſeaux qu'à partir il faut tenir tout prêts,
:s ſoldats, dont je veux tenter la complaiſance,
ns ce même moment demandent ma préſence.
ous, cependant ici veillez pour mon repos;
ın rival inſolent arrêtez les complots.
quittez point la Reine; &, s'il ſe peut, vous-même
ndez-la moins contraire aux vœux d'un Roi qui l'aime.
tournez-la, mon fils, d'un choix injurieux.
ge ſans intérêt, vous la convaincrez mieux.
un mot, c'eſt aſſez éprouver ma foibleſſe.
'elle ne pouſſe point cette même tendreſſe,
ue ſais-je?) à des fureurs, dont mon cœur outragé,
ſe repentiroit qu'après s'être vengé.

SCENE VI.

MONIME, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

QUE dirai-je, Madame; & comment dois-je entendre
t ordre, ce diſcours que je ne puis comprendre?
:oit-il vrai, grands Dieux! que trop aimé de vous,
arnace eût en effet mérité ce courroux?
arnace auroit-il part à ce déſordre extrême?

MONIME.

ıarnace? O Ciel! Pharnace! Ah! qu'entends-je moi-même;
. n'eſt donc pas aſſez que ce funeſte jour
tout ce que j'aimois m'arrache ſans retour,

Et que de mon devoir esclave infortunée,
A d'éternels ennuis je me voie enchaînée ?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs.
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs.
Malgré toute ma haine, on veut qu'il m'ait su plaire
Je le pardonne au Roi, qu'aveugle sa colère,
Et qui de mes secrets ne peut être éclairci.
Mais vous, Seigneur, mais vous, me traitez-vous ainsi

XIPHARÈS.

Ah ! Madame, excusez un amant qui s'égare,
Qui, lui-même lié par un devoir barbare,
Se voit prêt de tout perdre, & n'ose se venger.
Mais des fureurs du Roi que puis je enfin juger ?
Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose.
Quel heureux criminel en peut être la cause ?
Qui ? Parlez.

MONIME.

Vous cherchez, Prince, à vous tourment
Plaignez votre malheur, sans vouloir l'augmenter.

XIPHARÈS.

Je sais trop quel tourment je m'apprête moi-même.
C'est peu de voir un père épouser ce que j'aime.
Voir encore un rival honoré de vos pleurs,
Sans doute, c'est pour moi le comble des malheurs.
Mais, dans mon désespoir, je cherche à les accroît
Madame, par pitié, faites-le moi connoître :
Quel est-il cet amant ? Qui dois-je soupçonner ?

MONIME.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer ?
Tantôt, quand je fuyois une injuste contrainte,
A qui, contre Pharnace, ai-je adressé ma plainte ?
Sous quel appui tantôt mon cœur s'est-il jetté ?
Quel amour ai-je enfin sans colère écouté ?

XIPHARÈS.

O Ciel ! Quoi, je serois ce bienheureux coupable
Que vous avez pu voir d'un regard favorable ?

›s pleurs pour Xipharès auroient daigné couler ?

MONIME.

ui, Prince, il n'eft plus tems de le diffimuler,
a douleur, pour fe taire, a trop de violence.
ı rigoureux devoir me condamne au filence,
ais il faut bien enfin, malgré fes dures loix,
rler pour la première & la dernière fois.
ous m'aimez dès long-tems. Une égale tendreffe,
ur vous, depuis long-tems, m'afflige & m'intéreffe.
ngez depuis quel jour ces funeftes appas
rent naître un amour qu'ils ne méritoient pas.
appellez un efpoir qui ne vous dura guère,
: trouble où vous jetta l'amour de votre père,
: tourment de me perdre, & de le voir heureux,
:s rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux;
ous n'en fauriez, Seigneur, retracer la mémoire,
i conter vos malheurs fans conter mon hiftoire;
:, lorfque ce matin j'en écoutois le cours,
:on cœur vous répondoit tous vos mêmes difcours.
ıutile, ou plutôt funefte fympathie!
rop parfaite union par le fort démentie!
h! par quel foin cruel le Ciel avoit-il joint
eux cœurs que l'un pour l'autre il ne deftinoit point?
ar, quel que foit vers vous le penchant qui m'attire,
e vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire,
ſa gloire me rappelle & m'entraîne à l'autel
)ù je vais vous jurer un filence éternel.
'entends, vous gémiffez. Mais telle eft ma misère:
e ne fuis point à vous; je fuis à votre père.
)ans ce deffein vous-même il faut me foutenir;
:t de mon foible cœur m'aider à vous bannir.
'attends du moins, j'attends de votre complaifance,
Que déformais par-tout vous fuirez ma préfence.
J'en viens de dire affez pour vous perfuader
Que j'ai trop de raifons de vous le commander.
Mais après ce moment, fi ce cœur magnanime
D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
Je ne reconnois plus la foi de vos difcours,
Qu'au foin que vous prendrez de m'éviter toujours.

XIPHARÈS.

Quelle marque, grands Dieux, d'un amour déplorable
Combien, en un moment, heureux & miſérable !
De quel comble de gloire & de félicités
Dans quel abîme affreux vous me précipitez !
Quoi, j'aurai pu toucher un cœur comme le vôtre ?
Vous aurez pu m'aimer ? Et cependant un autre
Poſſédera ce cœur dont j'attirois les vœux ?
Père injuſte, cruel, mais d'ailleurs malheureux !
Vous voulez que je fuie & que je vous évite ?
Et cependant le Roi m'attache à votre ſuite.
Que dira-t-il ?

MONIME.

N'importe, il me faut obéir.
Inventez des raiſons qui puiſſent l'éblouir.
D'un Héros tel que vous c'eſt-là l'effort ſuprême :
Cherchez, Prince, cherchez, pour vous trahir vous-même
Tout ce que, pour jouir de leurs contentemens,
L'amour fait inventer aux vulgaires amans.
Enfin, je me connois, il y va de ma vie.
De mes foibles efforts ma vertu ſe défie.
Je ſais qu'en vous voyant un tendre ſouvenir
Peut m'arracher du cœur quelque indigne ſoupir ;
Que je verrai mon ame, en ſecret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle eſt ſéparée.
Mais je ſais bien auſſi que, s'il dépend de vous
De me faire chérir un ſouvenir ſi doux,
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offenſée
N'en puniſſe auſſitôt la coupable penſée ;
Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher
Pour y laver ma honte & vous en arracher.
Que dis-je ? En ce moment, le dernier qui nous reſte,
Je me ſens arrêter par un plaiſir funeſte.
Plus je vous parle, & plus, trop foible que je ſuis,
Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut ſe faire violence :
Et, ſans perdre en adieux un reſte de conſtance,
Je fuis. Souvenez-vous, Prince, de m'éviter,
Et méritez les pleurs que vous m'allez couter.

XIPHARÈS.

Ah, Madame ! . . . Elle fuit & ne veut plus m'entendre.
Malheureux Xipharès, quel parti dois-tu prendre ?
On t'aime, on te bannit ; toi-même tu vois bien
Que ton propre devoir s'accorde avec le ſien.
Cours par un prompt trépas abréger ton ſupplice.
Toutefois, attendons que ſon ſort s'éclairciſſe ;
Et s'il faut qu'un rival la raviſſe à ma foi,
Du moins en expirant ne la cédons qu'au Roi.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

Approchez, mes enfans. Enfin l'heure eſt venue
Qu'il faut que mon ſecret éclate à votre vue.
A mes nobles projets je vois tout conſpirer;
Il ne me reſte plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainſi le veut la fortune ennemie.
Mais vous ſavez trop bien l'hiſtoire de ma vie
Pour croire que, long-tems, ſoigneux de me cacher,
J'attende en ces déſerts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ſes faveurs ainſi que ſes diſgraces.
Déja plus d'une fois retournant ſur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenoit après ſon char un vain peuple occupé;
Et gravant en airain ſes frèles avantages,
De mes Etats conquis enchaînoit les images.
Le Boſphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ſes marais;
Et, chaſſant les Romains de l'Aſie étonnée,
Renverſer en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres tems, d'autres ſoins. L'Orient accablé
Ne peut plus ſoutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ſes campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations raviſſeurs altérés,
Le bruit de nos tréſors les a tous attirés;
Ils y courent en foule; &, jaloux l'un de l'autre,
Déſertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi ſeul je leur réſiſte. Ou laſſés, ou ſoumis,
Ma funeſte amitié pèſe à tous mes amis.

Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête.
C'est l'effroi de l'Asie. Et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend, & vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur. Et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours;
Que du Scythe, avec moi l'alliance jurée,
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un Chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, & sur-tout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois,
Exciter ma vengeance, &, jusques dans la Grèce,
Par des Ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que sur eux, prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie & suivre mon passage.
C'est-là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez par tout l'horreur du nom Romain;
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, Princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;
Et, de près, inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur,
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;

S'ils ſuivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur penſez vous qu'ils ſe rangent
Sous les drapeaux d'un Roi long-tems victorieux,
Qui voit juſqu'à Cyrus remonter ſes ayeux ?
Que dis je? En quel état croyez-vous la ſurprendre ?
Vuide de légions qui la puiſſent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me perſécuter,
Leurs femmes, leurs enfans pourront-ils m'arrêter?
 Marchons, & dans ſon ſein rejettons cette guerre
Que ſa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérans ſi fiers;
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers,
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans ſon ſang juſtement répandu.
Brûlons ce Capitole où j'étois attendu.
Détruiſons ſes honneurs, & faiſons diſparoître
La honte de cent Rois, & la mienne peut-être:
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y conſacroit à d'éternels affronts.
 Voilà l'ambition dont mon ame eſt ſaiſie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Aſie,
J'en laiſſe les Romains tranquilles poſſeſſeurs.
Je ſais où je lui dois trouver des défenſeurs.
Je veux que d'ennemis, par-tout enveloppée,
Rome rappelle en vain le ſecours de Pompée.
Le Parthe, des Romains, comme moi, la terreur,
Conſent de ſuccéder à ma juſte fureur,
Prêt d'unir avec moi ſa haine & ſa famille,
Il me demande un fils pour époux à ſa fille.
Cet honneur vous regarde, & j'ai fait choix de vous,
Pharnace. Allez, ſoyez ce bienheureux époux.
Demain, ſans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaiſſeaux déja loin du Boſphore.
Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empreſſement.
Achevez cet hymen. Et, repaſſant l'Euphrate,
Faites voir à l'Aſie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâliſſent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne juſqu'à moi.

PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise.
J'écoute avec transport cette grande entreprise;
Je l'admire. Et jamais un plus hardi dessein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Sur-tout, j'admire en vous ce cœur infatigable,
Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable.
Mais, si j'ose parler avec sincérité,
En êtes-vous réduit à cette extrémité?
Pourquoi tenter si loin des courses inutiles,
Quand vos Etats encor vous offrent tant d'asyles?
Et vouloir affronter des travaux infinis,
Dignes plutôt d'un Chef de malheureux bannis,
Que d'un Roi qui n'aguère, avec quelque apparence,
De l'aurore au couchant portoit son espérance;
Fondoit sur trente Etats son trône florissant,
Dont le débris est même un Empire puissant?
Vous seul, Seigneur, vous seul, après quarante années,
Pouvez encor lutter contre les destinées.
Implacable ennemi de Rome & du repos,
Comptez-vous vos soldats pour autant de héros?
Pensez-vous que ces cœurs, tremblans de leur défaite,
Fatigués d'une longue & pénible retraite,
Cherchent avidement, sous un ciel étranger,
La mort & le travail, pire que le danger?
Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie,
Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie?
Sera-t-il moins terrible, & le vaincront-ils mieux
Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses Dieux?
Le Parthe vous recherche & vous demande un gendre,
Mais ce Parthe, Seigneur, ardent à nous défendre
Lorsque tout l'univers sembloit nous protéger,
D'un gendre, sans appui, voudra-t-il se charger?
M'en irai-je moi seul, rebut de la fortune,
Essuyer l'inconstance au Parthe si commune;
Et, peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,
Exposer votre nom au mépris de sa Cour?
Du moins s'il faut céder; si, contre notre usage,
Il faut d'un suppliant emprunter le visage,

Sans m'envoyer du Parthe embraſſer les genoux,
Sans vous-même implorer des Rois moindres que vous,
Ne pourrions-nous pas prendre une plus ſûre voie?
Jettons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie.
Rome en votre faveur facile à s'appaiſer...

XIPHARÈS.

Rome, mon frère! O Ciel! qu'oſez-vous propoſer?
Vous voulez que le Roi s'abaiſſe & s'humilie?
Qu'il démente en un jour tout le cours de ſa vie?
Qu'il ſe fie aux Romains & ſubiſſe des loix
Dont il a quarante ans défendu tous les Rois?
Continuez, Seigneur. Tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls ſont vos ſeules retraites.
Rome pourſuit en vous un ennemi fatal,
Plus conjuré contre elle & plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de ſon ſang, quoi que vous puiſſiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix ſanguinaire,
Telle qu'en un ſeul jour un ordre de vos mains
La donna dans l'Aſie à cent mille Romains.
Toutefois, épargnez votre tête ſacrée.
Vous-même n'allez point de contrée en contrée
Montrer aux nations Mithridate détruit,
Et de votre grand nom diminuer le bruit.
Votre vengeance eſt juſte; il la faut entreprendre.
Brûlez le Capitole, & mettez Rome en cendre.
Mais c'eſt aſſez pour vous d'en ouvrir les chemins,
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains;
Et, tandis que l'Aſie occupera Pharnace,
De cette autre entrepriſe honorez mon audace.
Commandez. Laiſſez-nous, de votre nom ſuivis,
Juſtifier par-tout que nous ſommes vos fils.
Embraſez par nos mains le couchant & l'aurore,
Rempliſſez l'univers ſans ſortir du Boſphore.
Que les Romains, preſſés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous ſerez & vous trouvent par-tout.
Dès ce même moment ordonnez que je parte.
Ici tout vous retient; & moi tout m'en écarte;
Et, ſi ce grand deſſein ſurpaſſe ma valeur,
Du moins ce déſeſpoir convient à mon malheur.

Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,
J'irai... J'effacerai le crime de ma mère,
(se jettant aux pieds de Mithridate.)
Seigneur, vous m'en voyez rougir à vos genoux.
J'ai honte de me voir si peu digne de vous.
Tout mon sang doit laver une tache si noire,
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire;
Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau,
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

MITHRIDATE *se levant.*

Mon fils, ne parlons plus d'une mère infidelle.
Votre père est content, il connoît votre zèle,
Et ne vous verra point affronter le danger,
Qu'avec vous son amour ne veuille partager.
Vous me suivrez, je veux que rien ne nous sépare.
Et vous, à m'obéir, Prince, qu'on se prépare.
Les vaisseaux sont tout prêts. J'ai moi-même ordonné
La suite & l'appareil qui vous est destiné.
Arbate, à cet hymen chargé de vous conduire,
De votre obéissance aura soin de m'instruire.
Allez; &, soutenant l'honneur de vos ayeux,
Dans cet embrassement recevez mes adieux.

PHARNACE.

Seigneur...

MITHRIDATE.

Ma volonté, Prince, vous doit suffire.
Obéissez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE.

Seigneur, si pour vous plaire il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.
Combattant à vos yeux, permettez que je meure.

MITHRIDATE.

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure.
Mais après ce moment... Prince, vous m'entendez,
Et vous êtes perdu si vous me répondez.

PHARNACE.

Dussiez-vous présenter mille morts à ma vue,
Je ne saurois chercher une fille inconnue.
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah ! c'eſt où je t'attends.
Tu ne ſaurois partir, perfide, & je t'entends.
Je ſais pourquoi tu fuis l'hymen où je t'envoie.
Il te fâche en ces lieux d'abandonner ta proie ;
Monime te retient. Ton amour criminel
Prétendoit l'arracher à l'hymen paternel.
Ni l'ardeur dont tu ſais que je l'ai recherchée ;
Ni déja ſur ſon front ma couronne attachée,
Ni cet aſyle même où je la fais garder,
Ni mon juſte courroux n'ont pu t'intimider.
Traître, pour les Romains tes lâches complaiſances
N'étoient pas à mes yeux d'aſſez noires offenſes.
Il te manquoit encor ces perfides amours
Pour être le ſupplice & l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir, je vois ſur ton viſage
Que ta confuſion ne part que de ta rage.
Il te tarde déja, qu'échappé de mes mains,
Tu ne coures me perdre & me vendre aux Romains.
Mais avant que partir je me ferai juſtice.
Je te l'ai dit. Holà, Gardes.



SCENE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, *Gardes*.

MITHRIDATE.

Qu'on le saisisse.
Oui, lui-même, Pharnace. Allez, & de ce pas,
Qu'enfermé dans la tour on ne le quitte pas.

PHARNACE.

Hé bien, sans me parer d'une innocence vaine,
Il est vrai, mon amour mérite votre haine.
J'aime. L'on vous a fait un fidèle récit.
Mais Xipharès, Seigneur, ne vous a pas tout dit.
C'est le moindre secret qu'il pouvoit vous apprendre.
Et ce fils si fidèle a dû vous faire entendre,
Que, des mêmes ardeurs dès long-tems enflammé,
Il aime aussi la Reine, & même en est aimé.

SCENE III.

MITHRIDATE, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

Seigneur, le croirez-vous qu'un dessein si coupable...

MITHRIDATE.

Mon fils, je sais de quoi votre frère est capable.
Me préserve le Ciel de soupçonner jamais
Que d'un prix si cruel vous payez mes bienfaits;
Qu'un fils, qui fut toujours le bonheur de ma vie,
Ait pu percer ce cœur qu'un père lui confie.
Je ne le croirai point. Allez, loin d'y songer,
Je ne vais désormais penser qu'à nous venger.

SCENE IV.

MITHRIDATE *seul.*

Je ne le croirai point? Vain espoir qui me flatte?
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate.
Xipharès mon rival? Et, d'accord avec lui,
La Reine auroit osé me tromper aujourd'hui?
Quoi! de quelque côté que je tourne la vue,
La foi de tous les cœurs est pour moi disparue?
Tout m'abandonne ailleurs? Tout me trahit ici?
Pharnace, amis, maîtresse? Et toi, mon fils aussi?
Toi, de qui la vertu, consolant ma disgrace...
Mais ne connois-je pas le perfide Pharnace?
Quelle foiblesse à moi d'en croire un furieux,
Qu'arme contre son frère un dessein envieux,
Ou dont le désespoir, me troublant par des fables,
Grossit, pour se sauver, le nombre des coupables?
Non, ne l'en croyons point; & sans trop nous presser,
Voyons, examinons. Mais par où commencer?
Qui m'en éclaircira? Quels témoins? Quel indice?
Le Ciel en ce moment m'inspire un artifice.
Qu'on appelle la Reine. Oui, sans aller plus loin,
Je veux l'ouir. Mon choix s'arrête à ce témoin.
L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.
Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'ingrate?
Voyons qui son amour accusera des deux.
S'il n'est digne de moi, le piège est digne d'eux:
Trompons qui nous trahit. Et pour connoître un traître,
Il n'est point de moyens... Mais je la vois paroître,
Feignons; & de son cœur, d'un vain espoir flatté,
Par un mensonge adroit tirons la vérité.



SCENE V.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Enfin j'ouvre les yeux, & je me fais justice.
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice,
Que de vous présenter, Madame, avec ma foi,
Tout l'âge & le malheur que je traîne avec moi.
Jusqu'ici la fortune & la victoire mêmes
Cachoient mes cheveux blancs sous trente diadêmes.
Mais ce tems-là n'est plus. Je régnois, & je fuis.
Mes ans se sont accrus; mes honneurs sont détruits;
Et mon front, dépouillé d'un si noble avantage,
Du tems qui l'a flétri laisse voir tout l'outrage.
D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits.
D'un camp prêt à partir vous entendez les cris.
Sortant de mes vaisseaux il faut que j'y remonte.
Quel tems pour un hymen qu'une fuite si prompte,
Madame! Et de quel front vous unir à mon sort,
Quand je ne cherche plus que la guerre & la mort?
Cessez pourtant, cessez de prétendre à Pharnace.
Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse.
Je ne souffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Possédant un amour qui me fut déniée,
Vous fasse des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous est dû. Loin de m'en repentir,
Je vous y place même avant que de partir,
Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'est chère,
Un fils, le digne objet de l'amour de son père,
Xipharès, en un mot, devenant votre époux,
Me venge de Pharnace, & m'acquitte envers vous.

MONIME.

Xipharès! Lui, Seigneur?

MITHRIDATE.

Oui, lui-même, Madame.
D'où peut naître à ce nom le trouble de mon ame?
Contre un ſi juſte choix qui peut vous révolter?
Eſt-ce quelque mépris qu'on ne puiſſe dompter?
Je le répéte encor. C'eſt un autre moi-même,
Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,
L'ennemi des Romains, l'héritier & l'appui
D'un Empire & d'un nom qui va rénaître en lui;
Et, quoi que votre amour ait oſé ſe promettre,
Ce n'eſt qu'entre ſes mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites-vous? O Ciel! Pourriez-vous approuver?...
Pourquoi, Seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver?
Ceſſez de tourmenter une ame infortunée.
Je ſais que c'eſt à vous que je fus deſtinée.
Je ſais qu'en ce moment, pour ce nœud ſolemnel,
La victime, Seigneur, nous attend à l'autel.
Venez.

MITHRIDATE.

Je le vois bien: quelque effort que je faſſe;
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
Je reconnois toujours vos injuſtes mépris;
Ils ont même paſſé ſur mon malheureux fils.

MONIME.

Je le mépriſe!

MITHRIDATE.

Hé bien, n'en parlons plus, Madame;
Continuez. Brûlez d'une honteuſe flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux,
Chercher au bout du monde un trépas glorieux;
Vous cependant ici ſervez avec ſon frère,
Et vendez aux Romains le ſang de votre père.
Venez. Je ne ſaurois mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moi-même en ſes ſerviles mains;
Et, ſans plus me charger du ſoin de votre gloire,
Je veux laiſſer de vous juſqu'à votre mémoire.

Allons, Madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME.

Plutôt de mille morts dussiez-vous me punir!

MITHRIDATE.

Vous résistez en vain, & j'entends votre fuite.

MONIME.

En quelle extrémité, Seigneur, suis-je réduite?
Mais enfin je vous crois, & je ne puis penser
Qu'à feindre si long-tems vous puissiez vous forcer.
Les Dieux me sont témoins, qu'à vous plaire bornée,
Mon ame à tout son sort s'étoit abandonnée.
Mais si quelque foiblesse avoit pu m'allarmer,
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer;
Ne croyez point, Seigneur, qu'auteur de mes allarmes,
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet ennemi de Rome & cet autre vous-même;
Enfin, ce Xipharès que vous voulez que j'aime...

MITHRIDATE.

Vous l'aimez?

MONIME.

Si le sort ne m'eût donnée à vous;
Mon bonheur dépendoit de l'avoir pour époux.
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,
Nous nous aimions. Seigneur, vous changez de visage?

MITHRIDATE.

Non, Madame. Il suffit. Je vais vous l'envoyer.
Allez. Le tems est cher, il le faut employer.
Je vois qu'à m'obéir vous êtes disposée.
Je suis content.

MONIME *en s'en allant.*

O Ciel! Me serois-je abusée?



SCENE VI.

MITHRIDATE *seul.*

Ils s'aiment. C'est ainsi qu'on se jouoit de nous.
Ah, fils ingrat ! Tu vas me répondre pour tous ;
Tu périras. Je sais combien ta renommée
Et tes fausses vertus ont séduit mon armée.
Perfide, je te veux porter des coups certains.
Il faut, pour te mieux perdre, écarter les mutins ;
Et faisant à mes yeux partir les plus rebelles,
Ne garder près de moi que des troupes fidelles.
Allons. Mais, sans montrer un visage offensé,
Dissimulons encor, comme j'ai commencé.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

MONIME.

Phœdime, au nom des Dieux, fais ce que je desire:
a voir ce qui se passe, & reviens me le dire.
: ne sais. Mais mon cœur ne se peut rassurer.
[ille soupçons affreux viennent me déchirer.
ue tarde Xipharès? Et d'où vient qu'il diffère
seconder des vœux qu'autorise son père?
›n père, en me quittant, me l'alloit envoyer.
.ais il feignoit peut-être; il falloit tout nier.
: Roi feignoit? Et moi, découvrant ma pensée..
Dieux! En ce péril m'auriez-vous délaissée?
: se pourroit-il bien qu'à son ressentiment
[on amour indiscret eût livré mon amant?
uoi, Prince! Quand, tout plein de ton amour extrême,
›ur savoir mon secret tu me pressois toi-même,
es refus trop cruels vingt fois te l'ont caché;
: t'ai même puni de l'avoir arraché;
: quand de toi peut-être un père se défie,
ue dis-je? quand peut-être il y va de ta vie,
: parle; &, trop facile à me laisser tromper,
: lui marque le cœur où sa main doit fraper.

PHŒDIME.

h! traitez-le, Madame, avec plus de justice,
n grand Roi descend-il jusqu'à cet artifice?
prendre ce détour qui l'auroit pu forcer?
ıns murmure à l'autel vous l'alliez devancer.
'ouloit-il perdre un fils qu'il aime avec tendresse?
ısqu'ici les effets secondent sa promesse.

Madame, il vous disoit qu'un important dessein,
Malgré lui, le forçoit à vous quitter demain.
Ce seul dessein l'occupe; &, hâtant son voyage,
Lui-même ordonne tout, présent sur le rivage.
Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de soldats,
Et par-tout Xipharès accompagne ses pas.
D'un rival en fureur est-ce là la conduite?
Et voit-on ses discours démentis par la suite?

MONIME.

Pharnace, cependant, par son ordre arrêté,
Trouve en lui d'un rival toute la dureté.
Phœdime, à Xipharès sera-t-il plus de grace?

PHŒDIME.

C'est l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace;
L'amour a peu de part à ses justes soupçons.

MONIME.

Autant que je le puis, je céde à tes raisons;
Elles calment un peu l'ennui qui me dévore.
Mais pourtant Xipharès ne paroît point encore.

PHŒDIME.

Vaine erreur des amans, qui, pleins de leurs desirs,
Voudroient que tout cédât au soin de leurs plaisirs!
Qui, prêts à s'irriter contre le moindre obstacle...

MONIME.

Ma Phœdime, & qui peut concevoir ce miracle?
Après deux ans d'ennuis, dont tu sais tout le poids,
Quoi, je puis respirer pour la première fois?
Quoi, cher Prince, avec toi je me verrois unie!
Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu
Approuver un amour si long tems combattu?
Je pourrois tous les jours t'assurer que je t'aime?
Que ne viens tu?



SCEN

SCENE II.

ONIME, XIPHARÈS, PHŒDIME.

MONIME.

SEIGNEUR, je parlois de vous-même.
on ame souhaitoit de vous voir en ce lieu,
ur vous....

XIPHARÈS.

C'est maintenant qu'il faut vous dire adieu.

MONIME.

lieu, vous?

XIPHARÈS.

Oui, Madame, & pour toute ma vie.

MONIME.

'entends-je? On me disoit... Hélas, ils m'ont trahie?

XIPHARÈS.

adame, je ne sais quel ennemi couvert,
vélant nos secrets, vous trahit & me perd.
ais le Roi, qui tantôt n'en croyoit point Pharnace,
aintenant dans nos cœurs sait tout ce qui se passe.
feint; il me caresse, & cache son dessein.
ais moi, qui, dès l'enfance, élevé dans son sein,
tous ses mouvemens ai trop d'intelligence,
i lu dans ses regards sa prochaine vengeance.
presse, il fait partir tous ceux, dont mon malheur
urroit à la révolte exciter la douleur.
ses fausses bontés j'ai connu la contrainte.
mot même d'Arbate a confirmé ma crainte;
a su m'aborder; &, les larmes aux yeux:
fait tout, m'a-t-il dit, sauvez-vous de ces lieux.
mot m'a fait frémir du péril de ma Reine;
ce cher intérêt est le seul qui m'amène.
vous crains pour vous-même, & je viens à genoux
us prier, ma Princesse, & vous fléchir pour vous.

Vous dépendez ici d'une main violente,
Que le ſang le plus cher rarement épouvante ;
Et je n'oſe vous dire à quelle cruauté
Mithridate jaloux s'eſt ſouvent emporté.
Peut-être c'eſt moi ſeul que ſa fureur menace.
Peut-être, en me perdant, il veut vous faire grace.
Daignez, au nom des Dieux, daignez en profiter.
Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.
Moins vous l'aimez, & plus tâchez de lui complaire.
Feignez. Efforcez-vous. Songez qu'il eſt mon père,
Vivez ; & permettez que dans tous mes malheurs,
Je puiſſe à votre amour ne coûter que des pleurs.

MONIME.

Ah, je vous ai perdu !

XIPHARÊS

Généreuſe Monime,
Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.
Votre ſeule bonté n'eſt point ce qui me nuit,
Je ſuis un malheureux que le deſtin pourſuit.
C'eſt lui qui m'a ravi l'amitié de mon père,
Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère ;
Et vient de ſuſciter, dans ce moment affreux,
Un ſecret ennemi pour nous trahir tous deux.

MONIME.

Hé quoi ? Cet ennemi vous l'ignorez encore ?

XIPHARÈS.

Pour ſurcroît de douleur, Madame, je l'ignore.
Heureux ſi je pouvois, avant que m'immoler,
Percer le traître cœur qui m'a pu déceler.

MONIME.

Hé bien, Seigneur, il faut vous le faire connoître.
Ne cherchez point ailleurs cet ennemi, ce traître :
Frappez. Aucun reſpect ne vous doit retenir.
J'ai tout fait ; & c'eſt moi que vous devez punir.

XIPHARÈS.

Vous !

MONIME.

Ah! si vous saviez, Prince, avec quelle adresse
e cruel est venu surprendre ma tendresse!
uelle amitié sincère il affectoit pour vous!
ontent, s'il vous voyoit devenir mon époux.
ui n'auroit cru?... Mais, non, mon amour plus timide
evoit moins vous livrer à sa bonté perfide.
es Dieux qui m'inspiroient, & que j'ai mal suivis,
l'ont fait taire trois fois par de secrets avis.
ai dû continuer. J'ai dû dans tout le reste...
ue sais-je enfin? J'ai dû vous être moins funeste.
ai dû craindre du Roi les dons empoisonnés,
je m'en punirai, si vous me pardonnez.

XIPHARÈS.

uoi, Madame! C'est vous, c'est l'amour qui m'expose?
on malheur est parti d'une si belle cause?
op d'amour a trahi nos secrets amoureux?
vous vous excusez de m'avoir fait heureux?
ue voudrois-je de plus? Glorieux & fidèle,
meurs. Un autre sort au trône vous appelle:
onsentez-y, Madame; &, sans plus résister,
chevez un hymen qui vous y fait monter.

MONIME.

uoi, vous me demandez que j'épouse un barbare,
ont l'odieux amour pour jamais nous sépare?

XIPHARÈS.

ngez que ce matin, soumise à ses souhaits,
ous deviez l'épouser & ne me voir jamais.

MONIME.

connoissois-je alors toute sa barbarie?
voudriez-vous point, qu'approuvant sa furie,
rès vous avoir vu tout percé de ses coups,
suivisse à l'autel un tyrannique époux;
que, dans une main de votre sang fumante,
allasse mettre, hélas, la main de votre amante!
lez: de ses fureurs songez à vous garder,
ns perdre ici le tems à me persuader.

Le Ciel m'inſpirera quel parti je dois prendre.
Que feroit-ce, grands Dieux, s'il venoit vous ſurprend
Que dis-je ? On vient. Allez. Courez. Vivez enfin ;
Et du moins attendez quel ſera mon deſtin.

SCENE III.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

MADAME, à quels périls il expoſoit ſa vie !
C'eſt le Roi.

MONIME.

Cours l'aider à cacher ſa ſortie.
Va, ne le quitte point ; & qu'il ſe garde bien
D'ordonner de ſon ſort ſans être inſtruit du mien.

SCENE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

ALLONS, Madame, allons. Une raiſon ſecrette
Me fait quitter ces lieux & hâter ma retraite.
Tandis que mes ſoldats, prêts à ſuivre leur Roi,
Rentrent dans mes vaiſſeaux pour partir avec moi,
Venez, & qu'à l'autel ma promeſſe accomplie,
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME

Nous, Seigneur ?

MITHRIDATE.

Quoi, Madame, oſez-vous balanc ?

MONIME.

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penſer ?

MITHRIDATE.

'eus mes raifons alors. Oublions-les, Madame.
'e fongez maintenant qu'à répondre à ma flamme.
›ngez que votre cœur eft un bien qui m'eft dû.

MONIME.

é, pourquoi donc, Seigneur, me l'avez-vous rendu!

MITHRIDATE.

uoi, pour un fils ingrat toujours préoccupée,
ous croiriez ? . . .

MONIME.

Quoi, Seigneur, vous m'auriez donc trompée!

MITHRIDATE.

:rfide, il vous fied bien de tenir ce difcours,
ous, qui gardant au cœur d'infidèles amours,
uand je vous élevois au comble de la gloire,
l'avez des trahifons préparé la plus noire.
: vous fouvient-il plus, cœur ingrat & fans foi,
lus que tous les Romains conjuré contre moi,
e quel rang glorieux j'ai bien voulu defcendre,
our vous porter au trône où vous n'ofiez prétendre!
le me regardez point vaincu, perfécuté.
.evoyez-moi vainqueur, & par-tout redouté.
ongez de quelle ardeur dans Ephèfe adorée,
ux filles de cent Rois je vous ai préférée;
t négligeant pour vous tant d'heureux alliés,
uelle foule d'Etats je mettois à vos pieds.
.h ! Si d'un autre amour le penchant invincible
lès-lors à mes bontés vous rendoit infenfible,
ourquoi chercher fi loin un odieux époux ?
vant que de partir, pourquoi vous taifiez-vous!
ttendiez vous, pour faire un aveu fi funefte,
Que le fort ennemi m'eût ravi tout le refte;
:t que, de toutes parts me voyant accabler,
'euffe en vous le feul bien qui me pût confoler!
Cependant, quand je veux oublier cet outrage,
:t cacher à mon cœur cette funefte image,
'ous ofez à mes yeux rappeller le paffé;
'ous m'accufez encor, quand je fuis offenfé.

Je vois que pour un traître un fol eſpoir vous flatte.
A quelle épreuve, ô Ciel, réduis-tu Mithridate ?
Par quel charme ſecret laiſſai-je retenir
Ce couroux ſi ſévère, & ſi prompt à punir ?
Profitez du moment que mon amour vous donne.
Pour la dernière fois, venez, je vous l'ordonne.
N'attirez point ſur vous des périls ſuperflus,
Pour un fils inſolent que vous ne verrez plus.
Sans vous parer pour lui d'une foi qui m'eſt due,
Perdez-en la mémoire, auſſi-bien que la vue;
Et déſormais, ſenſible à ma ſeule bonté,
Méritez le pardon qui vous eſt préſenté.

MONIME.

Je n'ai point oublié quelle reconnoiſſance,
Seigneur, m'a dû ranger ſous votre obéiſſance.
Quelque rang où jadis ſoient montés mes ayeux,
Leur gloire de ſi loin n'éblouit point mes yeux.
Je ſonge avec reſpect de combien je ſuis née
Au-deſſous des grandeurs d'un ſi noble hymenée :
Et, malgré mon penchant & mes premiers deſſeins
Pour un fils, après vous le plus grand des humains;
Du jour que ſur mon front on mit ce diadême,
Je renonçai, Seigneur, à ce Prince, à moi-même.
Tous deux d'intelligence à nous ſacrifier,
Loin de moi, par mon ordre, il couroit m'oublier.
Dans l'ombre du ſecret ce feu s'alloit éteindre;
Et même de mon ſort je ne pouvois me plaindre,
Puiſqu'enfin, aux dépends de mes vœux les plus doux
Je faiſois le bonheur d'un héros tel que vous.
Vous ſeul, Seigneur, vous ſeul, vous m'avez arraché
A cette obéiſſance où j'étois attachée;
Et ce fatal amour dont j'avois triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
Dont la cauſe à jamais s'éloignoit de ma vue,
Vos détours l'ont ſurpris, & m'en ont convaincue.
Je vous l'ai confeſſé, je le dois ſoutenir.
En vain vous en pourriez perdre le ſouvenir;
Et cet aveu honteux où vous m'avez forcée,
Demeurera toujours préſent à ma penſée.

oujours je vous croirois incertain de ma foi.
: le tombeau, Seigneur, eſt moins triſte pour moi
ue le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
ui s'eſt acquis ſur moi ce cruel avantage;
: qui, me préparant un éternel ennui,
'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui.

MITHRIDATE.

'eſt donc votre réponſe. Et, ſans plus me complaire,
ous refuſez l'honneur que je voulois vous faire?
enſez y bien. J'attends pour me déterminer.

MONIME.

on, Seigneur, vainement vous croyez m'étonner.
: vous connois. Je ſais tout ce que je m'apprête;
: je vois quels malheurs j'aſſemble ſur ma tête.
ſais le deſſein eſt pris. Rien ne peut m'ébranler.
ıgez-en, puiſqu'ainſi je vous oſe parler,
: m'emporte au de-là de cette modeſtie,
ont, juſqu'à ce moment, je n'étois point ſortie.
ous vous êtes ſervi de ma funeſte main,
our mettre à votre fils un poignard dans le ſein.
e ſes feux innocens j'ai trahi le myſtère;
t quand il n'en perdroit que l'amour de ſon père,
en mourra, Seigneur. Ma foi, ni mon amour
e ſeront point le prix d'un ſi cruel détour.
près cela jugez. Perdez une rebelle.
rmez-vous du pouvoir qu'on vous donna ſur elle.
'attendrai mon arrêt, vous pouvez commander.
'out ce qu'en vous quittant j'oſe vous demander,
royez (à la vertu je dois cette juſtice)
ue je vous trahis ſeule, & n'ai point de complice;
t que d'un plein ſuccès vos vœux ſeroient ſuivis,
i j'en croyois, Seigneur, les vœux de votre fils.



SCENE V.

MITHRIDATE *seul.*

Elle me quitte ! Et moi, dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence ?
Peu s'en faut que mon cœur, penchant de son côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté !
Qui suis-je ? Est-ce Monime ? Et suis-je Mithridate ?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrat[e]
Ma colère revient, & je me reconnois.
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome ; & c'est par de tels sacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices.
Je le dois, je le puis, ils n'ont plus de support.
Les plus séditieux sont déja loin du bord.
Sans distinguer entre eux qui je hais, ou qui j'aime,
Allons, & commençons par Xipharès lui-même.
Mais quelle est ma fureur ? Et qu'est-ce que je dis ?
Tu vas sacrifier : qui, malheureux ? Ton fils !
Un fils que Rome craint ? Qui peut venger son père ?
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire ?
Ah ! dans l'état funeste où ma chûte m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis ?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse.
J'ai besoin d'un vengeur, & non d'une maîtresse.
Quoi, ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en prive[r]
La céder à ce fils que je veux conserver ?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'instruire
Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire !
Je brûle, je l'adore ; &, loin de la bannir . . .
Ah ! C'est un crime encor dont je la veux punir ;
Mon amour trop long-tems tient ma gloire captive.
Qu'elle périsse seule, & que mon fils me suive.
Un peu de fermeté, punissant ses refus,
Me va mettre en état de ne la craindre plus.

Quelle pitié retient mes ſentimens timides ?
N'en ai-je pas déja puni de moins perfides ?
O Monime ! O mon fils ! Inutile courroux !
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,
Si vous ſaviez ma honte, & qu'un avis fidèle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle !
Quoi ? Des plus chères mains craignant les trahiſons,
J'ai pris ſoin de m'armer contre tous les poiſons.
J'ai ſu, par une longue & pénible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
Un cœur déja glacé par le froid des années !
De ce trouble fatal par où dois-je ſortir ?

SCENE VI.

MITHRIDATE, ARBATE.

ARBATE.

Seigneur, tous vos ſoldats ne veulent plus partir ?
Pharnace les retient, Pharnace leur révele
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE.

Pharnace ?

ARBATE.

Il a ſéduit ſes Gardes les premiers,
Et le ſeul nom de Rome étonne les plus fiers.
De mille affreux périls ils ſe forment l'image.
Les uns avec tranſport embraſſent le rivage ;
Les autres, qui partoient, s'élancent dans les flots,
Ou préſentent leurs dards aux yeux des matelots.
Le déſordre eſt par-tout ; &, loin de nous entendre,
Ils demandent la paix, & parlent de ſe rendre.

Pharnace est à leur tête ; &, flattant leurs souhaits,
De la part des Romains il leur promet la paix.

MITHRIDATE.

Ah, le traître ! Courez. Qu'on appelle son frère ;
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son père.

ARBATE.

J'ignore son dessein. Mais un soudain transport
L'a déja fait descendre & courir vers le port ;
Et l'on dit que, suivi d'un gros d'amis fidèles,
On l'a vu se mêler au milieu des rebelles.
C'est tout ce que j'en sais.

MITHRIDATE.

Ah, qu'est-ce que j'entends
Perfides, ma vengeance a tardé trop long tems.
Mais je ne vous crains point. Malgré leur insolence,
Les mutins n'oseroient soutenir ma présence.
Je ne veux que les voir ; je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main deux fils audacieux.

SCENE VII.

MITHRIDATE, ARBATE, ARCAS.

ARCAS.

SEIGNEUR, tout est perdu. Les rebelles, Pharnace
Les Romains sont en foule autour de cette place.

MITHRIDATE.

Les Romains !

ARCAS.

De Romains le rivage est chargé,
Et bientôt dans ces murs vous êtes assiégé.

MITHRIDATE.

(*à Arcas.*)

Ciel ! courons. Ecoutez. Du malheur qui me presse ;
Tu ne jouiras pas, infidelle Princesse.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Madame, où courez-vous? Quels aveugles transports
Vous font tenter sur vous de criminels efforts?
Hé quoi, vous avez pu, trop cruelle à vous-même,
Faire un affreux lien d'un sacré diadême?
Ah! ne voyez-vous pas que les Dieux plus humains
Ont eux-mêmes rompu ce bandeau dans vos mains.

MONIME.

Hé, par quelle fureur, obstinée à me suivre,
Toi-même, malgré moi, veux-tu me faire vivre?
Xipharès ne vit plus. Le Roi désespéré
Lui-même n'attend plus qu'un trépas assuré.
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace?
Perfide, prétends-tu me livrer à Pharnace?

PHŒDIME.

Ah! du moins attendez qu'un fidèle rapport,
De son malheureux frère ait confirmé la mort.
Dans la confusion que nous venons d'entendre,
Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre?
D'abord, vous le savez, un bruit injurieux
Le rangeoit du parti d'un camp séditieux;
Maintenant on vous dit que ces mêmes rebelles
Ont tourné contre lui leurs armes criminelles.
Jugez de l'un par l'autre, & daignez écouter....

MONIME.

Xipharès ne vit plus, il n'en faut point douter.
L'événement n'a point démenti mon attente.
Quand je n'en aurois pas la nouvelle sanglante,

Il eſt mort ; & j'en ai pour garants trop certains
Son courage & ſon nom trop ſuſpects aux Romains.
Ah ! que d'un ſi beau ſang dès long-tems altérée,
Rome tient maintenant ſa victoire aſſurée.
Quel ennemi ſon bras leur alloit oppoſer !
Mais ſur qui, malheureuſe, oſes tu t'excuſer ?
Quoi ! tu ne veux pas voir que c'eſt toi qui l'opprimes,
Et dans tous ſes malheurs reconnoitre tes crimes ?
De combien d'aſſaſſins l'avois-je enveloppé ?
Comment à tant de coups ſeroit-il échappé ?
Il évitoit en vain les Romains & ſon frère ;
Ne le livrois-je pas aux fureurs de ſon père ?
C'eſt moi, qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embraſe tous ;
Tiſon de la diſcorde, & fatale furie,
Que le démon de Rome a formée & nourrie.
Et je vis ? Et j'attends que de leur ſang baigné
Pharnace des Romains revienne accompagné ?
Qu'il étale à mes yeux ſa parricide joie ?
La mort au déſeſpoir ouvre plus d'une voie.
Oui, cruelles, en vain vos injuſtes ſecours
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts.
Je trouverai la mort juſques dans vos bras même.
Et toi, fatal tiſſu, malheureux diadême,
Inſtrument & témoin de toutes mes douleurs ;
Bandeau que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie & mon ſupplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeſte ſervice ;
A mes triſtes regards, va, ceſſe de t'offrir,
D'autres armes ſans toi ſauront me ſecourir ;
Et périſſe le jour & la main meurtrière
Qui jadis ſur mon front t'attacha la première.

PHŒDIME.

On vient, Madame, on vient ; & j'eſpère qu'Arcas,
Pour bannir vos frayeurs, porte vers vous ſes pas.



SCENE II.

MONIME, PHŒDIME, ARCAS.

MONIME.

En eſt-ce fait, Arcas, & le cruel Pharnace.

ARCAS.

Ne me demandez rien de tout ce qui ſe paſſe,
Madame. On m'a chargé d'un plus funeſte emploi;
Et ce poiſon vous dit les volontés du Roi.

PHŒDIME.

Malheureuſe Princeſſe!

MONIME.

Ah! quel comble de joie.
Donnez. Dites, Arcas, au Roi qui me l'envoie,
Que de tous les préſens que m'a fait ſa bonté,
Je reçois le plus cher & le plus ſouhaité.
A la fin je reſpire; & le Ciel me délivre
Des ſecours importuns qui me forçoient de vivre.
Maîtreſſe de moi-même, il veut bien qu'une fois
Je puiſſe de mon ſort diſpoſer à mon choix.

PHŒDIME.

Hélas!

MONIME.

Retiens tes cris, & par d'indignes larmes,
De cet heureux moment ne trouble point les charmes.
Si tu m'aimois, Phœdime, il falloit me pleurer,
Quand d'un titre funeſte on me vint honorer;
Et lorſque, m'arrachant du doux ſein de la Grèce,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtreſſe.
Retourne maintenant chez ces peuples heureux;
Et, ſi mon nom encor s'eſt conſervé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois, & de toute ma gloire,
Phœdime, conte-leur la malheureuſe hiſtoire.

Et toi, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,
Par un jaloux destin fus toujours séparé,
Héros, avec qui même, en terminant ma vie,
Je n'ose en un tombeau demander d'être unie,
Reçois ce sacrifice, & puisse, en ce moment,
Ce poison expier le sang de mon amant.

SCENE III.

MONIME, ARBATE, PHŒDIME, ARCAS.

ARBATE.

ARRÊTEZ, arrêtez.

ARCAS.

Que faites-vous, Arbate?

ARBATE.

Arrêtez. J'accomplis l'ordre de Mithridate.

MONIME.

Ah! laissez-moi....

ARBATE *jettant le poison.*

Cessez, vous dis je, & laissez-moi,
Madame, exécuter les volontés du Roi.
Vivez; & vous, Arcas, du succès de mon zèle
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.

SCENE IV.

MONIME, ARBATE, PHŒDIME.

MONIME.

AH! trop cruel Arbate, à quoi m'exposez-vous?
Est-ce qu'on croit encor mon supplice trop doux?
Et le Roi, m'enviant une mort si soudaine,
Veut-il plus d'un trépas pour contenter sa haine?

ARBATE.

Vous l'allez voir paroître, & j'ose m'assurer
Que vous-même avec moi vous allez le pleurer.

MONIME.

Quoi ! le Roi ?...

ARBATE.

Le Roi touche à son heure dernière ;
Madame, & ne voit plus qu'un reste de lumière.
Je l'ai laissé sanglant, porté par des soldats,
Et Xipharès en pleurs accompagne leurs pas.

MONIME.

Xipharès ? Ah, grands Dieux ! Je doute si je veille ;
Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille,
Xipharès vit encor ? Xipharès que mes pleurs....

ARBATE.

Il vit, chargé de gloire, accablé de douleurs.
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée
Ne vous a pas vous seule & sans cause allarmée.
Les Romains, qui par-tout l'appuyoient par des cris ;
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.
Le Roi, trompé lui-même, en a versé des larmes,
Et désormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours, tout près d'être forcé,
Et voyant, pour surcroît de douleur & de haine ;
Parmi ses étendards porter l'aigle Romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins,
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles ;
Il les a trouvés tous sans force & sans vertu.
Vain secours, a-t-il dit, *que j'ai trop combattu !*
Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvois attendre.
Essayons maintenant des secours plus certains,
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains.
Il parle ; & défiant leurs nombreuses cohortes,
Du Palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.

A l'aſpect de ce front, dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les euſſiez vus tous, retournant en arrière,
Laiſſer entre eux & nous une large carrière;
Et déja quelques-uns couroient épouvantés,
Juſques dans les vaiſſeaux qui les ont apportés.
Mais le dirai-je, ô Ciel! Raſſurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le Roi,
Qu'un reſte de ſoldats défendoit avec moi.
Qui pourroit exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups, accompagnés de regards effroyables,
Son bras, ſe ſignalant pour la dernière fois,
A de ce grand Héros terminé les exploits?
Enfin, las & couvert de ſang & de pouſſière,
Il s'étoit fait de morts une noble barrière.
Un autre bataillon s'eſt avancé vers nous.
Les Romains pour le joindre ont ſuſpendu leurs coups:
Ils vouloient tous enſemble accabler Mithridate.
Mais lui: *C'en eſt aſſez*, m'a-t il dit, *cher Arbate*,
Le ſang & ma fureur m'emportent trop avant.
Ne livrons pas ſur-tout Mithridate vivant.
Auſſitôt dans ſon ſein il plonge ſon épée.
Mais la mort fuit encor ſa grande ame trompée.
Ce Héros dans mes bras eſt tombé tout ſanglant,
Foible, & qui s'irritoit contre un trépas ſi lent;
Et ſe plaignant à moi de ce reſte de vie,
Il ſoulevoit encor ſa main appéſantie,
Et, marquant à mon bras la place de ſon cœur,
Sembloit d'un coup plus ſûr implorer la faveur.
Tandis que poſſédé de ma douleur extrême,
Je ſonge bien plutôt à me percer moi même,
De grands cris ont ſoudain attiré mes regards.
J'ai vu, qui l'auroit cru? J'ai vu de toutes parts
Vaincus & renverſés les Romains & Pharnace,
Fuyant vers leurs vaiſſeaux, abandonner la place;
Et le vainqueur, vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux éperdus a montré Xipharès.

MONIME.

Juſte Ciel!

ARBATE.

Xipharès, toujours resté fidèle,
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle,
Par ordre de son frère, avoit enveloppé,
Mais qui d'entre leurs bras à la fin échappé,
Forçant les plus mutins, & regagnant le reste,
Heureux & plein de joie en ce moment funeste,
A travers mille morts, ardent, victorieux,
S'étoit fait vers son père un chemin glorieux.
Jugez de quelle horreur cette joie est suivie.
Son bras aux pieds du Roi l'alloit jetter sans vie:
Mais on court, on s'oppose à son emportement.
Le Roi m'a regardé dans ce triste moment,
Et m'a dit d'une voix qu'il poussoit avec peine:
S'il en est tems encor, cours & sauve la Reine.
Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharès,
J'ai craint, j'ai soupçonné quelques ordres secrets.
Tout lassé que j'étois, ma frayeur & mon zèle
M'ont donné pour courir une force nouvelle;
Et, malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux
D'avoir paré le coup qui vous perdoit tous deux.

MONIME.

Ah! que de tant d'horreurs justement étonnée,
Je plains de ce grand Roi la triste destinée.
Hélas! & plût aux Dieux, qu'à son sort inhumain,
Moi même j'eusse pu ne point prêter la main;
Et que, simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le puisse pleurer sans en être coupable!
Il vient. Quel nouveau trouble excite en mes esprits
Le sang du père, ô Ciel! & les larmes du fils?



SCENE DERNIERE.

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS, ARBATE, ARCAS, *Gardes qui ſoutiennent Mithridate.*

MONIME.

Ah! que vois-je, Seigneur, & quel ſort eſt le vôtre?

MITHRIDATE.

Ceſſez, & retenez vos larmes l'un & l'autre.
(*montrant Xipharès.*)
Mon ſort, de ſa tendreſſe & de votre amitié,
Veut d'autres ſentimens que ceux de la pitié;
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.
La mort dans ce projet m'a ſeule interrompu.
Ennemi des Romains & de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug ſubi l'ignominie;
Et j'oſe me flatter qu'entre les noms fameux,
Qu'une pareille haine a ſignalés contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur hiſtoire.
Le Ciel n'a pas voulu, qu'achevant mon deſſein,
Rome en cendre me vît expirer dans ſon ſein.
Mais au moins quelque joie en mourant me conſole,
J'expire environné d'ennemis que j'immole;
Dans leur ſang odieux j'ai pu tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
A mon fils Xipharès je dois cette fortune;
Il épargne à ma mort leur préſence importune.
Que ne puis-je payer ce ſervice important
De tout ce que mon trône eut de plus éclatant?
Mais vous me tenez lieu d'Empire & de couronne;
Vous ſeule me reſtez. Souffrez que je vous donne,

Madame ; & tous ces vœux que j'exigeois de vous,
Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.

MONIME.

Vivez, Seigneur, vivez, pour nous voir l'un & l'autre
Sacrifier toujours notre bonheur au vôtre.
Vivez pour triompher d'un ennemi vaincu,
Pour venger...

MITHRIDATE.

C'en eſt fait, Madame, & j'ai vécu.
Mon fils, ſongez à vous. Gardez-vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puiſſiez vous défendre.
Bientôt tous les Romains, de leur honte irrités,
Viendront ici ſur vous fondre de tous côtés.
Ne perdez point le tems que vous laiſſe leur fuite,
A rendre à mon tombeau des ſoins dont je vous quitte.
Tant de Romains ſans vie en cent lieux diſperſés,
Suffiſent à ma cendre & l'honorent aſſez.
Cachez-leur pour un tems vos noms & votre vie.
Allez, réſervez-vous...

XIPHARÈS.

Moi, Seigneur, que je fuie ?
Que Pharnace impuni, les Romains triomphans
N'éprouvent pas bientôt...

MITHRIDATE.

Non, je vous le défends.
Tôt ou tard il faudra que Pharnace périſſe ;
Fiez-vous aux Romains du ſoin de ſon ſupplice.
Mais je ſens affoiblir ma force & mes eſprits.
Je ſens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils,
Dans cet embraſſement, dont la douceur me flatte,
Venez, & recevez l'ame de Mithridate.

MONIME.

Il expire.

XIPHARÈS.

Ah ! Madame, uniſſons nos douleurs,
Et par-tout l'univers cherchons-lui des vengeurs.

FIN.

IPHIGÉNIE,

TRAGÉDIE.

PRÉFACE.

Il n'y a rien de plus célèbre dans les Poëtes, que le sacrifice d'Iphigénie. Mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns, comme Eschyle dans Agamemnon, Sophocle dans Electra; & après eux, Lucrèce, Horace, & beauconp d'autres, veulent qu'on ait en effet répandu le sang d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, & qu'elle soit morte en Aulide. Il ne faut que lire Lucrèce au commencement de son premier livre :

Aulide quo pacto Triviaï virginis aram
Iphianassaï turparunt sanguine fœdè,
Ductores Danaûm, &c.

Et Clytemnestre dit dans Eschyle qu'Agamemnon son mari, qui vient d'expirer, rencontrera dans les enfers Iphigénie sa fille qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane ayant eu pitié de cette jeune Princesse, l'avoit enlevée & portée dans la Tauride, au moment qu'on l'alloit sacrifier; & que la Déesse avoit fait trouver en sa place ou une biche, ou une autre victime de cette nature. Euripide a suivi cette fable, & Ovide l'a mise au nombre des Métamorphoses.

Il y a une troisième opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres, sur Iphigénie. Plu-

ſieurs Auteurs, & entr'autres Steſichorus, l'un de
plus fameux & des plus anciens Poëtes lyriques, on
écrit qu'il étoit bien vrai qu'une Princeſſe de ce nor
avoit été ſacrifiée, mais que cette Iphigénie éto
une fille qu'Hélène avoit eue de Théſée. Hélène, d
ſent ces Auteurs, ne l'avoit oſé avouer pour ſa fille
parcequ'elle n'oſoit déclarer à Ménélas qu'elle eût é
mariée en ſecret avec Théſée. Pauſanias * rappor
& le témoignage & les noms des Poëtes qui ont é
de ce ſentiment; & il ajoute que c'étoit la créan
commune de tout le pays d'Argos.

Homère enfin, le père des Poëtes, a ſi peu prétenc
qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, eût été ou ſacrifi
en Aulide, ou tranſportée dans la Scythie, que dans
neuvième Livre de l'Iliade, c'eſt-à dire, près de d
ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, Ag
memnon fait offrir en mariage à Achille, ſa fille Ipl
génie, qu'il a, dit-il, laiſſée à Mycène dans
maiſon.

J'ai rapporté tous ces avis ſi différens, & ſur-tout
paſſage de Pauſanias, parceque c'eſt à cet Auteur qu
je dois l'heureux perſonnage d'Eriphile, ſans lequel
n'aurois jamais oſé entreprendre cette Tragédie. Quel
apparence que j'euſſe ſouillé la ſcène par le meurt
horrible d'une perſonne auſſi vertueuſe & auſſi aimat
qu'il falloit repréſenter Iphigénie? Et quelle app
rence encore de dénouer ma Tragédie par le ſecou
d'une Déeſſe & d'une machine, & par une métamc
phoſe qui pouvoit bien trouver quelque créance (

* *Corinth. p.* 125.

tei

:ms d'Euripide, mais qui seroit trop absurde & trop
ıcroyable parmi nous ?

Je puis dire donc que j'ai été très heureux de trou-
er dans les Anciens cette autre Iphigénie, que j'ai pu
·présenter telle qu'il m'a plu, & qui, tombant dans
malheur où cette amante jalouse vouloit précipiter
ı rivale, mérite en quelque façon d'être punie, sans
re pourtant tout-à-fait indigne de compassion. Ainsi
dénouement de la pièce est tiré du fond même de
. pièce. Et il ne faut que l'avoir vue représentet pour
ɔmprendre quel plaisir j'ai fait au Spectateur, &
ı sauvant à la fin une Princesse vertueuse pour qui
s'est si fort intéressé dans le cours de la Tragédie,
: en la sauvant par une autre voie que par un mi-
:cle, qu'il n'auroit pu souffrir, parcequ'il ne le
uroit jamais croire.

Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce Héros se
nd maître, & d'où il enleve Eriphile avant que de
:enir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement.
ıphorion de Chalcide, Poëte très connu parmi les
nciens, & dont Virgile * & Quintilien font une
ıention honorable, parloit de ce voyage de Lesbos.
disoit dans un de ses Poëmes, au rapport de Par-
ıenius, qu'Achille avoit fait la conquête de cette
le avant que de joindre l'armée des Grecs, & qu'il
avoit même trouvé une Princesse qui s'étoit éprise
amour pour lui.

Voilà les principales choses en quoi je me suis un
:u éloigné de l'économie & de la fable d'Euripide.
ɔur ce qui regarde les passions, je me suis attaché à

* *Eglog.* 10. *Instit. l.* 10.

le ſuivre plus exactement. J'avoue que je lui dois u
bon nombre des endroits qui ont été le plus approuv
dans ma Tragédie. Et je l'avoue d'autant plus volor
tiers, que ces approbations m'ont confirmé da
l'eſtime & dans la vénération que j'ai toujours eue po
les ouvrages qui nous reſtent de l'antiquité. J'ai r
connu avec plaiſir, par l'effet qu'a produit ſur not
théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'E
ripide, que le bon ſens & la raiſon étoient les mêm
dans tous les ſiècles. Le goût de Paris s'eſt trouvé co
forme à celui d'Athènes. Mes Spectateurs ont été ém
des mêmes choſes qui ont mis autrefois en larmes
plus ſavant Peuple de la Grèce, & qui ont fait di
qu'entre les Poëtes, Euripide étoit extrêmement tr
gique, Τραγικώτατος, c'eſt-à-dire, qu'il ſavoit me
veilleuſement exciter la compaſſion & la terreur, q
ſont les véritables effets de la Tragédie.

Je m'étonne après cela que des modernes aient t
moigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand Poë
dans le jugement qu'ils ont fait de ſon Alceſte. Il
s'agit point ici de l'Alceſte; mais en vérité j'ai tr
d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelq
ſoin de ſa mémoire, & pour laiſſer échapper l'occ
ſion de le réconcilier avec ces Meſſieurs. Je m'aſſu
qu'il n'eſt ſi mal dans leur eſprit que parcequ'ils n'o
pas bien lu l'ouvrage ſur lequel ils l'ont condamn
J'ai choiſi la plus importante de leurs objections po
leur montrer que j'ai raiſon de parler ainſi. Je c
la plus importante de leurs objections; car ils la r
pètent à chaque page, & ils ne ſoupçonnent pas ſe
lement que l'on y puiſſe répliquer.

Il y a dans l'Alceſte d'Euripide une ſcène merve

cuſe, où Alceſte qui ſe meurt, & qui ne peut plus ſe
ſoutenir, dit à ſon mari les derniers adieux. Admète,
tout en larmes, la prie de reprendre ſes forces, &
de ne ſe point abandonner elle-même. Alceſte, qui
a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainſi :

Je vois déja la rame & la barque fatale,
J'entends le vieux Nocher ſur la rive infernale :
Impatient il crie : *on t'attend ici bas,*
Tout eſt prêt, deſcends, viens, ne me retardes pas.

J'aurois ſouhaité de pouvoir exprimer dans ces vers
les graces qu'ils ont dans l'original. Mais au moins en
voilà le ſens. Voici comme ces Meſſieurs les ont entendus.
Il leur eſt tombé entre les mains une malheureuſe
édition d'Euripide, où l'Imprimeur a oublié de
mettre dans le latin à côté de ces vers un *Al.* qui
ſignifie que c'eſt Alceſte qui parle ; & à côté des vers
ſuivans un *Ad.* qui ſignifie que c'eſt Admète qui répond.
Là-deſſus il leur eſt venu dans l'eſprit la plus
étrange penſée du monde. Ils ont mis dans la bouche
d'Admète les paroles qu'Alceſte dit à Admète
& celles qu'elle ſe fait dire par Caron. Ainſi ils ſuppoſent
qu'Admète, quoi qu'il ſoit en parfaite ſanté,
penſe voir déja Caron qui le vient prendre. Et au lieu
que dans ce paſſage d'Euripide, Caron impatient preſſe
Alceſte de le venir trouver ; ſelon ces Meſſieurs, c'eſt
Admète effrayé qui eſt l'impatient, & qui preſſe
Alceſte d'expirer de peur que Caron ne le prenne. *Il
l'exhorte*, ce ſont leurs termes, *à avoir courage, à
ne pas faire une lâcheté, & à mourir de bonne grace ;
il interrompt les adieux d'Alceſte pour lui dire de ſe*

dépêcher de mourir. Peu s'en faut, à les entendre qu'il ne la faſſe mourir lui-même. Ce ſentiment le a paru *fort vilain.* Et ils ont raiſon. Il n'y a perſon qui n'en fût très ſcandaliſé. Mais comment l'ont-pu attribuer à Euripide? En vérité, quand toutes l autres éditions où cet *Al.* n'a point été oublié ne do neroient pas un démenti au malheureux Imprime qui les a trompés, la ſuite de ces quatre vers, & to les diſcours qu'Amète tient dans la même ſcène étoie plus que ſuffiſans pour les empêcher de tomber da une erreur ſi déraiſonnable. Car Admète, bien éloig de preſſer Alceſte de mourir, s'écrie » que toutes l » morts enſemble lui feroient moins cruelles, que » la voir dans l'état où il la voit. Il la conjure de l'e » traîner avec elle. Il ne peut plus vivre ſi elle meu » Il vit en elle. Il ne reſpire que pour elle. »

Ils ne ſont pas plus heureux dans les autres obje tions. Ils diſent, par exemple, qu'Euripide a fait de *époux ſurannés* d'Admète & d'Alceſte; que l'un eſt u *vieux mari*, & l'autre *une Princeſſe déja ſur l'âg* Euripide a pris ſoin de leur répondre en un ſeul ver où il fait dire par le Chœur, qu'Alceſte toute jeune dans la première fleur de ſon âge, expire pour ſo jeune époux.

Ils reprochent encore à Alceſte qu'elle a deux gran enfans à marier. Comment n'ont-ils point lu le co traire en cent endroits, & ſur-tout dans ce beau ré où l'on dépeint Alceſte mourante au milieu de ſes de petits enfans qui la tirent en pleurant par la robe, qu'elle prend ſur ſes bras l'un après l'autre pour l baiſer?

Tout le reſte de leurs critiques eſt à-peu-près de

rce de celles-ci. Mais je crois qu'en voilà assez pour défense de mon Auteur. Je conseille à ces Messieurs : ne plus décider si légérement sur les ouvrages des aciens. Un homme tel qu'Euripide méritoit au moins l'ils l'examinassent, puisqu'ils avoient envie de le ndamner. Ils devoient se souvenir de ces sages pales de Quintilien : » Il faut être extrêmement circonspect & très retenu à prononcer sur les ouvrages de ces grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive comme à plusieurs de condamner ce que nous n'entendons pas. Et, s'il faut tomber dans quelque excès, encore vaut-il mieux pécher en admirant tout dans leurs écrits, qu'en y blâmant beaucoup de choses : » *Modestè tamen & circumspecto judicio de ntis viris pronuntiandum est, ne, quod plerisque cidit, damnent quæ non intelligunt. Ac si necesse t in alteram errare partem, omnia eorum legentis is placere, quàm multa displicere, maluerim.*



ACTEURS.

AGAMEMNON.

ACHILLE.

ULYSSE.

CLYTEMNESTRE, Femme d'Agamemnon

IPHIGÉNIE, Fille d'Agamemnon.

ÉRIPHILE, Fille d'Hélène & de Théſée.

EURYBATE,
ARCAS, } Domeſtiques d'Agamemnon.

ÆGINE, Femme de la ſuite de Clytemneſtre.

DORIS, Confidente d'Eriphile.

GARDES.

La Scène eſt en Aulide, dans la Tente d'Agamemn



IPHIGÉNIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton Roi qui t'éveille.
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS.

C'est vous-même, Seigneur! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?
A peine un foible jour vous éclaire & me guide.
Vos yeux seuls & les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auroient-ils exaucés cette nuit?
Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché!

ARCAS.

Et depuis quand, Seigneur, tenez-vous ce langage?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage

Les Dieux, à vos désirs toujours si complaisans,
Vous font-ils méconnoître & haïr leurs présens?
Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée.
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encore aux Dieux dont vous sortez.
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles,
Achille, à qui le Ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, & d'un hymen si beau
Veut, dans Troie embrasée, allumer le flambeau.
Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent
Les spectacles pompeux que ces bords vous étalent;
Tous ces mille vaisseaux, qui, chargés de vingt Rois
N'attendent que les vents pour partir sous vos loix?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes.
Ces vents, depuis trois mois enchaînés sur nos têtes,
D'Ilion trop long-tems vous ferment le chemin.
Mais parmi tant d'honneurs vous êtes homme enfin.
Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mêlange.
Bientôt... Mais quels malheurs, dans ce billet tracés
Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie?
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie?
Qu'est-ce qu'on vous écrit? Daignez m'en avertir.

AGAMEMNON.

Non tu ne mourras point, je n'y puis consentir!

ARCAS.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble, apprend ce qui le cause
Et juge, s'il est tems, ami, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
Nos vaisseaux, par les vents, sembloient être appellés
Nous partions. Et déja, par mille cris de joie,
Nous menacions de loin les rivages de Troie.
Un prodige étonnant fit taire ce transport.
Le vent, qui nous flattoit, nous laissa dans le port.

fallut s'arrêter, & la rame inutile
ıtigua vainement une mer immobile.
e miracle inoui me fit tourner les yeux
ers la divinité qu'on adore en ces lieux.
ıivi de Ménélas, de Neſtor, & d'Ulyſſe,
offris ſur ſes autels un ſecret ſacrifice.
uelle fut ſa réponſe ! Et quel devins-je, Arcas,
uand j'entendis ces mots prononcés par Calchas ?
'ous armez contre Troie une puiſſance vaine,
ı, dans un ſacrifice auguſte & ſolemnel,
Une fille du ſang d'Hélène,
'e Diane, en ces lieux, n'enſanglante l'autel.
our obtenir les vents que le Ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie.

ARCAS.

otre fille !

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penſer,
: ſentis dans mon corps tout mon ſang ſe glacer.
: demeurai ſans voix, & n'en repris l'uſage
ue par mille ſanglots qui ſe firent paſſage.
: condamnai les Dieux ; &, ſans plus rien ouir,
is vœu, ſur leurs autels, de leur déſobéir.
ue n'en croyois-je alors ma tendreſſe allarmée !
: voulois ſur le champ congédier l'armée.
'lyſſe, en apparence, approuvant mes diſcours,
'e ce premier torrent laiſſa paſſer le cours.
Aais bientôt, rappellant ſa cruelle induſtrie,
l me repréſenta l'honneur & la patrie,
'out ce peuple, ces Rois, à mes ordres ſoumis,
t l'Empire d'Aſie à la Grèce promis :
'e quel front, immolant tout l'Etat à ma fille,
.oi ſans gloire, j'irois vieillir dans ma famille.
Aoi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
'harmé de mon pouvoir, & plein de ma grandeur,
'es noms de Roi des Rois, & de Chef de la Grèce,
'hatouilloient de mon cœur l'orgueilleuſe foibleſſe.
'our comble de malheur, les Dieux, toutes les nuits,
'ès qu'un léger ſommeil ſuſpendoit mes ennuis,

Vengeant de leurs autels le sanglant privilège,
Me venoient reprocher ma pitié sacrilège;
Et présentant la foudre à mon esprit confus,
Le bras déja levé menaçoient mes refus.
Je me rendis, Arcas; & vaincu par Ulysse,
De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.
Mais des bras d'une mère il falloit l'arracher.
Quel funeste artifice il me fallut chercher!
D'Achille, qui l'aimoit, j'empruntai le langage;
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,
Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,
Vouloit revoir ma fille, & partir son époux.

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille?
Avez-vous prétendu que, muet & tranquille,
Ce Héros, qu'armera l'amour & la raison,
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée?

AGAMEMNON.

Achille étoit absent, & son père Pélée,
D'un voisin ennemi redoutant les efforts,
L'avoit, tu t'en souviens, rappellé de ces bords;
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
Auroit dû plus long tems prolonger son absence.
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent?
Achille va combattre, & triomphe en courant;
Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.
Mais des nœuds plus puissans me retiennent le bras.
Ma fille, qui s'approche & court à son trépas,
Qui, loin de soupçonner un arrêt si sévère,
Peut-être s'applaudit des bontés de son père;
Ma fille ... Ce nom seul, dont les droits sont si saints
Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains.
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,
Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer;
Et que j'avois promis de mieux récompenser.

Non, je ne croirai point, ô Ciel, que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice !
Tes oracles, sans doute, ont voulu m'éprouver ;
Et tu me punirois si j'osois l'achever.
  Arcas, je t'ai choisi pour cette confidence.
Il faut montrer ici ton zèle & ta prudence.
La Reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.
Prends cette lettre ; cours au-devant de la Reine,
Et suis sans t'arrêter le chemin de Mycène.
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer ;
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point. Prends un fidèle guide.
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte. Calchas, qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les Dieux ;
Et la religion, contre nous irritée,
Par les timides Grecs sera seule écoutée.
Ceux-même dont ma gloire aigrit l'ambition,
Réveilleront leur brigue & leur prétention ;
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse. . .
Va, dis-je, sauve-la de ma propre foiblesse.
Mais sur-tout ne va point, par un zèle indiscret,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
Que, s'il se peut, ma fille, à jamais abusée,
Ignore à quel péril je l'avois exposée.
D'une mère en fureur épargne-moi les cris ;
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.
Pour renvoyer la fille, & la mère offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée ;
Et qu'il veut désormais, jusques à son retour,
Différer cet hymen que pressoit son amour.
Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille,
On accuse en secret cette jeune Eriphile,
Que lui-même captive amena de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
C'est leur en dire assez. Le reste, il le faut taire.
Déja le jour plus grand nous frappe & nous éclaire.
Déja même l'on entre, & j'entends quelque bruit.
C'est Achille. Va, pars. Dieux, Ulysse le suit !

SCENE II.

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Quoi, Seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide
La Victoire vous ait ramené dans l'Aulide ?
D'un courage naissant sont-ce là les essais ?
Quels triomphes suivront de si nobles succès !
La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
Lesbos même conquise en attendant l'armée,
De toute autre valeur éternels monumens,
Ne sont d'Achille oisif que les amusemens.

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une foible conquête.
Et que puisse bientôt le Ciel qui nous arrête,
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté.
Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je croie
D'un bruit qui me surprend & me comble de joie ?
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux ?
Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux ?
On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON.

Ma fille ? Qui vous dit qu'on la doit amener ?

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner ?

AGAMEMNON *à Ulysse.*

Juste Ciel ! Sauroit-il mon funeste artifice ?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous ?
O Ciel ! pour un hymen quel tems choisissez-vous ?

Tandis qu'à nos vaiſſeaux la mer toujours fermée
Trouble toute la Grèce & conſume l'armée ;
Tandis que pour fléchir l'inclémence des Dieux,
Il faut du ſang peut-être, & du plus précieux,
Achille ſeul, Achille à ſon amour s'applique ?
Voudroit-il inſulter à la crainte publique ?
Et que le Chef des Grecs, irritant les deſtins,
Préparât d'un hymen la pompe & les feſtins ?
Ah, Seigneur ! Eſt-ce ainſi que votre ame attendrie
Plaint le malheur des Grecs & chérit la patrie ?

ACHILLE.

Dans les champs Phrygiens les effets feront foi,
Qui la chérit le plus ou d'Ulyſſe ou de moi.
Juſques-là je vous laiſſe étaler votre zèle.
Vous pouvez à loiſir faire des vœux pour elle.
Rempliſſez les autels d'offrandes & de ſang,
Des victimes vous-même interrogez le flanc,
Du ſilence des vents demandez-leur la cauſe ;
Mais moi, qui de ce ſoin ſur Calchas me repoſe,
Souffrez, Seigneur, ſouffrez que je coure hâter
Un hymen dont les Dieux ne ſauroient s'irriter.
Tranſporté d'une ardeur qui ne peut être oiſive,
Je rejoindrai bientôt les Grecs ſur cette rive.
J'aurois trop de regret ſi quelqu'autre guerrier
Au rivage Troyen deſcendoit le premier.

AGAMEMNON.

O Ciel ! pourquoi faut-il que ta ſecrette envie
Ferme à de tels Héros le chemin de l'Aſie ?
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur,
Que pour m'en retourner avec plus de douleur ?

ULYSSE.

Dieux ! Qu'eſt-ce que j'entends ?

ACHILLE.

Seigneur, qu'oſez-vous dire ?

AGAMEMNON.

Qu'il faut, Princes, qu'il faut que chacun ſe retire ;
Que d'un crédule eſpoir trop long-tems abuſés,
Nous attendons les vents qui nous ſont refuſés.

Le Ciel protège Troie ; & par trop de présages,
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

ACHILLE.

Quels présages affreux nous marquent son courroux ?

AGAMEMNON.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.
Que sert de se flatter ? On sait qu'à votre tête
Les Dieux ont d'Ilion attaché la conquête :
Mais on sait que, pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs Troyens marqué votre tombeau ;
Que votre vie ailleurs & longue & fortunée,
Devant Troie en sa fleur doit être moissonnée.

ACHILLE.

Ainsi pour vous venger tant de Rois assemblés,
D'un opprobre éternel retourneront comblés,
Et Pâris, couronnant son insolente flamme,
Retiendra sans péril la sœur de votre femme.

AGAMEMNON.

Hé quoi ! Votre valeur qui nous a devancés
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez ?
Les malheurs de Lesbos par vos mains ravagée
Epouvantent encor toute la mer Egée :
Troie en a vu la flamme ; & jusques dans ses ports
Les flots en ont poussé les débris & les morts
Que dis-je ? Les Troyens pleurent une autre Hélène,
Que vous avez captive envoyée à Mycène.
Car je n'en doute point, cette jeune Beauté
Garde en vain un secret que trahit sa fierté ;
Et son silence même, accusant sa noblesse,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre Princesse.

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux.
Vous lisez de trop loin dans les secrets des Dieux.
Moi, je m'arrêterois à de vaines menaces !
Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces !
Les Parques à ma mère il est vrai l'ont prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit.

Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une Déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, & mourir tout entier?
Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles;
L'honneur parle, il suffit, ce sont-là nos oracles.
Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains;
Mais, Seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes,
Et laissant faire au sort, courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur.
C'est à Troie, & j'y cours; & quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduise;
Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger,
Patrocle & moi, Seigneur, nous irons vous venger.
Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre.
Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.
Je ne vous presse plus d'approuver les transports
D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords;
Ce même amour, soigneux de votre renommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée;
Et me défend sur-tout de vous abandonner
Aux timides conseils qu'on ose vous donner.



SCENE III.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

Seigneur, vous entendez. Quelque prix qu'il en coute,
Il veut voler à Troie & poursuivre sa route.
Nous craignions son amour ! & lui-même aujourd'hui,
Par une heureuse erreur nous arme contre lui.

AGAMEMNON.

Hélas !

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure ?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure ?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler ?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler ?
Songez y : vous devez votre fille à la Grèce :
Vous nous l'avez promise ; & sur cette promesse ;
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire ?
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez appaiser ;
Laissent mentir les Dieux sans vous en accuser ?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime ?
Gardez-vous de réduire un Peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous & les Dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appellés aux campagnes du Xante ?
Et qui de ville en ville attestiez les sermens,
Que d'Hélène autrefois firent tous les amans,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère ;
La demandoient en foule à Tyndare son père ?

De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès-lors de défendre ses droits;
Et, si quelque insolent lui voloit sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfans & nos femmes.
Et quand, de toutes parts assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
Quand la Grèce, déja vous donnant son suffrage,
Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage;
Que ses Rois, qui pouvoient vous disputer ce rang,
Sont prêts pour vous servir de verser tout leur sang:
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire?
Et dès le premier pas se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer?

AGAMEMNON.

Ah! Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aisément se montre magnanime.
Mais que, si vous voyiez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jetter entre Calchas & lui.
Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole;
Et si ma fille vient je consens qu'on l'immole.
Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin
La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin;
Souffrez que, sans presser ce barbare spectacle,
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle;
Que j'ose pour ma fille accepter le secours
De quelque Dieu plus doux qui veille sur ses jours.
Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire;
Et je rougis...

X

SCENE IV.

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

SEIGNEUR...

AGAMEMNON.

Ah ! que vient-on me dire ?

EURYBATE.

La Reine, dont ma courſe a devancé les pas,
Va remettre bientôt ſa fille entre vos bras ;
Elle approche. Elle s'eſt quelque tems égarée
Dans ces bois, qui du camp ſemblent cacher l'entrée
A peine nous avons, dans leur obſcurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON.

Ciel !

EURYBATE.

Elle amène auſſi cette jeune Eriphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille ;
Et qui de ſon deſtin, qu'elle ne connoît pas,
Vient, dit elle, en Aulide interroger Calchas.
Déja de leur abord la nouvelle eſt ſemée ;
Et déja de ſoldats une foule charmée,
Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pouſſe au Ciel mille vœux pour ſa félicité.
Les uns avec reſpect environnoient la Reine ;
D'autres me demandoient le ſujet qui l'amène.
Mais tous ils confeſſoient que ſi jamais les Dieux
Ne mirent ſur le trône un Roi plus glorieux,
Egalement comblé de leurs faveurs ſecrettes,
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate, il ſuffit. Vous pouvez nous laiſſer.
Le reſte me regarde, & je vais y penſer.

SCENE V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Juste Ciel ! c'eſt ainſi qu'aſſurant ta vengeance ;
Tu romps tous les reſſorts de ma vaine prudence.
Encor ſi je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins ſoulager ma douleur !
Triſte deſtin des Rois ! Eſclaves que nous ſommes
Et des rigueurs du ſort & des diſcours des hommes ;
Nous nous voyons ſans ceſſe aſſiégés de témoins,
Et les plus malheureux oſent pleurer le moins.

ULYSSE.

Je ſuis père, Seigneur, & foible comme un autre.
Mon cœur ſe met ſans peine en la place du vôtre ;
Et, frémiſſant du coup qui vous fait ſoupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je ſuis près de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuſe légitime.
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime :
Il le fait, il l'attend ; & s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous ſommes ſeuls encor. Hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt ſi tendre.
Pleurez ce ſang, pleurez. Ou plutôt ſans pâlir,
Conſidérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Helleſpont blanchiſſant ſous nos rames ;
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses Peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène, par vos mains rendue à ſon époux.
Voyez de vos vaiſſeaux les poupes couronnées,
Dans cette même Aulide avec vous retournées ;
Et ce triomphe heureux, qui s'en va devenir
L'éternel entretien des ſiècles à venir.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuiſſance.
Je cède, & laiſſe aux Dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera ſur vos pas,
Allez. Mais cependant faites taire Calchas;
Et, m'aidant à cacher ce funeſte myſtère,
Laiſſez-moi de l'autel écarter une mère.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Ne les contraignons point, Doris, retirons-nous;
Laiſſons-les dans les bras d'un père & d'un époux.
Et, tandis qu'à l'envi leur amour ſe déploie,
Mettons en liberté ma triſteſſe & leur joie.

DORIS.

Quoi, Madame, toujours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des ſujets de pleurs?
Je ſais que tout déplaît aux yeux d'une captive;
Qu'il n'eſt point dans les fers de plaiſir qui la ſuive.
Mais dans le tems fatal que, repaſſant les flots,
Nous ſuivions malgré nous le vainqueur de Lesbos;
Lorſque dans ſon vaiſſeau, priſonniere timide,
Vous voyiez devant vous ce vainqueur homicide,
Le dirai-je? Vos yeux, de larmes moins trempés,
A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.
Maintenant tout vous rit. L'aimable Iphigénie
D'une amitié ſincère avec vous eſt unie;
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de ſœur;
Et vous ſeriez dans Troie avec moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide où ſon père l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.
Cependant par un ſort que je ne conçois pas,
Votre douleur redouble & croît à chaque pas.

ÉRIPHILE.

Hé quoi, te ſemble-t-il que la triſte Ériphile
Doive être de leur joie un témoin ſi tranquille?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
A l'aſpect d'un bonheur dont je ne puis jouir?

Je vois Iphigénie entre les bras d'un père ;
Elle fait tout l'orgueil d'une ſuperbe mère ;
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers ;
Remiſe dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus, & je vois le jour que je reſpire,
Sans que mère ni père ait daigné me ſourire.
J'ignore qui je ſuis ; & pour comble d'horreur,
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur,
Et, quand je veux chercher le ſang qui m'a fait naîtr
Me dit que ſans périr je ne me puis connoître.

DORIS.

Non, non, juſques au bout vous devez le chercher.
Un oracle toujours ſe plaît à ſe cacher ;
Toujours avec un ſens il en préſente un autre.
En perdant un faux nom vous reprendrez le vôtre.
C'eſt-là tout le danger que vous pouvez courir ;
Et c'eſt peut-être ainſi que vous devez périr.
Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ÉRIPHILE.

Je n'ai de tout mon ſort que cette connoiſſance ;
Et ton père, du reſte infortuné témoin,
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.
Hélas ! dans cette Troie où j'étois attendue,
Ma gloire, diſoit-il, m'alloit être rendue.
J'allois, en reprenant & mon nom & mon rang,
Des plus grands Rois en moi reconnoître le ſang.
Déja je découvrois cette fameuſe Ville.
Le Ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille ;
Tout céde, tout reſſent ſes funeſtes efforts.
Ton père, enſeveli dans la foule des morts,
Me laiſſe dans les fers à moi même inconnue;
Et de tant de grandeurs dont j'étois prévenue,
Vile eſclave des Grecs, je n'ai pu conſerver
Que la fierté d'un ſang que je ne puis prouver.

DORIS.

Ah ! que perdant, Madame, un témoin ſi fidèle,
La main qui vous l'ota vous doit ſembler cruelle.

ſais Calchas eſt ici, Calchas ſi renommé,
Ɂui des ſecrets des Dieux fut toujours informé.
.e Ciel ſouvent lui parle. Inſtruit par un tel maître,
l ſait tout ce qui fut & tout ce qui doit être.
'ourroit-il de vos jours ignorer les auteurs?
:e camp même eſt pour vous tout plein de protecteurs.
ientôt Iphigénie, en épouſant Achille,
'ous va ſous ſon appui préſenter un aſyle;
lle vous l'a promis & juré devant moi.
:e gage eſt le premier qu'elle attend de ſa foi.

ÉRIPHILE.

ṷue dirois-tu, Doris, ſi, paſſant tout le reſte,
et hymen, de mes maux, étoit le plus funeſte?

DORIS.

ṷuoi, Madame?

ÉRIPHILE.

Tu vois avec étonnement
ṷue ma douleur ne ſouffre aucun ſoulagement.
coute, & tu te vas étonner que je vive.
'eſt peu d'être étrangère, inconnue & captive;
e deſtructeur fatal des triſtes Lesbiens,
et Achille, l'auteur de tes maux & des miens,
ont la ſanglante main m'enleva priſonnière,
ṷui m'arracha d'un coup ma naiſſance & ton père;
e qui, juſques au nom, tout doit m'être odieux,
ſt de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS.

.h! que me dites-vous?

ÉRIPHILE.

Je me flattois ſans ceſſe
ṷu'un ſilence éternel cacheroit ma foibleſſe.
ſais mon cœur trop preſſé m'arrache ce diſcours,
t te parle une fois pour ſe taire toujours.
Ie me demande point ſur quel eſpoir fondée
e ce fatal amour je me vis poſſédée.
e n'en accuſe point quelques feintes douleurs,
ont je crus voir Achille honorer mes malheurs.

Le Ciel s'eſt fait ſans doute une joie inhumaine
A raſſembler ſur moi tous les traits de ſa haine.
Rappellerai-je encor le ſouvenir affreux
Du jour qui dans les fers nous jetta toutes deux?
Dans les cruelles mains par qui je fus ravie,
Je demeurai long-tems ſans lumière & ſans vie;
Enfin, mes foibles yeux cherchèrent la clarté;
Et, me voyant preſſer d'un bras enſanglanté,
Je frémiſſois, Doris, & d'un vainqueur ſauvage
Craignois de rencontrer l'effroyable viſage.
J'entrai dans ſon vaiſſeau, déteſtant ſa fureur,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis. Son aſpect n'avoit rien de farouche.
Je ſentis le reproche expirer dans ma bouche.
Je ſentis contre moi mon cœur ſe déclarer;
J'oubliai ma colère & ne ſus que pleurer.
Je me laiſſai conduire à cet aimable guide.
Je l'aimois à Lesbos, & je l'aime en Aulide.
Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
Et me tend une main prompte à me ſoulager.
Triſte effet des fureurs dont je ſuis tourmentée!
Je n'accepte la main qu'elle m'a préſentée
Que pour m'armer contre elle, & ſans me découvrir
Traverſer ſon bonheur que je ne puis ſouffrir.

DORIS.

Et que pourroit contre elle une impuiſſante haine?
Ne valoit-il pas mieux, renfermée à Mycène,
Eviter les tourmens que vous venez chercher,
Et combattre des feux contraints de ſe cacher!

ÉRIPHILE.

Je le voulois, Doris. Mais, quelque triſte image
Que ſa gloire à mes yeux montrât ſur ce rivage,
Au ſort qui me traînoit il fallut conſentir.
Une ſecrette voix m'ordonna de partir;
Me dit qu'offrant ici ma préſence importune,
Peut-être j'y pourrois porter mon infortune;
Que peut-être, approchant ces amans trop heureux,
Quelqu'un de mes malheurs ſe répandroit ſur eux.

Voilà ce qui m'amène, & non l'impatience
D'apprendre à qui je dois une triste naissance :
Ou plutôt leur hymen me servira de loi ;
S'il s'achève, il suffit, tout est fini pour moi.
Je périrai, Doris ; &, par une mort prompte,
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
Sans chercher des parens si long-tems ignorés,
Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, Madame ! & que pour votre vie...

ÉRIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

SCENE II.

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, où courez-vous ? & quels empressemens
Vous dérobent si-tôt à nos embrassemens ?
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine ?
Mon respect a fait place aux transports de la Reine ;
Un moment, à mon tour, ne vous puis je arrêter ?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater ?
Ne puis-je...

AGAMEMNON.

Hé bien, ma fille, embrassez votre père ;
Je vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cette amour m'est chère !
Quel plaisir de vous voir & de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !
Quels honneurs ! Quel pouvoir ! Déja la renommée
Par d'étonnans récits m'en avoit informée.

Mais que, voyant de près ce ſpectacle charmant,
Je ſens croître ma joie & mon étonnement!
Dieux! avec quel amour la Grèce vous révère!
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père!

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre?
J'ai cru n'avoir au Ciel que des graces à rendre.

AGAMEMNON *à part.*

Grands Dieux! à ſon malheur dois-je la préparer?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, Seigneur, & ſemblez ſoupirer.
Tous vos regards ſur moi ne tombent qu'avec peine.
Avons-nous ſans votre ordre abandonné Mycène?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux;
Mais les tems ſont changés auſſi-bien que les lieux.
D'un ſoin cruel ma joie eſt ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé! mon père, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'oſez-vous, ſans rougir, être père un moment?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune Princeſſe
A qui j'avois pour moi vanté votre tendreſſe:
Cent fois, lui promettant mes ſoins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ſes yeux de ma félicité.
Que va-t-elle penſer de votre indifférence?
Ai-je flatté ſes vœux d'une fauſſe eſpérance?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis?

AGAMEMNON.

Ah, ma fille!

IPHIGÉNIE.

Seigneur, pourſuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

?érisse le Troyen auteur de nos allarmes!

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coutera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les Dieux daignent sur-tout prendre soin de vos jours!

AGAMEMNON.

.es Dieux depuis un tems me sont cruels & sourds.

IPHIGÉNIE.

:alchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

AGAMEMNON.

uissé-je auparavant fléchir leur injustice!

IPHIGÉNIE.

'offrira-t-on bientôt?

AGAMEMNON.

Plutôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

se sera-t-il permis de me joindre à vos vœux?
erra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

AGAMEMNON.

:élas!

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez?

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille.

dieu.

SCENE III.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

De cet accueil que dois-je soupçonner?
'une secrette horreur je me sens frissonner.
crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
stes Dieux, vous savez pour qui je vous implore!

ÉRIPHILE.

Quoi! parmi tous les ſoins qui doivent l'accabler,
Quelque froideur ſuffit pour vous faire trembler!
Hélas! à quels ſoupirs ſuis-je donc condamnée,
Moi qui, de mes parens toujours abandonnée,
Etrangère par-tout, n'ai pas, même en naiſſant,
Peut-être reçu d'eux un regard careſſant!
Du moins, ſi vos reſpects ſont rejettés d'un père,
Vous en pouvez gémir dans le ſein d'une mère;
Et, de quelque diſgrace enfin que vous pleuriez,
Quels pleurs par un amant ne ſont point eſſuyés!

IPHIGÉNIE.

Je ne m'en défends point. Mes pleurs, belle Ériphil
Ne tiendront pas long-tems contre les ſoins d'Achille
Sa gloire, ſon amour, mon père, mon devoir,
Lui donnent ſur mon ame un trop juſte pouvoir.
Mais de lui-même ici que faut-il que je penſe?
Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,
Qu'un père de ſi loin m'ordonne de chercher,
S'empreſſe-t-il aſſez pour jouir d'une vue
Qu'avec tant de tranſports je croyois attendue?
Pour moi, depuis deux jours qu'approchant de ces lieu
Leur aſpect ſouhaité ſe découvre à nos yeux,
Je l'attendois par-tout; &, d'un regard timide,
Sans ceſſe parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur, pour le chercher, voloit loin devant mo
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive enfin, ſans qu'il m'ait prévenue.
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue;
Lui ſeul ne paroît point. Le triſte Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer ſon nom.
Que fait-il? Qui pourra m'expliquer ce myſtère?
Trouverai-je l'amant glacé comme le père?
Et les ſoins de la guerre auroient-ils, en un jour,
Eteint dans tous les cœurs la tendreſſe & l'amour?
Mais non. C'eſt l'offenſer par d'injuſtes allarmes.
C'eſt à moi que l'on doit le ſecours de ſes armes.

Il n'étoit point à Sparte entre tous ces amans
Dont le père d'Hélène a reçu les sermens :
Lui seul de tous ses Grecs, maître de sa parole,
S'il part contre Ilion, c'est pour moi qu'il y vole ;
Et, satisfait d'un prix qui lui semble si doux,
Il veut même y porter le nom de mon époux.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE.
DORIS.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, il faut partir sans que rien nous retienne,
Et sauver, en fuyant, votre gloire & la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'interdit & distrait,
Votre père ait paru nous revoir à regret.
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre.
Arcas s'est vu trompé par notre égarement,
Et vient de me la rendre en ce même moment.
Sauvons, encore un coup, notre gloire offensée.
Pour votre hymen Achille a changé de pensée ;
Et, refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
Jusques à son retour il veut le retarder.

ÉRIPHILE.

Qu'entends-je ?

CLYTEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage.
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main ;
Et mon choix, que flattoit le bruit de sa noblesse,
Vous donnoit avec joie au fils d'une Déesse.
Mais, puisque désormais son lâche repentir
Dément le sang des Dieux dont on le fait sortir,

Ma fille, c'eſt à nous de montrer qui nous ſommes,
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons-nous penſer, par un plus long ſéjour,
Que vos vœux de ſon cœur attendent le retour?
Rompons avec plaiſir un hymen qu'il diffère.
J'ai fait de mon deſſein avertir votre père;
Je ne l'attends ici que pour m'en ſéparer;
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.
(à Eriphile.)
Je ne vous preſſe point, Madame, de nous ſuivre.
En de plus chères mains ma retraite vous livre.
De vos deſſeins ſecrets on eſt trop éclairci;
Et ce n'eſt pas Calchas que vous cherchez ici.

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

En quel funeſte état ces mots m'ont-ils laiſſée!
Pour mon hymen Achille a changé de penſée!
Il me faut ſans honneur retourner ſur mes pas!
Et vous cherchez ici quelque autre que Calchas!

ÉRIPHILE.

Madame, à ce diſcours je ne puis rien comprendre.

IPHIGÉNIE.

Vous m'entendez aſſez, ſi vous voulez m'entendre.
Le ſort injurieux me ravit un époux;
Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous?
Vous ne pouviez ſans moi demeurer à Mycène;
Me verra-t-on ſans vous partir avec la Reine?

ÉRIPHILE.

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

IPHIGÉNIE.

Que tardez-vous, Madame, à le faire avertir?

ÉRIPHILE.

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

IPHIGÉNIE.

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.
Mais, Madame, je vois que c'eſt trop vous preſſer;
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penſer.
Achille .... Vous brûlez que je ne ſois partie.

ÉRIPHILE.

Moi! vous me ſoupçonnez de cette perfidie!
Moi! j'aimerois, Madame, un vainqueur furieux,
Qui toujours tout ſanglant ſe préſente à mes yeux;
Qui, la flamme à la main, & de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos...

IPHIGÉNIE.

Oui, vous l'aimez, perfide;
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le ſang vous avez vus baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame;
Et, loin d'en déteſter le cruel ſouvenir,
Vous vous plaiſez encore à m'en entretenir.
Déja plus d'une fois, dans vos plaintes forcées,
J'ai dû voir, & j'ai vu le fond de vos penſées;
Mais toujours ſur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avois écarté.
Vous l'aimez. Que faiſois-je? & quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale?
Crédule, je l'aimois: mon cœur, même aujourd'hui,
De ſon parjure amant lui promettoit l'appui.
Voilà donc le triomphe où j'étois amenée!
Moi-même à votre char je me ſuis enchaînée.
Je vous pardonne, hélas! des vœux intéreſſés,
Et la perte d'un cœur que vous me raviſſez.
Mais que, ſans m'avertir du piege qu'on me dreſſe,
Vous me laiſſiez chercher juſqu'au fond de la Grèce
L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner,
Perfide, cet affront ſe peut-il pardonner?

ÉRIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me ſurprendre
Madame : on ne m'a pas inſtruite à les entendre ;
Et les Dieux, contre moi dès long-tems indignés,
A mon oreille encor les avoient épargnés.
Mais il faut des amans excuſer l'injuſtice.
Et de quoi vouliez vous que je vous avertiſſe ?
Avez-vous pu penſer qu'au ſang d'Agamemnon
Achille préférât une fille ſans nom,
Qui de tout ſon deſtin ce qu'elle a pu comprendre,
C'eſt qu'elle ſort d'un ſang qu'il brûle de répandre ?

IPHIGÉNIE.

Vous triomphez, cruelle, & bravez ma douleur.
Je n'avois pas encor ſenti tout mon malheur :
Et vous ne comparez votre exil & ma gloire,
Que pour mieux relever votre injuſte victoire.
Toutefois vos tranſports ſont trop précipités.
Ce même Agamemnon à qui vous inſultez,
Il commande à la Grèce, il eſt mon père, il m'aime,
Il reſſent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.
Mes larmes par avance avoient ſu le toucher ;
J'ai ſurpris ſes ſoupirs qu'il me vouloit cacher.
Hélas ! de ſon accueil condamnant la triſteſſe,
J'oſois me plaindre à lui de ſon peu de tendreſſe !

SCENE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Il eſt donc vrai, Madame, & c'eſt vous que je vois !
Je ſoupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.
Vous en Aulide ! Vous ! Hé ! qu'y venez-vous faire ?
D'où vient qu'Agamemnon m'aſſuroit le contraire ?

IPHIGÉNIE.

Seigneur, raſſurez-vous. Vos vœux ſeront contens ;
Iphigénie encor n'y ſera pas long-tems.

SCENE VII.

ACHILLE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Elle me fuit ! Veillai-je ? ou n'eſt-ce point un ſonge ?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge ?
  Madame, je ne ſais ſi, ſans vous irriter,
Achille devant vous pourra ſe préſenter.
Mais, ſi d'un ennemi vous ſouffrez la prière,
Si lui-même ſouvent a plaint ſa priſonnière,
Vous ſavez quel ſujet conduit ici leurs pas.
Vous ſavez . . .

ÉRIPHILE.

Quoi ! Seigneur, ne le ſavez vous pas,
Vous, qui, depuis un mois, brûlant ſur ce rivage,
Avez conclu vous-même, & hâté leur voyage ?

ACHILLE.

De ce même rivage abſent depuis un mois,
Je le revis hier pour la première fois.

ÉRIPHILE.

Quoi ! lorſqu'Agamemnon écrivoit à Mycène,
Votre amour, votre main n'a pas conduit la ſienne ?
Quoi ! vous, qui de ſa fille adoriez les attraits . . .

ACHILLE.

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
Madame ; &, ſi l'effet eût ſuivi ma penſée,
Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis ?
Mais je ne vois par-tout que des yeux ennemis.
Que dis-je ? En ce moment Calchas, Neſtor, Ulyſſe,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattoient mon amour, & ſembloient m'annoncer
Que, ſi j'en crois ma gloire, il y faut renoncer.

Quelle entreprise ici pourroit être formée ?
Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée ?
Entrons. C'est un secret qu'il leur faut arracher.

SCENE VIII.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

DIEUX, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher?
Orgueilleuse rivale, on t'aime, & tu murmures !
Souffrirai-je à la fois ta gloire & tes injures ?
Ah ! plutôt . . . . Mais, Doris, ou j'aime à me flatter
Ou sur eux quelque orage est tout près d'éclater.
J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille
On trompe Iphigénie. On se cache d'Achille.
Agamemnon gémit. Ne désespérons point ;
Et, si le sort contre elle à ma haine se joint,
Je saurai profiter de cette intelligence,
Pour ne pas pleurer seule, & mourir sans vengeance.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Oui, Seigneur, nous partions; & mon juſte courroux
Laiſſoit bientôt Achille & le camp loin de nous.
Ma fille dans Argos couroit pleurer ſa honte.
Mais, lui-même étonné d'une fuite ſi prompte,
Par combien de ſermens, dont je n'ai pu douter,
Vient-il de me convaincre, & de nous arrêter!
Il preſſe cet hymen, qu'on prétend qu'il diffère,
Et vous cherche, brûlant d'amour & de colère.
Près d'impoſer ſilence à ce bruit impoſteur,
Achille en veut connoître & confondre l'auteur.
Banniſſez ces ſoupçons qui troubloient notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'eſt aſſez. Je conſens qu'on le croie.
Je reconnois l'erreur qui nous avoit ſéduits,
Et reſſens votre joie autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'uniſſe à ma famille;
Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille;
Je l'attends. Mais, avant que de paſſer plus loin,
J'ai voulu vous parler un moment ſans témoin.
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée.
Tout y reſſent la guerre, & non point l'hymenée.
Le tumulte d'un camp, ſoldats & matelots,
Un autel hériſſé de dards, de javelots,
Tout ce ſpectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'eſt point aſſez tranquille:
Et les Grecs y verroient l'épouſe de leur roi
Dans un état indigne & de vous & de moi.

M'en croirez-vous ? Laiſſez, de vos femmes ſuivie,
A cet hymen, ſans vous, marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Qui ? moi ? Que remettant ma fille en d'autres bras,
Ce que j'ai commencé, je ne l'achève pas ?
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuſe à l'autel de lui ſervir de guide ;
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous ?
Et qui préſentera ma fille à ſon époux ?
Quelle autre ordonnera cette pompe ſacrée ?

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée.
Vous êtes dans un camp ...

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous eſt ſoumis ;
Où le ſort de l'Aſie en vos mains eſt remis ;
Où je vois ſous vos loix marcher la Grèce entière ;
Où le fils de Thétis va m'appeller ſa mère.
Dans quel palais ſuperbe, & plein de ma grandeur,
Puis-je jamais paroître avec plus de ſplendeur ?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des Dieux, auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grace.
J'ai mes raiſons.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes Dieux ;
D'un ſpectacle ſi doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point rougir ici de ma préſence.

AGAMEMNON.

J'avois plus eſpéré de votre complaiſance.
Mais, puiſque la raiſon ne vous peut émouvoir,
Puiſqu'enfin ma prière a ſi peu de pouvoir ;
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame : je le veux, & je vous le commande.
Obéiſſez.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE *ſeule.*

D'où vient que d'un ſoin ſi cruel
L'injuſte Agamemnon m'écarte de l'autel ?
Fier de ſon nouveau rang m'oſe-t-il méconnoître ?
Me croit-il à ſa ſuite indigne de paroître ?
Ou de l'Empire encor timide poſſeſſeur,
N'oſeroit-il d'Hélène ici montrer la ſœur ?
Et pourquoi me cacher ? Et par quelle injuſtice
Faut-il que ſur mon front ſa honte rejailliſſe ?
Mais n'importe, il le veut, & mon cœur s'y réſout.
Ma fille, ton bonheur me conſole de tout !
Le Ciel te donne Achille, & ma joie eſt extrême
De t'entendre nommer... Mais le voici lui-même.

SCENE III.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

Tout ſuccède, Madame, à mon empreſſement.
Le Roi n'a point voulu d'autre éclairciſſement ;
Il en croit mes tranſports ; &, ſans preſque m'entendre,
Il vient en m'embraſſant de m'accepter pour gendre.
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t'il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté ?
Les Dieux vont s'appaiſer. Du moins Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous reconcilie ;
Que Neptune & les vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le ſang que ſa main va verſer.
Déja dans les vaiſſeaux la voile ſe déploie,
Déja ſur ſa parole ils ſe tournent vers Troie.

Pour moi, quoique le Ciel, au gré de mon amour,
Dût encore des vents retarder le retour,
Que je quitte à regret la rive fortunée
Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée !
Puis-je ne point chérir l'heureuſe occaſion
D'aller du ſang Troyen ſceller notre union,
Et de laiſſer bientôt, ſous Troie enſevelie,
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie ?

SCENE IV.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS, ÆGINE.

ACHILLE.

PRINCESSE, mon bonheur ne dépend que de vous.
Votre père à l'autel vous deſtine un époux.
Venez-y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, il n'eſt pas tems que nous partions encore.
La Reine permettra que j'oſe demander
Un gage à votre amour qu'il me doit accorder.
Je viens vous préſenter une jeune Princeſſe;
Le Ciel a ſur ſon front imprimé ſa nobleſſe;
De larmes tous les jours ſes yeux ſont arroſés;
Vous ſavez ſes malheurs, vous les avez cauſés.
Moi-même, où m'emportoit une aveugle colère ?
J'ai tantôt, ſans reſpect, affligé ſa miſère.
Que ne puis-je auſſi-bien, par d'utiles ſecours,
Réparer promptement mes injuſtes diſcours;
Je lui prête ma voix : je ne puis davantage.
Vous ſeul pouvez, Seigneur, détruire votre ouvrage.
Elle eſt votre captive; & ſes fers que je plains,
Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ſes mains.
Commencez donc par-là cette heureuſe journée.
Qu'elle puiſſe à nous voir n'être plus condamnée.

Montrez que je vais suivre au pied de nos autels
Un Roi qui, non content d'effrayer les mortels,
A des embrâsemens ne borne point sa gloire,
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire,
Et, par les malheureux quelquefois désarmé,
Sait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

ÉRIPHILE.

Oui, Seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
La guerre dans Lesbos me fit votre captive;
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

ACHILLE.

Vous, Madame?

ÉRIPHILE.

Oui, Seigneur; &, sans conter le reste,
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste,
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
De la félicité de mes persécuteurs?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie;
Je vois marcher contre elle une armée en furie;
Je vois déja l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que, loin du camp & loin de votre vue,
Toujours infortunée & toujours inconnue,
J'aille cacher un sort si digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié.

ACHILLE.

C'est trop, belle Princesse. Il ne faut que nous suivre.
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre;
Et que le doux moment de ma félicité
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCENE V.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

ARCAS.

MADAME, tout eſt prêt pour la cérémonie.
Le Roi près de l'autel attend Iphigénie,
Je viens la demander. Ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous?

CLYTEMNESTRE.

Dieux! que vient-il m'apprendre?

ARCAS *à Achille.*

Je ne vois plus que vous qui puiſſiez la défendre.

ACHILLE.

Contre qui?

ARCAS.

Je le nomme & l'accuſe à regret.
Autant que je l'ai pu j'ai gardé ſon ſecret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme eſt toute prête.
Dût tout cet appareil retomber ſur ma tête,
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE.

Qui que ce ſoit, parlez, & ne le craignez pas.

ARCAS.

Vous êtes ſon amant, & vous êtes ſa mère;
Gardez-vous d'envoyer la Princeſſe à ſon père.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi le craindrons-nous?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier ?

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

ACHILLE.

Lui !

CLYTEMNESTRE.

Sa fille !

IPHIGÉNIE.

Mon père !

ÉRIPHILE.

O Ciel, quelle nouvelle !

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle ?
Ce discours, sans horreur, se peut-il écouter ?

ARCAS.

Ah ! Seigneur, plût au Ciel que je pusse en douter.
Par la voix de Calchas l'oracle la demande ;
De toute autre victime il refuse l'offrande ;
Et les Dieux, jusques-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troie & les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les Dieux ordonneroient un meurtre abominable ?

IPHIGÉNIE.

Ciel ! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable ?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE *à Achille.*

Et voilà donc l'hymen où j'étois destinée !

ARCAS.

Le Roi, pour vous tromper feignoit cet hymenée.
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux ?

ACHILLE *la relevant.*

Ah, Madame !

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune.
Ce triſte abaiſſement convient à ma fortune.
Heureuſe ſi mes pleurs peuvent vous attendrir !
Une mère à vos pieds peut tomber ſans rougir.
C'eſt votre épouſe, hélas ! qui vous eſt enlevée ;
Dans cet heureux eſpoir je l'avois élevée.
C'eſt vous que nous cherchions ſur ce funeſte bord ;
Et votre nom, Seigneur, la conduit à la mort.
Ira-t-elle, des Dieux implorant la juſtice,
Embraſſer leurs autels parés pour ſon ſupplice ?
Elle n'a que vous ſeul. Vous ètes en ces lieux
Son père, ſon époux, ſon aſyle, ſes Dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous preſſe.
Auprès de votre époux, ma fille je vous laiſſe.
Seigneur, daignez m'attendre, & ne la point quitter
A mon perfide époux je cours me préſenter.
Il ne ſoutiendra point la fureur qui m'anime.
Il faudra que Calchas cherche une autre victime.
Ou ſi je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

SCENE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Madame, je me tais, & demeure immobile.
Eſt-ce à moi que l'on parle, & connoît-on Achille ?
Une mère pour vous croit devoir me prier.
Une Reine à mes pieds ſe vient humilier.
Et, me déshonorant par d'injuſtes allarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes.
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
Ah ! ſans doute, on s'en peut repoſer ſur ma foi.

L'outrage me regarde ; &, quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager.
C'est peu de vous défendre ; & je cours vous venger ;
Et punir à la fois le cruel stratagême
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

IPHIGÉNIE.

Ah ! demeurez, Seigneur, & daignez m'écouter.

ACHILLE.

Quoi ! Madame, un barbare osera m'insulter ?
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage.
Il sait que, le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt Rois ses rivaux ?
Et, pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire,
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content & glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous.
Cependant, aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
C'est peu de violer l'amitié, la nature ;
C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
Me montrer votre cœur fumant sur un autel.
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice ;
Que ma crédule main conduise le couteau ?
Qu'au lieu de votre époux, je sois votre bourreau ?
Et quel étoit pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?
Quoi donc, à leur fureur livrée en ce moment,
Vous iriez à l'autel me chercher vainement ;
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous auroit trompée ?
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel, qui m'a pu mépriser,
Apprenne de quel nom il osoit abuser.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! ſi vous m'aimiez, ſi, pour grace dernière,
Vous daigniez d'une amante écouter la prière,
C'eſt maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver.
Car enfin ce cruel, que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuſte, ſanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, ſongez qu'il eſt mon père.

ACHILLE.

Lui, votre père ? Après ſon horrible deſſein,
Je ne le connois plus que pour votre aſſaſſin.

IPHIGÉNIE.

C'eſt mon père, Seigneur, je vous le dis encore,
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, & dont juſqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce reſpect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offenſe ;
Et loin d'oſer ici, par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes diſcours je l'attiſe moi même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,
Pour avoir pu ſouffrir tous les noms odieux,
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain & barbare,
Il ne gémiſſe pas du coup qu'on me prépare ?
Quel père de ſon ſang ſe plaît à ſe priver ?
Pourquoi me perdroit-il, s'il pouvoit me ſauver ?
J'ai vu, n'en doutez point, ſes larmes ſe répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre ?
Hélas ! de tant d'horreurs ſon cœur déja troublé,
Doit il de votre haine être encore accablé ?

ACHILLE.

Quoi ! Madame, parmi tant de ſujets de crainte,
Ce ſont là les frayeurs dont vous êtes atteinte ?
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeller ?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler ;
Et lorſqu'à ſa fureur j'oppoſe ma tendreſſe,
Le ſoin de ſon repos eſt le ſeul qui vous preſſe !

On me ferme la bouche ! On l'excuse ! On le plaint !
C'est pour lui que l'on tremble, & c'est moi que l'on craint !
Triste effet de mes soins ! Est ce donc là, Madame,
Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre ame ?

IPHIGÉNIE.

Ah, cruel ! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?
Vous voyez de quel œil, & comme indifférente,
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante.
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
A quel excès tantôt alloit mon désespoir,
Quand, presqu'en arrivant, un récit peu fidèle
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle !
Quel trouble ! Quel torrent de mots injurieux
Accusoit à la fois les hommes & les Dieux !
Ah ! que vous auriez vu, sans que je vous le die,
De combien votre amour m'est plus cher que ma vie.
Qui sait même, qui sait si le Ciel irrité
A pu souffrir l'excès de ma félicité !
Hélas ! il me sembloit qu'une flamme si belle
M'élevoit au-dessus du sort d'une mortelle !

ACHILLE.

Ah ! si je vous suis cher, ma Princesse, vivez.

SCENE VII.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ACHILLE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, &, craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage.

Des Gardes, que lui-même a pris ſoin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de paſſer.
Il me fuit. Ma douleur étonne ſon audace.

ACHILLE.

Hé bien, c'eſt donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, Madame, & je vais lui parler.

IPHIGÉNIE.

Ah, Madame ! ... Ah, Seigneur ! où voulez-vous aller

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuſte prière ?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première ?

CLYTEMNESTRE.

Quel eſt votre deſſein, ma fille ?

IPHIGÉNIE.

Au nom des Dieux,
Madame, retenez un amant furieux.
De ce triſte entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches.
Je ſais juſqu'où s'emporte un amant irrité ;
Et mon père eſt jaloux de ſon autorité.
On ne connoît que trop la fierté des Atrides.
Laiſſez parler, Seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point de mon retardement,
Lui-même il me viendra chercher dans un moment.
Il entendra gémir une mère oppreſſée ;
Et que ne pourra point m'inſpirer la penſée
De prévenir les pleurs que vous verſeriez tous,
D'arrêter vos tranſports, & de vivre pour vous !

ACHILLE.

Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire.
Donnez-lui l'une & l'autre un conſeil ſalutaire,
Rappellez ſa raiſon, perſuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, & ſur-tout pour le ſien.
Je perds trop de momens en des diſcours frivoles,
Il faut des actions & non pas des paroles.

(à Clytemnestre.)

Madame, à vous servir je vais tout disposer.
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas.
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÉRIPHILE, DORIS.

DORIS.

Ah ! que me dites-vous ? Quelle étrange manie
Vous peut faire envier le ſort d'Iphigénie ?
Dans une heure elle expire. Et jamais, dites-vous,
Vos yeux de ſon bonheur ne furent plus jaloux.
Qui le croira, Madame ? Et quel cœur ſi farouche...

ÉRIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'eſt ſorti de ma bouche.
Jamais de tant de ſoins mon eſprit agité
Ne porta plus d'envie à ſa félicité.
Favorables périls ! Eſpérance inutile !
N'as-tu pas vu ſa gloire, & le trouble d'Achille ?
J'en ai vu, j'en ai ſui les ſignes trop certains.
Ce Héros, ſi terrible au reſte des humains,
Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre,
Et qui, ſi l'on nous fait un fidèle diſcours,
Suça même le ſang des lions & des ours,
Pour elle de la crainte a fait l'apprentiſſage :
Elle l'a vu pleurer & changer de viſage.
Et tu la plains, Doris ? Par combien de malheurs
Ne lui voudrois-je point diſputer de tels pleurs ?
Quand je devrois comme elle expirer dans une heure...
Mais que dis-je expirer ! Ne crois pas qu'elle meure.
Dans un lâche ſommeil crois-tu qu'enſeveli,
Achille aura pour elle impunément pâli ?
Achille à ſon malheur ſaura bien mettre obſtacle.
Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet oracle

Que

Que pour croître à la fois ſa gloire & mon tourment,
Et la rendre plus belle aux yeux de ſon amant.
Hé quoi ! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle ?
On ſupprime des Dieux la ſentence mortelle ;
Et, quoique le bucher ſoit déja préparé,
Le nom de la victime eſt encore ignoré.
Tout le camp n'en ſait rien. Doris, à ce ſilence,
Ne reconnois-tu pas un père qui balance ?
Et que fera-t-il donc ? Quel courage endurci
Soutiendra les aſſauts qu'on lui prépare ici ?
Une mère en fureur, les larmes d'une fille,
Les cris, le déſeſpoir de toute une famille,
Le ſang à ces objets facile à s'ébranler,
Achille menaçant tout prêt à l'accabler :
Non, te dis-je, les Dieux l'ont en vain condamnée ?
Je ſuis, & je ſerai la ſeule infortunée.
Ah ! ſi je m'en croyois.

DORIS.

Quoi ! que méditez-vous ?

ÉRIPHILE.

Je ne ſais qui m'arrête & retient mon courroux ;
Que, par un prompt avis de tout ce qui ſe paſſe,
Je ne coure des Dieux divulguer la menace,
Et publier par-tout les complots criminels
Qu'on fait ici contre eux & contre leurs autels.

DORIS.

Ah ! quel deſſein, Madame.

ÉRIPHILE.

Ah ! Doris, quelle joie !
Que d'encens brûleroit dans les temples de Troie !
Si, troublant tous les Grecs & vengeant ma priſon,
Je pouvois contre Achille armer Agamemnon ;
Si leur haine, de Troie oubliant la querelle,
Tournoit contre eux le fer qu'ils aiguiſent contre elle ;
Et ſi, de tout le camp, mes avis dangereux
Faiſoient à ma patrie un ſacrifice heureux.

DORIS.

J'entends du bruit. On vient, Clytemnestre s'avance.
Remettez-vous, Madame, ou fuyez sa présence.

ÉRIPHILE.

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Ægine, tu le vois, il faut que je la fuie.
Loin que ma fille pleure & tremble pour sa vie,
Elle excuse son père, & veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
O constance! O respect! Pour prix de sa tendresse,
Le barbare, à l'autel se plaint de sa paresse.
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison:
Il croit pouvoir encor cacher sa trahison.
Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

SCENE III.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

Que faites-vous, Madame? Et d'où vient que ces lieu
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux?
Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée:
Qu'attend-t-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?
A mes justes desirs ne vous rendez-vous pas?
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas?

'arlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille eſt toute prête.
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON.

Moi, Madame?

CLYTEMNESTRE.

Vos ſoins ont ils tout préparé?

AGAMEMNON.

Calchas eſt prêt, Madame, & l'autel eſt paré.
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire? Et de quel ſoin jaloux...

SCENE IV.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

VENEZ, venez, ma fille, on n'attend plus que vous;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je! Quel diſcours! Ma fille, vous pleurez,
Et baiſſez devant moi vos yeux mal aſſurés.
Quel trouble! Mais tout pleure, & la fille & la mère.
Ah, malheureux Arcas, tu m'as trahi!

IPHIGÉNIE.

Mon père,
Ceſſez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez, vous ſerez obéi.
Ma vie eſt votre bien. Vous voulez le reprendre.
Vos ordres, ſans détours, pouvoient ſe faire entendre.

D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis;
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de père.
C'est moi qui, si long-tems le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux;
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas, avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez domter.
Et, déja d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup, dont je suis menacée,
Me fasse rappeller votre bonté passée.
Ne craignez rien: mon cœur, de votre honneur jalou
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
Une mère, un amant attachoient leur bonheur.
Un Roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
Déja sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux: vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses allarmes.
Ma mère est devant vous, & vous voyez ses larmes.

Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il eſt trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colère des Dieux demande une victime.
Mais ils vous ont nommée. Un oracle cruel
Veut qu'ici votre ſang coule ſur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrières,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai réſiſté.
Croyez en cet amour, par vous même atteſté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit ſouſcrire.
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
Je vous ſacrifiois mon rang, ma ſûreté.
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée.
Ils ont trompé les ſoins d'un père infortuné,
Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous aſſurez point ſur ma foible puiſſance.
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les Dieux, nous livrant à ſon zèle indiſcret,
L'affranchiſſent d'un joug qu'il portoit à regret !
Ma fille, il faut céder. Votre heure eſt arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conſeil qu'à peine je reçoi.
Du coup qui vous attend, vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née.
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.
Allez. Et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnoiſſent mon ſang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeſte.
Oui, vous êtes le ſang d'Atrée & de Thyeſte.
Bourreau de votre fille, il ne vous reſte enfin
Que d'en faire à ſa mère un horrible feſtin.
Barbare ! C'eſt donc là cet heureux ſacrifice
Que vos ſoins préparoient avec tant d'artifice !
Quoi, l'horreur de ſouſcrire à cet ordre inhumain,
N'a pas en le traçant arrêté votre main !

Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
Où sont ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le Ciel, le juste Ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?
Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène, qui trouble & l'Europe & l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?
Avant qu'un nœud fatal l'unit à votre frère,
Thésée avoit osé l'enlever à son père,
Vous savez, & Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce Prince en son lit ;
Et qu'il en eut pour gage une jeune Princesse,
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non, l'amour d'un frère, & son honneur blessé
Sont les moindres des soins, dont vous êtes pressé.
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt Rois vous servir & vous craindre
Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés,
Cruel ! c'est à ces Dieux que vous sacrifiez ;
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer ;

Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison
Cede à la cruauté de cette trahison.
Un Prêtre, environné d'un foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle !
Déchirera son sein ! &, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux !
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule & désespérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont sous ses pas on les avoit semés !
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Or vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.
Et vous, rentrez, ma fille, & du moins à mes loix
Obéissez encor pour la dernière fois.

SCENE V.

AGAMEMNON *seul.*

A DE moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.
Heureux, si dans le trouble où flottent mes esprits,
Je n'avois toutefois à craindre que ses cris !
Hélas ! en m'imposant une loi si sévère,
Grands Dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père !



SCENE VI.

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

Un bruit aſſez étrange eſt venu juſqu'à moi,
Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, & ſans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;
Que vous-même, étouffant tout ſentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, ſous mon nom à l'autel appellée,
Je ne l'y conduiſois que pour être immolée;
Et que, d'un faux hymen nous abuſant tous deux,
Vous voulez me charger d'un emploi ſi honteux.
Qu'en dites-vous, Seigneur? Que faut-il que j'en penſe?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offenſe?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes deſſeins.
Ma fille ignore encor mes ordres ſouverains;
Et, quand il ſera tems qu'elle en ſoit informée,
Vous apprendrez ſon ſort, j'en inſtruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah! je ſais trop le ſort que vous lui réſervez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puiſque vous le ſavez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande? O Ciel, le puis-je croire
Qu'on oſe des fureurs avouer la plus noire!
Vous croyez qu'approuvant vos deſſeins odieux,
Je vous laiſſe immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y conſente?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,

Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, & qui vous outragez ?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du ſoin de ma famille ?
Ne pourrai-je, ſans vous, diſpoſer de ma fille ?
Ne ſuis-je plus ſon père ? Etes-vous ſon époux ?
Et ne peut-elle ....

ACHILLE.

Non, elle n'eſt plus à vous.
On ne m'abuſe point par des promeſſes vaines.
Tant qu'un reſte de ſang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon ſort unir tous ſes momens,
Je défendrai mes droits fondés ſur vos ſermens;
Et n'eſt-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée.
Accuſez & Calchas & le camp tout entier,
Ulyſſe, Ménélas, & vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi !

AGAMEMNON.

Vous qui, de l'Aſie embraſſant la conquête,
Querellez tous les jours le Ciel qui vous arrête;
Vous qui, vous offenſant de mes juſtes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur, pour la ſauver, vous ouvroit une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermois le champ où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez, ſa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juſte Ciel ! puis-je entendre & ſouffrir ce langage ?
Eſt-ce ainſi qu'au parjure on ajoute l'outrage !
Moi, je voulois partir aux dépens de ſes jours ?
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours ?
Au pied de ſes remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, ſourd à la voix d'une mère immortelle,

Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaiſſeaux partis des rives du Scamandre,
Aux champs Theſſaliens oſèrent-ils deſcendre?
Et jamais dans Lariſſe un lâche raviſſeur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma ſœur?
Qu'ai-je à me plaindre? Où ſont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous, à qui des Grecs moi ſeul je ne dois rien;
Vous, que j'ai fait nommer & leur chef & le mien;
Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous euſſiez aſſemblé votre armée.
Et quel fut le deſſein qui nous aſſembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à ſon époux?
Depuis quand penſe-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laiſſe ravir une épouſe que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frère bleſſé,
A-t-il droit de venger ſon amour offenſé?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire.
Elle eſt de mes ſermens ſeule dépoſitaire.
Content de ſon hymen, vaiſſeaux, armes, ſoldats,
Ma foi lui promit tout, & rien à Ménélas.
Qu'il pourſuive, s'il veut, ſon épouſe enlevée;
Qu'il cherche une victoire à mon ſang réſervée.
Je ne connois Priam, Hélène, ni Pâris.
Je voulois votre fille, & ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc. Retournez dans votre Theſſalie.
Moi-même je vous rends le ſerment qui vous lie.
Aſſez d'autres viendront, à mes ordres ſoumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis;
Et par d'heureux exploits, forçant la deſtinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, & juge, à vos diſcours,
Combien j'acheterois vos ſuperbes ſecours.
De la Grèce déja vous vous rendez l'arbitre;
Ses Rois, à vous ouir, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, ſi je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler ſous vos loix.

Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offenſe.
Je veux moins de valeur & plus d'obéiſſance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuiſſant courroux ;
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grace au ſeul nœud qui retient ma colère.
D'Iphigénie encor je reſpecte le père.
Peut-être, ſans ce nom, le chef de tant de Rois
M'auroit oſé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'eſt à vous de m'entendre.
J'ai votre fille enſemble & ma gloire à défendre.
Pour aller juſqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quels chemins vos coups doivent paſſer.

SCENE VII.

AGAMEMNON *ſeul.*

Et voilà ce qui rend ſa perte inévitable.
Ma fille toute ſeule étoit plus redoutable.
Ton inſolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibérons plus. Bravons ſa violence.
Ma gloire intéreſſée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur,
Ma pitié ſembleroit un effet de ma peur.
Holà ! Gardes, à moi.



SCENE VIII.

AGAMEMNON, EURYBATE, *Gardes.*

EURYBATE.

Seigneur.

AGAMEMNON.

Que vais-je faire ?
Puis-je leur prononcer cet ordre ſanguinaire ?
Cruel, à quel combat faut-il te préparer !
Quel eſt cet ennemi que tu leur vas livrer ?
Une mère m'attend, une mère intrépide,
Qui défendra ſon ſang contre un père homicide.
Je verrai mes ſoldats, moins barbares que moi,
Reſpecter dans ſes bras la fille de leur Roi.
Achille nous menace, Achille nous mépriſe.
Mais ma fille en eſt-elle à mes loix moins ſoumiſe ?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper ?
Que dis-je ? Que prétend mon ſacrilège zèle ?
Quels vœux, en l'immolant, formerai-je ſur elle ?
Quelques prix glorieux qui me ſoient propoſés,
Quels lauriers me plairont de ſon ſang arroſés ?
Je veux fléchir des Dieux la puiſſance ſuprême.
Ah ! quels Dieux me ſeroient plus cruels que moi-même ?
Non, je ne puis. Cédons au ſang, à l'amitié,
Et ne rougiſſons plus d'une juſte pitié.
Qu'elle vive. Mais quoi ? Peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au ſuperbe Achille accorder la victoire ?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
Croira que je lui cède, & qu'il m'a fait trembler.
De quel frivole ſoin mon eſprit s'embarraſſe ?
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?
Que ma fille à ſes yeux ſoit un ſujet d'ennui :
Il l'aime. Elle vivra pour un autre que lui.

Eurybate, appellez la Princeſſe, la Reine.
Qu'elles ne craignent point.

SCENE IX.

AGAMEMNON, *Gardes.*

AGAMEMNON.

Grands Dieux, ſi votre haine
Perſévère à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent devant vous tous les foibles humains !
Loin de la ſecourir, mon amitié l'opprime ;
Je le ſais. Mais, grands Dieux, une telle victime
Vaut bien que, confirmant vos rigoureuſes loix,
Vous me la demandiez une ſeconde fois.

SCENE X.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, EURYBATE, DORIS, *Gardes*

AGAMEMNON.

Allez. Madame, allez, prenez ſoin de ſa vie.
Je vous rends votre fille, & je vous la confie.
Loin de ces lieux cruels précipitez ſes pas.
Mes Gardes vous ſuivront commandés par Arcas.
Je veux bien excuſer ſon heureuſe imprudence.
Tout dépend du ſecret & de la diligence.
Ulyſſe ni Calchas n'ont point encor parlé ;
Gardez que ce départ ne leur ſoit révélé.
Cachez bien votre fille, & que tout le camp croie
Que je la retiens ſeule, & que je vous renvoie.
Fuyez. Puiſſent les Dieux, de mes larmes contens,
A mes triſtes regards ne l'offrir de long-tems.

Gardes, ſuivez la Reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur !

IPHIGÉNIE.

Ah, mon père !

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empreſſement ſévère.
Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriſer,
Par de feintes raiſons je m'en vais l'abuſer;
Je vais faire ſuſpendre une pompe funeſte,
Et de ce jour, au moins, lui demander le reſte.

SCENE XI.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Suis-moi. Ce n'eſt pas là, Doris, notre chemin.

DORIS

Vous ne les ſuivez pas?

ÉRIPHILE.

Ah! je ſuccombe enfin.
Je reconnois l'effet des tendreſſes d'Achille.
Je n'emporterai point une rage inutile.
Plus de raiſons. Il faut ou la perdre ou périr.
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

Cesse de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,
Ægine, il faut des Dieux appaiser la colère.
Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,
Regarde quel orage est tout prêt à tomber.
Considère l'état où la Reine est réduite.
Voi comme tout le camp s'oppose à notre fuite;
Avec quelle insolence, ils ont, de toutes parts,
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards.
Nos Gardes repoussés, la Reine évanouie...
Ah ! c'est trop l'exposer, souffre que je la fuie.
Et, sans attendre ici ses secours impuissans,
Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
Mon père même, hélas ! puisqu'il faut te le dire,
Mon père, en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, Madame ! Quoi donc ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

IPHIGÉNIE.

Achille trop ardent l'a peut-être offensé.
Mais le Roi, qui le hait, veut que je le haïsse.
Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice,
Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits,
Ægine, il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE.

Ah, Madame !

IPHIGÉNIE.

Ah, sentence ! Ah, rigueur inouie !
Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie !

Mourons, obéiſſons. Mais qu'eſt-ce que je voi?
Dieux! Achille!

SCENE II.

ACHILLE, IPHIGÉNIE,

ACHILLE.

Venez, Madame, ſuivez-moi.
Ne craignez ni les cris, ni la foule impuiſſante
D'un peuple qui ſe preſſe autour de cette tente.
Paroiſſez; & bientôt, ſans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
Patrocle, & quelques chefs qui marchent à ma ſuite,
De mes Theſſaliens vous amènent l'élite.
Tout le reſte, aſſemblé près de mon étendard,
Vous offre de ſes rangs l'invincible rempart.
A vos perſécuteurs oppoſons cet aſyle:
Qu'ils viennent vous chercher ſous les tentes d'Achille.
Quoi! Madame, eſt-ce ainſi que vous me ſecondez?
Ce n'eſt que par des pleurs que vous me répondez.
Vous fiez vous encore à de ſi foibles armes?
Hâtons-nous. Votre père a déja vu vos larmes.

IPHIGÉNIE.

Je le ſais bien, Seigneur. Auſſi tout mon eſpoir
N'eſt plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE.

Vous, mourir! Ah, ceſſez de tenir ce langage!
Songez vous quel ſerment vous & moi nous engage!
Songez-vous, pour trancher d'inutiles diſcours,
Que le bonheur d'Achille eſt fondé ſur vos jours!

IPHIGÉNIE.

Le Ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre deſtinée.
Notre amour nous trompoit; & les arrêts du ſort
Veulent que ce bonheur ſoit un fruit de ma mort.

Songez, Seigneur, ſongez à ces moiſſons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains préſente la victoire.
Ce champ ſi glorieux, où vous aſpirez tous,
Si mon ſang ne l'arroſe, eſt ſtérile pour vous.
Telle eſt la loi des Dieux à mon père dictée.
En vain, ſourd à Calchas, il l'avoit rejettée.
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés,
Leurs ordres éternels ſe ſont trop déclarés.
Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obſtacles;
Vous même dégagez la foi de vos oracles.
Signalez ce Héros à la Grèce promis,
Tournez votre douleur contre ſes ennemis.
Déja Priam pâlit. Déja Troie, en allarmes,
Redoute mon bucher, & frémit de vos larmes.
Allez; &, dans ſes murs vuides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet eſpoir ſatisfaite & tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'eſpère que du moins un heureux avenir,
A vos faits immortels joindra mon ſouvenir;
Et qu'un jour mon trépas, ſource de votre gloire;
Ouvrira le récit d'une ſi belle hiſtoire.
Adieu, Prince, vivez digne race des Dieux.

ACHILLE.

Non, je ne reçois point vos funeſtes adieux.
En vain, par ce diſcours, votre cruelle adreſſe
Veut ſervir votre père, & tromper ma tendreſſe.
En vain vous prétendez, obſtinée à mourir,
Intéreſſer ma gloire à vous laiſſer périr.
Ces moiſſons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes;
Ma main, en vous ſervant, les trouve toutes prêtes.
Et qui de ma faveur ſe voudroit honorer,
Si mon hymen prochain ne peut vous aſſurer?
Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre.
Venez, Madame, il faut les en croire, & me ſuivre.

IPHIGÉNIE.

Qui, moi? Que contre un père oſant me révolter;
Je mérite la mort que j'irois éviter?

Où seroit le respect, & ce devoir suprême...?

ACHILLE.

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler.
Ne fait-il des sermens que pour les violer?
Vous-même, que retient un devoir si sévère,
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père?
Suivez-vous seulement ses ordres absolus,
Quand il cesse de l'être, & ne vous connoît plus?
Enfin, c'est trop tarder, ma Princesse; & ma crainte...

IPHIGÉNIE.

Quoi! Seigneur, vous iriez jusques à la contrainte?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur:
Ma gloire vous seroit moins chère que ma vie?
Ah! Seigneur, épargnez la triste Iphigénie!
Asservie à des loix que j'ai dû respecter,
C'est déja trop pour moi que de vous écouter.
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire.
Ou, par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je saurai m'affranchir, dans ces extrémités,
Du secours dangereux que vous me présentez.

ACHILLE.

Hé bien, n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous semble si belle.
Portez à votre père un cœur, où j'entrevoi
Moins de respect pour lui, que de haine pour moi.
Une juste fureur s'empare de mon ame.
Vous allez à l'autel, & moi, j'y cours, Madame.
Si de sang & de morts le Ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé:
A mon aveugle amour tout sera légitime.
Le prêtre deviendra la premiere victime.
Le bucher, par mes mains détruit & renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé.
Et si, dans les horreurs de ce désordre extrême,
Votre père frappé tombe, & périt lui-même,

Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGÉNIE.

Ah, Seigneur! Ah, cruel!... Mais il fuit, il m'échappe.
O, toi, qui veux ma mort, me voilà seule, frappe,
Termine, juste Ciel, ma vie & mon effroi;
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi!

SCENE III.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE, EURYBATE, *Gardes.*

CLYTEMNESTRE.

Oui, je la défendrai contre toute l'armée.
Lâches, vous trahissez votre Reine opprimée!

EURYBATE.

Non, Madame, il suffit que vous nous commandiez.
Vous nous verrez combattre & mourir à vos pieds.
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre?
Contre tant d'ennemis qui pourra vous défendre?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé.
C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas seul regne, seul commande.
La piété sévère exige son offrande.
Le Roi, de son pouvoir se voit déposséder;
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille à qui tout cède, Achille à cet orage
Voudroit lui-même en vain opposer son courage.
Que fera-t-il, Madame? Et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie.
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre & lier toutes deux.

Mon corps ſera plutôt ſéparé de mon ame,
Que je ſouffre jamais... Ah, ma fille!

IPHIGÉNIE.

Ah, Madame!
Sous quel aſtre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une ſi tendre amour?
Mais que pouvez vous faire en l'état où nous ſommes?
Vous avez à combattre & les Dieux & les hommes.
Contre un peuple en fureur vous expoſerez-vous?
N'allez point, dans un camp rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obſtinée,
Par des ſoldats peut-être indignement traînée,
Préſenter pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un ſpectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez. Laiſſez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage.
Du bucher qui m'attend, trop voiſin de ces lieux,
La flamme de trop près viendroit frapper vos yeux.
Sur-tout, ſi vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.

CLYTEMNESTRE.

Lui, par qui votre cœur à Calchas préſenté!...

IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahiſon le cruel m'a déçue!

IPHIGÉNIE.

Il me cédoit aux Dieux, dont il m'avoit reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux.
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds.
Vos yeux me reverront dans Oreſte mon frère.
Puiſſe-t-il être, hélas, moins funeſte à ſa mère!
D'un Peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame; & rappellant votre vertu ſublime...
Eurybate, à l'autel conduiſez la victime.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, *Gardes.*

CLYTEMNESTRE.

Ah ! vous n'irez pas ſeule, & je ne prétends pas . . .
Mais on ſe jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides, contentez votre ſoif ſanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, Madame ? Et que voulez-vous faire ?

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! je me conſume en impuiſſans efforts,
Et rentre au trouble affreux, dont à peine je ſors.
Mourrai-je tant de fois ſans ſortir de la vie !

ÆGINE.

Ah ! ſavez-vous le crime, & qui vous a trahie,
Madame ? Savez-vous quel ſerpent inhumain
Iphigénie avoit retiré dans ſon ſein ?
Eriphile, en ces lieux par vous même conduite,
A ſeule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE.

O monſtre, que Megère en ſes flancs a porté !
Monſtre, que dans nos bras les enfers ont jetté !
Quoi ! tu ne mourras point ? Quoi ! pour punir ſon crime. . .
Mais où va ma douleur chercher une victime ?
Quoi ! pour noyer les Grecs & leurs mille vaiſſeaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux ?
Quoi ! lorſque les chaſſant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents ſi long-tems accuſés,
Ne te couvriront pas de ſes vaiſſeaux briſés ?
Et toi, Soleil, & toi, qui, dans cette contrée,
Reconnois l'héritier & le vrai fils d'Atrée ;
Toi, qui n'oſas du père éclairer le feſtin,
Recule, ils t'ont appris ce funeſte chemin !

Mais, cependant, ô Ciel! ô mère infortunée!
De feſtons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux, par ſon père apprêtés.
Calchas va dans ſon ſang ... barbares, arrêtez;
C'eſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre, & ſens trembler la terre.
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ſes coups.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, ARCAS, *Gardes.*

ARCAS.

N'EN doutez point, Madame, un Dieu combat pour vous
Achille en ce moment exauce vos prières;
Il a briſé des Grecs les trop foibles barrières.
Achille eſt à l'autel. Calchas eſt éperdu.
Le fatal ſacrifice eſt encor ſuſpendu.
On ſe menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ſes amis, pour lui prêts à ſe dévouer.
Le triſte Agamemnon, qui n'oſe l'avouer,
Pour détourner ſes yeux des meurtres qu'il préſage,
Ou pour cacher ſes pleurs, s'eſt voilé le viſage.
Venez, puiſqu'il ſe taît, venez par vos diſcours
De votre défenſeur appuyer le ſecours.
Lui-même de ſa main, de ſang toute fumante;
Il veut entre vos bras remettre ſon amante;
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas.
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre! Ah, courons, cher Arcas?
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâliſſe.
J'irai par-tout. Mais Dieux! ne vois-je pas Ulyſſe?
C'eſt lui. Ma fille eſt morte, Arcas, il n'eſt plus tems.

SCENE DERNIERE.

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, *Gardes.*

ULYSSE.

Non, Madame, elle vit, & les Dieux sont contens.
Rassurez-vous. Le Ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit ! Et c'est vous qui venez me l'apprendre !

ULYSSE.

Oui, c'est moi, qui, long-tems contre elle & contre vous,
Ai cru devoir, Madame, affermir votre époux :
Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes;
Et qui viens, puisqu'enfin le Ciel est appaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille ! Ah, Prince ! O Ciel ! Je demeure éperdue.
Quel miracle, Seigneur, quel Dieu me l'a rendue ?

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saisi d'horreur, de joie, & de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déja de tout le camp la discorde maîtresse
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille allarmée,
Voyoit pour elle Achille, & contre elle l'armée.
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Epouvantoit l'armée, & partageoit les Dieux.
Déja de traits en l'air s'élevoit un nuage;
Déja couloit le sang, prémices du carnage.

Entre les deux partis Calchas s'eſt avancé,
L'œil farouche, l'air ſombre, & le poil hériſſé,
Terrible, & plein du Dieu qui l'agitoit ſans doute:
Vous, Achille, a-t-il dit, *& vous Grecs, qu'on m'écoute*
Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
M'explique ſon oracle, & m'inſtruit de ſon choix.
Un autre ſang d'Hélène, une autre Iphigénie
Sur ce bord immolée y doit laiſſer ſa vie.
Théſée avec Hélène uni ſecrettement
Fit ſuccéder l'hymen à ſon enlevement.
Une fille en ſortit, que ſa mère a célée.
Du nom d'Iphigénie elle fut appellée.
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours.
D'un ſiniſtre avenir je menaçai ſes jours.
Sous un nom emprunté ſa noire deſtinée,
Et ſes propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend, elle eſt devant vos yeux;
Et c'eſt elle, en un mot, que demandent les Dieux.
Ainſi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, & regarde Eriphile.
Elle étoit à l'autel, & peut-être en ſon cœur
Du fatal ſacrifice accuſoit la lenteur.
Elle même tantôt, d'une courſe ſubite,
Etoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en ſecret ſa naiſſance & ſon ſort.
Mais, puiſque Troie enfin eſt le prix de ſa mort,
L'armée, à haute voix, ſe déclare contre elle,
Et prononce à Calchas ſa ſentence mortelle.
Déja, pour la ſaiſir, Calchas leve le bras.
Arrête, a-t-elle dit, *& ne m'approche pas.*
Le ſang de ces Héros, dont tu me fais deſcendre,
Sans tes profanes mains ſaura bien ſe répandre.
Furieuſe elle vole, & ſur l'autel prochain
Prend le ſacré couteau, le plonge dans ſon ſein.
A peine ſon ſang coule, & fait rougir la terre,
Les Dieux font ſur l'autel entendre le tonnerre,
Les vents agitent l'air d'heureux frémiſſemens,
Et la mer leur répond par ſes mugiſſemens.
La rive au loin gémit, blanchiſſante d'écume.
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume.
I

Le Ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, & parmi nous
Jette une ſainte horreur qui nous raſſure tous.
Le ſoldat étonné dit que dans une nue
Juſques ſur le bucher Diane eſt deſcendue ;
Et croit que, s'élevant au travers de ſes feux,
Elle portoit au Ciel notre encens & nos vœux.
Tout s'empreſſe, tout part. La ſeule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure ſon ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir.
Venez. Achille & lui, brûlant de vous revoir,
Madame, & déſormais tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguſte alliance.

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô Ciel, puis-je jamais
Récompenſer Achille, & payer tes bienfaits !

FIN.



PHEDRE,

TRAGÉDIE.

PRÉFACE.

VOICI encore une Tragédie dont le ſujet eſt pris d'Euripide. Quoique j'aie ſuivi une route un peu différente de celle de cet Auteur pour la conduite de l'action, je n'ai pas laiſſé d'enrichir ma pièce de tout ce qui m'a paru le plus éclatant dans la ſienne. Quand je ne lui devrois que la ſeule idée du caractère de Phèdre, je pourrois dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raiſonnable ſur le Théâtre. Je ne ſuis point étonné que ce caractère ait eu un ſuccès ſi heureux du tems d'Euripide, & qu'il ait encore ſi bien réuſſi dans notre ſiècle, puiſqu'il a toutes les qualités qu'Ariſtote demande dans le héros de la tragédie, & qui ſont propres à exciter la compaſſion & la terreur. En effet, Phèdre n'eſt ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocente. Elle eſt engagée, par ſa deſtinée & par la colère des Dieux, dans une paſſion illégitime, dont elle a horreur toute la première : elle fait tous ſes efforts pour la ſurmonter : elle aime mieux ſe laiſſer mourir que de la déclarer à perſonne ; &, lorſqu'elle eſt forcée de la découvrir, elle en parle avec une confuſion qui fait bien voir que ſon crime eſt plutôt une punition des Dieux, qu'un mouvement de ſa volonté.

J'ai même pris ſoin de la rendre un peu moins odieuſe qu'elle n'eſt dans les tragédies des anciens, où elle ſe réſout d'elle-même à accuſer Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avoit quelque choſe de trop bas & de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une Princeſſe qui a d'ailleurs des ſentimens ſi nobles & ſi vertueux. Cette baſſeſſe m'a paru plus convenable à une nourrice, qui pouvoit avoir des inclinations plus ſerviles, & qui néanmoins n'entreprend cette fauſſe accuſation que pour ſauver la vie & l'honneur de ſa maîtreſſe. Phèdre n'y donne les mains que parce-qu'elle eſt dans une agitation d'eſprit qui la met hors d'elle-même; & elle vient un moment après dans le deſſein de juſtifier l'innocence & de déclarer la vérité.

Hippolyte eſt accuſé, dans Euripide & dans Sénèque, d'avoit en effet violé ſa belle-mère : *vim corpus tulit.* Mais il n'eſt ici accuſé que d'en avoir eu deſſein. J'ai voulu épargner à Théſée une confuſion qui l'auroit pu rendre moins agréable aux ſpectateurs.

Pour ce qui eſt du perſonnage d'Hippolyte, j'avois remarqué dans les anciens, qu'on reprochoit à Euripide de l'avoir repréſenté comme un philoſophe exempt de toute imperfection; ce qui faiſoit que la mort de ce jeune Prince cauſoit beaucoup plus d'indignation que de pitié. J'ai cru lui devoir donner

quelque foibleſſe qui le rendroit un peu coupable envers ſon père, ſans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'ame avec laquelle il épargne l'honneur de Phèdre, & ſe laiſſe opprimer ſans l'accuſer. J'appelle foibleſſe la paſſion qu'il reſſent malgré lui pour Aricie, qui eſt la fille & la ſœur des ennemis mortels de ſon père.

Cette Aricie n'eſt point un perſonnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'épouſa, & en eut un fils, après qu'Eſculape l'eut reſſuſcité : & j'ai lu encore dans quelques auteurs qu'Hippolyte avoit épouſé & emmené en Italie une jeune Athénienne de grande naiſſance, qui s'appelloit Aricie, & qui avoit donné ſon nom à une petite ville d'Italie.

Je rapporte ces autorités, parceque je me ſuis très ſcrupuleuſement attaché à ſuivre la fable. J'ai même ſuivi l'hiſtoire de Théſée, telle qu'elle eſt dans Plutarque.

C'eſt dans cet hiſtorien que j'ai trouvé que ce qui avoit donné occaſion de croire que Théſée fût deſcendu dans les enfers pour enlever Proſerpine, étoit un voyage que ce prince avoit fait en Épire vers la ſource de l'Achéron, chez un roi dont Pirithoüs vouloit enlever la femme, & qui arrêta Théſée priſonnier, après avoir fait mourir Pirithoüs. Ainſi j'ai tâché de conſerver la vraiſemblance de l'hiſtoire, ſans rien perdre des

ornemens de la fable, qui fournit extrêmement à la poéſie. Et le bruit de la mort de Théſée, fondé ſur ce voyage fabuleux, donne lieu à Phèdre de faire une déclaration d'amour qui devient une des principales cauſes de ſon malheur, & qu'elle n'auroit jamais oſé faire tant qu'elle auroit cru que ſon mari étoit vivant.

Au reſte, je n'oſe encore aſſurer que cette pièce ſoit en effet la meilleure de mes tragédies; je laiſſe & aux lecteurs & au tems à décider de ſon véritable prix. Ce que je puis aſſurer, c'eſt que je n'en ai point fait où la vertu ſoit plus miſe en jour que dans celle-ci. Les moindres fautes y ſont ſévérement punies : la ſeule penſée du crime y eſt regardée avec autant d'horreur que le crime même : les foibleſſes de l'amour y paſſent pour de vraies foibleſſes : les paſſions n'y ſont préſentées aux yeux que pour montrer tout le déſordre dont elles ſont cauſe; & le vice y eſt peint par-tout avec des couleurs qui en font connoître & haïr la difformité. C'eſt là proprement le but que tout homme qui travaille pour le public doit ſe propoſer; & c'eſt ce que les premiers poètes tragiques avoient en vue ſur toute choſe. Leur théâtre étoit une école où la vertu n'étoit pas moins bien enſeignée que dans les écoles des philoſophes. Auſſi Ariſtote a bien voulu donner des règles du poème dramatique; & Socrate, le plus ſage des philoſophes, ne dédaignoit pas de mettre la

main aux tragédies d'Euripide. Il ſeroit à ſouhaiter que nos ouvrages fuſſent auſſi ſolides & auſſi pleins d'utiles inſtructions que ceux de ces poètes. Ce ſeroit peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de perſonnes célèbres par leur piété & par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans ces derniers tems, & qui en jugeroient ſans doute plus favorablement, ſi les auteurs ſongeoient autant à inſtruire leurs ſpectateurs qu'à les divertir, & s'ils ſuivoient en cela la véritable intention de la tragédie.



ACTEURS.

THÉSÉE, Fils d'Égée, Roi d'Athène.

PHÈDRE, Femme de Théſée, Fille de Minos & de Paſiphaé.

HIPPOLYTE, Fils de Théſée & d'Antiope, Reine des Amazones.

ARICIE, Princeſſe du ſang royal d'Athènes.

ŒNONE, Nourrice & Confidente de Phèdre.

THÉRAMÈNE, Gouverneur d'Hippolyte.

ISMÈNE, Confidente d'Aricie.

PANOPE, Femme de la ſuite de Phèdre.

GARDES.

La Scène eſt à Trézène, ville du Péloponnèſe.



PHEDRE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Le deſſein en eſt pris, je pars, cher Théramène,
Et quitte le ſéjour de l'aimable Trézène.
Dans le doute mortel dont je ſuis agité,
Je commence à rougir de mon oiſiveté:
Depuis plus de ſix mois, éloigné de mon père,
J'ignore le deſtin d'une tête ſi chère;
J'ignore juſqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THÉRAMÈNE.

Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous donc chercher?
Déja, pour ſatisfaire à votre juſte crainte,
J'ai couru les deux mers que ſépare Corinthe,
J'ai demandé Théſée aux peuples de ces bords
Où l'on voit l'Achéron ſe perdre chez les morts;
J'ai viſité l'Élide, &, laiſſant le Ténare,
Paſſé juſqu'à la mer qui vit tomber Icare.
Sur quel eſpoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ſes pas?

Qui ſait même, qui ſait ſi le Roi votre père
Veut que de ſon abſence on ſache le myſtère ?
Et ſi, lorſqu'avec vous nous tremblons pour ſes jours,
Tranquille, & nous cachant de nouvelles amours,
Ce héros n'attend point qu'une amante abuſée . . .

HIPPOLYTE.

Cher Théramène, arrête, & reſpecte Théſée.
De ſes jeunes erreurs déſormais revenu,
Par un indigne obſtacle il n'eſt point retenu;
Et, fixant de ſes vœux l'inconſtance fatale,
Phèdre, depuis long-tems, ne craint plus de rivale.
Enfin, en le cherchant, je ſuivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux que je n'oſe plus voir.

THÉRAMÈNE.

Hé ! depuis quand, Seigneur, craignez-vous la préſence
De ces paiſibles lieux, ſi chers à votre enfance,
Et dont je vous ai vu préférer le ſéjour
Au tumulte pompeux d'Athène & de la cour?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chaſſe?

HIPPOLYTE.

Cet heureux tems n'eſt plus. Tout a changé de face
Depuis que ſur ces bords les Dieux ont envoyé
La fille de Minos & de Paſiphaé.

THÉRAMÈNE.

J'entends. De vos douleurs la cauſe m'eſt connue.
Phèdre ici vous chagrine, & bleſſe votre vue.
Dangereuſe marâtre, à peine elle vous vit,
Que votre exil d'abord ſignala ſon crédit.
Mais ſa haine ſur vous autrefois attachée,
Ou s'eſt évanouie, ou s'eſt bien relâchée.
Et d'ailleurs, quels périls vous peut faire courir
Une femme mourante, & qui cherche à mourir ?
Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obſtine à taire,
Laſſe enfin d'elle-même, & du jour qui l'éclaire,
Peut-elle contre vous former quelques deſſeins?

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'eſt pas ce que je crains.

Hippolyte, en partant, fuit une autre ennemie.
Je fuis, je l'avouerai, cette jeune Aricie,
Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THÉRAMÈNE.

Quoi! vous-même, Seigneur, la persécutez-vous?
Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides
Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides?
Et devez-vous haïr ses innocens appas?

HIPPOLYTE.

Si je la haïssois, je ne la fuirois pas.

THÉRAMÈNE.

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite?
Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte,
Implacable ennemi des amoureuses loix,
Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois?
Vénus, par votre orgueil si long-tems méprisée,
Voudroit-elle à la fin justifier Thésée?
Et vous mettant au rang du reste des mortels,
Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels?
Aimeriez-vous, Seigneur?

HIPPOLYTE.

Ami, qu'oses-tu dire?
Toi qui connois mon cœur depuis que je respire,
Des sentimens d'un cœur si fier, si dédaigneux,
Peux-tu me demander le désaveu honteux?
C'est peu qu'avec son lait une mère Amazone
M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne.
Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,
Je me suis applaudi, quand je me suis connu.
Attaché près de moi par un zèle sincère,
Tu me contois alors l'histoire de mon père.
Tu sais combien mon ame, attentive à ta voix,
S'échauffoit au récit de ses nobles exploits;
Quand tu me dépeignois ce héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,

Les monſtres étouffés, & les brigands punis,
Procuſte, Cercyon, & Scyrron, & Sinnis,
Et les os diſperſés du Géant d'Epidaure,
Et la Créte fumant du ſang du Minotaure.
Mais quand tu récitois des faits moins glorieux,
Sa foi par-tout offerte, & reçue en cent lieux;
Hélène à ſes parens dans Sparte dérobée;
Salamine témoin des pleurs de Péribée;
Tant d'autres, dont les noms lui ſont même échappés;
Trop crédules eſprits que ſa flamme a trompés!
Ariane aux rochers contant ſes injuſtices;
Phèdre enlevée enfin ſous de meilleurs auſpices;
Tu ſais comme, à regret écoutant ce diſcours,
Je te preſſois ſouvent d'en arrêter le cours.
Heureux, ſi j'avois pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une ſi belle hiſtoire!
Et moi-même, à mon tour, je me verrois lié?
Et les Dieux juſques-là m'auroient humilié!
Dans mes lâches ſoupirs d'autant plus mépriſable,
Qu'un long amas d'honneurs rend Théſée excuſable,
Qu'aucuns monſtres par moi domtés juſqu'aujourd'hui,
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui!
Quand même ma fierté pourroit s'être adoucie,
Aurois-je pour vainqueur dû choiſir Aricie?
Ne ſouviendroit-il plus à mes ſens égarés
De l'obſtacle éternel qui nous a ſéparés?
Mon père la réprouve; &, par des loix ſévères,
Il défend de donner des neveux à ſes frères.
D'une tige coupable il craint un rejetton.
Il veut avec leur ſœur enſevelir leur nom;
Et que, juſqu'au tombeau, ſoumiſe à ſa tutelle,
Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
Dois-je épouſer ſes droits contre un père irrité?
Donnerai-je l'exemple à la témérité?
Et dans un fol amour ma jeuneſſe embarquée....

THÉRAMÈNE.

Ah! Seigneur, ſi votre heure eſt une fois marquée,
Le Ciel de nos raiſons ne ſait point s'informer.
Théſée ouvre vos yeux en voulant les fermer;

Et sa haine, irritant une flamme rebelle,
Préte à son ennemie une grace nouvelle.
Enfin, d'un chaste amour pourquoi vous effrayer?
S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer?
En croirez-vous toujours un farouche scrupule?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule?
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domtés?
Vous-même où seriez-vous, vous, qui la combattez;
Si toujours Antiope, à ses loix opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée?
Mais que sert d'affecter un superbe discours?
Avouez-le, tout change; &, depuis quelques jours,
On vous voit moins souvent, orgueilleux & sauvage,
Tantôt faire voler un char sur le rivage,
Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un coursier indompté.
Les forêts de nos cris moins souvent retentissent.
Chargés d'un feu secret vos yeux s'appesantissent.
Il n'en faut point douter, vous aimez, vous brûlez;
Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.
La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire?

HIPPOLYTE.

Théramène, je pars, & vais chercher mon père.

THÉRAMENE.

Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir,
Seigneur?

HIPPOLYTE.

C'est mon dessein; tu peux l'en avertir.
Voyons-la, puisqu'ainsi mon devoir me l'ordonne.
Mais quel nouveau malheur trouble sa chère Œnone?



SCENE II.

HIPPOLYTE, ŒNONE, THÉRAMENE.

ŒNONE.

HÉLAS! Seigneur, quel trouble au mien peut être égal?
La Reine touche presque à son terme fatal.
En vain à l'observer jour & nuit je m'attache,
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un désordre éternel regne dans son esprit.
Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.
Elle veut voir le jour; & sa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde...
Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il suffit, je la laisse en ces lieux;
Et ne lui montre point un visage odieux.

SCENE III.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

N'ALLONS point plus avant. Demeurons, chère Œnone.
Je ne me soutiens plus. Ma force m'abandonne.
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi;
Et mes genoux tremblans se dérobent sous moi.
Hélas!

(Elle s'assied.)

ŒNONE.

Dieux tout-puissans, que nos pleurs vous appaisent!

PHÈDRE.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent!

Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
Tout m'afflige & me nuit & conspire à me nuire.

ŒNONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !
Vous même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains,
Vous-même, rappellant votre force première,
Vous vouliez vous montrer & revoir la lumière.
Vous la voyez, Madame; & prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher ?

PHÈDRE.

Noble & brillant auteur d'une triste famille,
Toi, dont ma mère osoit se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois !

ŒNONE.

Quoi ! vous ne perdrez point cette cruelle envie ?
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts ?

PHÈDRE.

Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

ŒNONE.

Quoi ! Madame ?

PHÈDRE.

Insensée, où suis-je, & qu'ai-je dit ?
Où laissai je égarer mes vœux & mon esprit ?
Je l'ai perdu. Les Dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage.
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs;
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

ŒNONE.

Ah ! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence,
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours ?

Quelle fureur les borne au milieu de leur courſe ?
Quel charme ou quel poiſon en a tari la ſource ?
Les ombres par trois fois ont obſcurci les cieux,
Depuis que le ſommeil n'eſt entré dans vos yeux ;
Et le jour a trois fois chaſſé la nuit obſcure,
Depuis que votre corps languit ſans nourriture.
A quel affreux deſſein vous laiſſez-vous tenter ?
De quel droit ſur vous-même oſez-vous attenter ?
Vous offenſez les Dieux auteurs de votre vie ;
Vous trahiſſez l'époux à qui la foi vous lie ;
Vous trahiſſez enfin vos enfans malheureux,
Que vous précipitez ſous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
Et rendra l'eſpérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi de vous, de votre ſang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans ſon flanc,
Cet Hippolyte....

PHEDRE.

Ah, Dieux !

ŒNONE.

Ce reproche vous touche ?

PHÈDRE.

Malheureuſe, quel nom eſt ſorti de ta bouche ?

ŒNONE.

Hé bien, votre colère éclate avec raiſon,
J'aime à vous voir frémir à ce funeſte nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite.
Vivez, ne ſouffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfans d'un empire odieux,
Commande au plus beau ſang de la Grèce & des Dieux.
Mais ne différez point, chaque moment vous tue.
Réparez promptement votre force abbatue.
Tandis que, de vos jours prêts à ſe conſumer,
Le flambeau dure encore & peut ſe rallumer.

PHÈDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

ŒNONE.

Quoi ? De quelques remords êtes vous déchirée ?

Quel crime a pu produire un trouble si pressant?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

PHÈDRE.

Graces au Ciel mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme elles!

ŒNONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté,
Dont votre cœur encor doive être épouvanté?

PHÈDRE.

Je t'en ai dit assez. Epargne-moi le reste.
Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste.

ŒNONE.

Mourez donc, & gardez un silence inhumain.
Mais, pour fermer vos yeux, cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumière,
Mon ame chez les morts descendra la première;
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue!
Mon pays, mes enfans, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité?

PHÈDRE.

Quel fruit espères-tu de tant de violence?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

ŒNONE.

Et que me direz-vous, qui ne cède, grands Dieux;
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

PHÈDRE.

Quand tu sauras mon crime, & le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.

ŒNONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos foibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHÈDRE.

Tu le veux. Leve-toi.

ŒNONE.

Parlez. Je vous écoute.

PHÈDRE.

Ciel ! que lui vais-je dire, & par où commencer ?

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE.

O haine de Vénus ! O fatale colère !
Dans quels égaremens l'amour jetta ma mère !

ŒNONE.

Oublions-les, Madame ; & qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE.

Ariane ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame ? Et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière, & la plus misérable.

ŒNONE.

Aimez-vous ?

PHÈDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui ?

PHÈDRE.

Tu vas ouir le comble des horreurs.
J'aime.... A ce nom fatal je tremble, je frissonne.
J'aime....

ŒNONE.

Qui ?

PHÈDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,

: Prince si long-tems par moi-même opprimé.

ŒNONE.

ippolyte ? Grands Dieux !

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

ŒNONE.

ste Ciel, tout mon sang dans mes veines se glace !
déſespoir ! O crime ! O déplorable race !
yáge infortuné ! rivage malheureux,
lloit-il approcher de tes bords dangereux ?

PHÈDRE.

on mal vient de plus loin. A peine au fils d'Egée,
us les loix de l'hymen, je m'étois engagée,
on repos, mon bonheur sembloit être affermi.
hènes me montra mon ſuperbe ennemi.
le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.
trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
s yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler,
ſentis tout mon corps & tranſir & brûler.
reconnus Vénus & ſes feux redoutables,
in ſang qu'elle pourſuit tourmens inévitables :
: des vœux aſſidus je crus les détourner ;
lui bâtis un temple, & pris ſoin de l'orner.
victimes moi-même à toute heure entourée,
cherchois dans leur flanc ma raiſon égarée.
in incurable amour remèdes impuiſſans !
vain ſur les autels ma main brûloit l'encens.
and ma bouche imploroit le nom de la Déeſſe,
dorois Hippolyte ; &, le voyant ſans ceſſe,
me au pied des autels que je faiſois fumer,
ffrois tout à ce Dieu que je n'oſois nommer.
l'évitois par-tout. O comble de miſère !
s yeux le retrouvoient dans les traits de ſon père.
ntre moi-même enfin j'oſai me révolter.
xcitai mon courage à le perſécuter.
ır bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
ffectai les chagrins d'une injuſte marâtre.

Je pressai son exil ; & mes cris éternels
L'arrachèrent du sein & des bras paternels.
Je respirois Œnone ; & , depuis son absence ,
Mes jours moins agités couloient dans l'innocence.
Soumise à mon époux , & cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivois les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon époux lui-même à Trézène amenée ,
J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné.
Ma blessure trop vive aussi-tôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée ;
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur.
J'ai pris la vie en haine , & ma flamme en horreur.
Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire ,
Et dérober au jour une flamme si noire.
Je n'ai pu soutenir tes larmes , tes combats.
Je t'ai tout avoué , je ne m'en repens pas ;
Pourvu que de ma mort respectant les approches ,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches ;
Et que tes vains secours cessent de rappeller
Un reste de chaleur , tout prêt à s'exhaler.

SCENE IV.

PHÈDRE , ŒNONE , PANOPE.

PANOPE.

Je voudrois vous cacher une triste nouvelle ,
Madame ; mais il faut que je vous la révèle.
La mort vous a ravi votre invincible époux ,
Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous.

ŒNONE.

Panope, que dis-tu ?

PANOPE.

Que la Reine abusée
En vain demande au Ciel le retour de Thésée ;

Et que, par des vaiſſeaux arrivés dans le port,
Hippolyte ſon fils vient d'apprendre ſa mort.

PHÈDRE.

Ciel!

PANOPE.

Pour le choix d'un maître Athènes ſe partage.
Au Prince votre fils l'un donne ſon ſuffrage,
Madame; & de l'Etat l'autre oubliant les loix,
Au fils de l'étrangère oſe donner ſa voix.
On dit même qu'au trône une brigue inſolente
Veut placer Aricie, & le ſang de Pallante.
J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
Déja même Hippolyte eſt tout prêt à partir;
Et l'on craint, s'il paroît dans ce nouvel orage,
Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

ŒNONE.

Panope, c'eſt aſſez. La Reine qui t'entend
Ne négligera point cet avis important.

SCENE V.

PHÈDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

MADAME, je ceſſois de vous preſſer de vivre;
Déja même au tombeau je ſongeois à vous ſuivre;
Pour vous en détourner je n'avois plus de voix.
Mais ce nouveau malheur vous preſcrit d'autres loix.
Votre fortune change & prend une autre face.
Le Roi n'eſt plus, Madame, il faut prendre ſa place.
Sa mort vous laiſſe un fils à qui vous vous devez,
Eſclave s'il vous perd, & roi ſi vous vivez.
Sur qui, dans ſon malheur, vou' ez-vous qu'il s'appuie?
Ses larmes n'auront plus de main qui les eſſuie;
Et ſes cris innocens, portés juſques aux Dieux,
Iront contre ſa mère irriter ſes ayeux.

Vivez ; vous n'avez plus de reproche à vous faire.
Votre flamme devient une flamme ordinaire.
Théſée en expirant vient de rompre les nœuds
Qui faiſoient tout le crime & l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable,
Et vous pouvez le voir ſans vous rendre coupable.
Peut-être, convaincu de votre averſion,
Il va donner un chef à la ſédition.
Détrompez ſon erreur, fléchiſſez ſon courage.
Roi de ces bords heureux, Trézène eſt ſon partage.
Mais il ſait que les loix donnent à votre fils
Les ſuperbes remparts que Minerve a bâtis.
Vous avez l'un & l'autre une juſte ennemie.
Uniſſez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHÈDRE.

Hé bien, à tes conſeils je me laiſſe entraîner.
Vivons, ſi vers la vie on peut me ramener,
Et ſi l'amour d'un fils, en ce moment funeſte,
De mes foibles eſprits peut ranimer le reſte.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, ISMENE.

ARICIE.

HIPPOLYTE demande à me voir en ce lieu ?
Hippolyte me cherche & veut me dire adieu ?
Ismène, dis-tu vrai ? N'es-tu point abusée ?

ISMENE.

C'est le premier effet de la mort de Thésée.
Préparez-vous, Madame, à voir de tous côtés
Voler vers vous les cœurs par Thésée écartés.
Aricie à la fin, de son sort est maîtresse,
Et bientôt à ses pieds verra toute la Grèce.

ARICIE.

Ce n'est donc point, Ismène, un bruit mal affermi ?
Je cesse d'être esclave, & n'ai plus d'ennemi ?

ISMENE.

Non, Madame, les Dieux ne vous sont plus contraires.
Et Thésée a rejoint les manes de vos frères.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours ?

ISMENE.

On sème de sa mort d'incroyables discours.
On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,
Les flots ont englouti cet époux infidèle.
On dit même, & ce bruit est par-tout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu,
Il a vu le Cocyte & les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales ombres ;
Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

ARICIE.

Croirai-je qu'un mortel, avant ſa dernière heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure ?
Quel charme l'attiroit ſur ces bords redoutés ?

ISMENE.

Théſée eſt mort, Madame, & vous ſeule en doutez.
Athènes en gémit, Trézène en eſt inſtruite,
Et déja pour ſon Roi reconnoît Hippolyte.
Phèdre, dans ce palais tremblante pour ſon fils,
De ſes amis troublés demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que, pour moi plus humain que ſon père,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légère ?
Qu'il plaindra mes malheurs ?

ISMENE.

Madame, je le croi.

ARICIE.

L'inſenſible Hippolyte eſt-il connu de toi ?
Sur quel frivole eſpoir penſes-tu qu'il me plaigne,
Et reſpecte en moi ſeule un ſexe qu'il dédaigne ?
Tu vois depuis quel tems il évite nos pas,
Et cherche tous les lieux où nous ne ſommes pas.

ISMENE.

Je ſais de ſes froideurs tout ce que l'on récite.
Mais j'ai vu près de vous ce ſuperbe Hippolyte ;
Et même en le voyant le bruit de ſa fierté
A redoublé pour lui ma curioſité.
Sa préſence à ce bruit n'a point paru répondre.
Dès vos premiers regards je l'ai vu ſe confondre.
Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,
Déja pleins de langueur ne pouvoient vous quitter.
Le nom d'amant peut-être offenſe ſon courage ;
Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage.

ARICIE.

Que mon cœur, chère Iſmène, écoute avidement
Un diſcours qui, peut-être, a peu de fondement !
O toi, qui me connois, te ſembloit-il croyable
Que le triſte jouet d'un ſort impitoyable,

Un cœur toujours nourri d'amertume & de pleurs,
Dût connoître l'amour & ses folles douleurs ?
Reste du sang d'un Roi noble fils de la terre,
Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre.
J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,
Six frères, quel espoir d'une illustre maison !
Le fer moissonna tout ; & la terre humectée
But à regret le sang des neveux d'Erectée.
Tu sais depuis leur mort quelle sévère loi
Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi.
On craint que de la sœur les flammes téméraires
Ne raniment un jour la cendre de ses frères.
Mais tu sais bien aussi de quel œil dédaigneux
Je regardois ce soin d'un vainqueur soupçonneux.
Tu sais que, de tout tems à l'amour opposée,
Je rendois souvent grace à l'injuste Thésée,
Dont l'heureuse rigueur secondoit mes mépris.
Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu son fils.
Non que, par les yeux seuls lâchement enchantée,
J'aime en lui sa beauté, sa grace tant vantée,
Présens dont la nature a voulu l'honorer,
Qu'il méprise lui-même, & qu'il semble ignorer.
J'aime, je prise en lui de plus nobles richesses,
Les vertus de son père, & non point les foiblesses.
J'aime, je l'avouerai, cet orgueil généreux
Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
Phèdre en vain s'honoroit des soupirs de Thésée.
Pour moi, je suis plus fière, & fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une ame insensible,
D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné ;
C'est-là ce que je veux, c'est-là ce qui m'irrite.
Hercule à désarmer coûtoit moins qu'Hippolyte ;
Et vaincu plus souvent, & plutôt surmonté,
Préparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont domté.
Mais, chère Ismène, hélas, quelle est mon imprudence !
On ne m'opposera que trop de résistance.

Tu m'entendras peut-être, humble dans mon ennui,
Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.
Hippolyte aimeroit ! Par quel bonheur extrême
Aurois-je pu fléchir...

ISMENE.

Vous l'entendrez lui-même.
Il vient à vous.

SCENE II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

HIPPOLYTE.

MADAME, avant que de partir;
J'ai cru de votre ſort vous devoir avertir.
Mon père ne vit plus. Ma juſte défiance
Préſageoit les raiſons de ſa trop longue abſence.
La mort ſeule, bornant ſes travaux éclatans,
Pouvoit à l'univers le cacher ſi long tems.
Les Dieux livrent enfin à la parque homicide
L'ami, le compagnon, le ſucceſſeur d'Alcide.
Je crois que votre haine, épargnant ſes vertus,
Ecoute, ſans regret, ces noms qui lui ſont dus.
Un eſpoir adoucit ma triſteſſe mortelle :
Je puis vous affranchir d'une auſtère tutelle.
Je révoque des loix dont j'ai plaint la rigueur.
Vous pouvez diſpoſer de vous, de votre cœur ;
Et, dans cette Trézène, aujourd'hui mon partage,
De mon ayeul Pitthée autrefois l'héritage,
Qui m'a, ſans balancer, reconnu pour ſon Roi,
Je vous laiſſe auſſi libre, & plus libre que moi.

ARICIE.

Modérez des bontés, dont l'excès m'embarraſſe.
D'un ſoin ſi généreux honorer ma diſgrace,
Seigneur, c'eſt me ranger, plus que vous ne penſez,
Sous ces auſtères loix dont vous me diſpenſez.

HIPPOLYTE.

Du choix d'un ſucceſſeur Athènes incertaine
Parle de vous, me nomme & le fils de la Reine.

ARICIE.

De moi, Seigneur?

HIPPOLYTE.

Je ſais, ſans vouloir me flatter,
Qu'une ſuperbe loi ſemble me rejetter.
La Grèce me reproche une mère étrangère.
Mais, ſi pour concurrent je n'avois que mon frère,
Madame, j'ai ſur lui de véritables droits
Que je ſaurois ſauver du caprice des loix.
Un frein plus légitime arrête mon audace.
Je vous cede, ou plutôt je vous rends une place,
Un ſceptre que jadis vos ayeux ont reçu
De ce fameux mortel que la terre a conçu.
L'adoption le mit entre les mains d'Egée.
Athènes, par mon père accrue & protégée,
Reconnut avec joie un Roi ſi généreux,
Et laiſſa dans l'oubli vos frères malheureux.
Athènes dans ſes murs maintenant vous rappelle.
Aſſez elle a gémi d'une longue querelle;
Aſſez dans ſes ſillons votre ſang englouti
A fait fumer le champ dont il étoit ſorti.
Trézène m'obéit. Les campagnes de Crète
Offrent au fils de Phèdre une riche retraite.
L'Attique eſt votre bien. Je pars, & vais pour vous
Réunir tous les vœux partagés entre nous.

ARICIE.

De tout ce que j'entends étonnée & confuſe,
Je crains preſque, je crains qu'un ſonge ne m'abuſe.
Veillai-je? Puis-je croire un ſemblable deſſein?
Quel Dieu, Seigneur, quel Dieu l'a mis dans votre ſein.
Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux eſt ſemée;
Et que la vérité paſſe la renommée!
Vous-même, en ma faveur vous voulez vous trahir!
N'étoit-ce pas aſſez de ne me point haïr.

Et d'avoir ſi long-tems pu défendre votre ame
De cette inimitié. . . . .

HIPPOLYTE.

Moi, vous haïr, Madame !
Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ſes flancs un monſtre m'ait porté ?
Quelles ſauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourroit, en vous voyant, n'être point adoucie ?
Ai je pu réſiſter au charme décevant. . . .

ARICIE.

Quoi, Seigneur !

HIPPOLYTE.

Je me ſuis engagé trop avant.
Je vois que la raiſon cede à la violence.
Puiſque j'ai commencé de rompre le ſilence,
Madame, il faut pourſuivre : il faut vous informer
D'un ſecret que mon cœur ne peut plus renfermer.
Vous voyez devant vous un Prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
Moi, qui, contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai long-tems inſulté ;
Qui, des foibles mortels déplorant les naufrages,
Penſois toujours du bord contempler les orages ;
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi !
Un moment a vaincu mon audace imprudente.
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois, honteux, déſeſpéré,
Portant par-tout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi vainement je m'éprouve.
Préſente je vous fuis, abſente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me ſuit.
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune.
Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.
Peut-être le récit d'un amour ſi ſauvage
Vous fait en m'écoutant rougir de votre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange captif pour un ſi beau lien!
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère.
Songez que je vous parle une langue étrangère;
Et ne rejettez pas des vœux mal exprimés,
Qu'Hippolyte ſans vous n'auroit jamais formés.

SCENE III.

HIPPOLYTE, ARICIE, THÉRAMENE, ISMÈNE.

THÉRAMENE.

Seigneur, la Reine vient, & je l'ai devancée;
Elle vous cherche.

HIPPOLYTE.

Moi?

THÉRAMENE.

J'ignore ſa penſée;
Mais on vous eſt venu demander de ſa part.
Phèdre veut vous parler avant votre départ.

HIPPOLYTE.

Phèdre! Que lui dirai-je? Et que peut-elle attendre?...

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuſer de l'entendre.
Quoique trop convaincu de ſon inimitié,
Vous devez à ſes pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant vous sortez. Et je pars. Et j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore.
J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains....

ARICIE.

Partez, Prince, & suivez vos généreux desseins.
Rendez de mon pouvoir Athènes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet Empire enfin, si grand, si glorieux,
N'est pas de vos présens le plus cher à mes yeux.

SCENE IV.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

HIPPOLYTE.

AMI, tout est-il prêt? Mais la Reine s'avance.
Va, que pour le départ tout s'arme en diligence.
Fais donner le signal, cours, ordonne, & revien
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

SCENE V.

PHÈDRE, HIPPOLYTE, ŒNONE.

PHÈDRE *à Œnone, dans le fond du théâtre.*

LE VOICI. Vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie en le voyant ce que je viens lui dire.

ŒNONE.

Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

PHÈDRE.

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous;

Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes.
Je vous viens pour un fils expliquer mes allarmes.
Mon fils n'a plus de père, & le jour n'eſt pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déja mille ennemis attaquent ſon enfance.
Vous ſeul pouvez contre eux embraſſer ſa défenſe.
Mais un ſecret remords agite mes eſprits :
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ſes cris.
Je tremble que ſur lui votre juſte colère
Ne pourſuive bientôt une odieuſe mère.

HIPPOLYTE.

Madame, je n'ai point des ſentimens ſi bas.

PHEDRE.

Quand vous me haïriez je ne m'en plaindrois pas,
Seigneur. Vous m'avez vue attachée à vous nuire :
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris ſoin de m'offrir.
Aux bords que j'habitois je n'ai pu vous ſouffrir.
En public, en ſecret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être ſéparée.
J'ai même défendu, par une expreſſe loi,
Qu'on oſât prononcer votre nom devant moi.
Si pourtant à l'offenſe on meſure la peine ;
Si la haine peut ſeule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié.

HIPPOLYTE.

Des droits de ſes enfans une mère jalouſe
Pardonne rarement aux fils d'une autre épouſe,
Madame, je le ſais. Les ſoupçons importuns
Sont d'un ſecond hymen les fruits les plus communs.
Tout autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurois peut-être eſſuyé plus d'outrages.

PHEDRE.

Ah, Seigneur, que le Ciel, j'oſe ici l'atteſter,
De cette loi commune a voulu m'excepter !

Qu'un ſoin bien différent me trouble & me dévore !

HIPPOLYTE.

Madame, il n'eſt pas tems de vous troubler encore.
Peut être votre époux voit encore le jour.
Le Ciel peut à nos pleurs accorder ſon retour.
Neptune le protège, & ce Dieu tutélaire
Ne ſera pas en vain imploré par mon père.

PHÈDRE.

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur. Puiſque Théſée a vu les ſombres bords,
En vain vous eſpérez qu'un Dieu vous le renvoie;
Et l'avare Achéron ne lâche point ſa proie.
Que dis-je? Il n'eſt point mort puiſqu'il reſpire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux.
Je le vois, je lui parle; & mon cœur... Je m'égare,
Seigneur; ma folle ardeur, malgré moi, ſe déclare.

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux.
Tout mort qu'il eſt, Théſée eſt préſent à vos yeux.
Toujours de ſon amour votre ame eſt embraſée.

PHÈDRE.

Oui, Prince, je languis, je brûle pour Théſée.
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du Dieu des morts deshonorer la couche;
Mais fidèle, mais fier, & même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après ſoi,
Tel qu'on dépeint nos Dieux, ou tel que je vous voi.
Il avoit votre port, vos yeux, votre langage,
Cette noble pudeur coloroit ſon viſage,
Lorſque de notre Crète il traverſa les flots,
Digne ſujet des vœux des filles de Minos.
Que faiſiez-vous alors? Pourquoi, ſans Hippolyte,
Des Héros de la Grèce aſſembla-t-il l'élite?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaiſſeau qui le mit ſur nos bords?
Par vous auroit péri le monſtre de la Crète,
Malgré tous les détours de ſa vaſte retraite.

Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non, dans ce dessein je l'aurois devancée :
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.
C'est moi, Prince, c'est moi, dont l'utile secours
Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
Que de soins m'eût coûté cette tête charmante !
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante.
Compagne du péril qu'il vous falloit chercher,
Moi même devant vous j'aurois voulu marcher ;
Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue,
Se seroit avec vous retrouvée ou perdue.

HIPPOLYTE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon père, & qu'il est votre époux ?

PHÈDRE.

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince ? Aurois je perdu tout le soin de ma gloire ?

HIPPOLYTE.

Madame, pardonnez. J'avoue, en rougissant,
Que j'accusois à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;
Et je vais...

PHÈDRE.

Ah ! cruel, tu m'as trop entendue.
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien, connois donc Phèdre & toute sa fureur.
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même ;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison,
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qui, dans mon flanc,
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;
Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible mortelle.

Toi-même en ton esprit rappelle le passé.
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé.
J'ai voulu te paroître odieuse, inhumaine.
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins?
Tu me haïssois plus, je ne t'aimois pas moins.
Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché dans les feux, dans les larmes.
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvoient me regarder.
Que dis-je? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire?
Tremblante pour un fils que je n'osois trahir,
Je te venois prier de ne le point haïr.
Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime?
Hélas, je ne t'ai pu parler que de toi-même!
Venges-toi, punis-moi d'un odieux amour.
Digne fils du Héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte!
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper;
Voilà mon cœur; c'est-là que ta main doit frapper:
Impatient déja d'expier son offense,
Au devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe. Ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main seroit trempée,
Au défaut de ton bras, prête-moi ton épée.
Donne.

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame! Justes Dieux!
Mais on vient. Evitez des témoins odieux.
Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.



SCENE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

THÉRAMENE.

Est-ce Phèdre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne?
Pourquoi, Seigneur, pourquoi ces marques de douleur?
Je vous vois ſans épée, interdit, ſans couleur.

HIPPOLYTE.

Théramene, fuyons. Ma ſurpriſe eſt extrême.
Je ne puis ſans horreur me regarder moi-même.
Phèdre.. Mais non, grands Dieux, qu'en un profond oubli
Cet horrible ſecret demeure enſeveli?

THÉRAMENE.

Si vous voulez partir, la voile eſt préparée,
Mais Athènes, Seigneur, s'eſt déja déclarée.
Ses chefs ont pris les voix de toutes ſes tribus,
Votre frère l'emporte, & Phèdre a le deſſus.

HIPPOLYTE.

Phèdre?

THÉRAMENE.

Un Héraut chargé des volontés d'Athènes,
De l'Etat en ſes mains vient remettre les rènes.
Son fils eſt Roi, Seigneur.

HIPPOLYTE.

Dieux, qui la connoiſſez;
Eſt-ce donc ſa vertu que vous récompenſez?

THÉRAMENE.

Cependant un bruit ſourd veut que le Roi reſpire.
On prétend que Théſée a paru dans l'Epire?

Mais moi, qui l'y cherchai, Seigneur, je sais trop bien...

HIPPOLYTE.

N'importe, écoutons tout, & ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source.
S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,
Partons; & quelque prix qu'il en puisse coûter,
Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

AH ! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie ;
Importune, peux-tu ſouhaiter qu'on me voie ?
De quoi viens-tu flatter mon eſprit déſolé ?
Cache-moi bien plutôt ; je n'ai que trop parlé.
Mes fureurs au dehors ont oſé ſe répandre.
J'ai dit ce que jamais on ne devoit entendre.
Ciel, comme il m'écoutoit ! Par combien de détours
L'inſenſible a long-tems éludé mes diſcours !
Comme il ne reſpiroit qu'une retraite prompte !
Et combien ſa rougeur a redoublé ma honte !
Pourquoi détournois-tu mon funeſte deſſein ?
Hélas ! quand ſon épée alloit chercher mon ſein,
A-t-il pâli pour moi ! Me l'a-t-il arrachée !
Il ſuffit que ma main l'ait une fois touchée,
Je l'ai rendue horrible à ſes yeux inhumains ;
Et ce fer malheureux profaneroit ſes mains.

ŒNONE.

Ainſi, dans vos malheurs ne ſongeant qu'à vous plaindre,
Vous nourriſſez un feu qu'il vous faudroit éteindre.
Ne vaudroit-il pas mieux, digne ſang de Minos,
Dans de plus nobles ſoins chercher votre repos ?
Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite ?
Régner, & de l'Etat embraſſer la conduite ?

PHÈDRE.

Moi, régner ! Moi, ranger un Etat ſous ma loi,
Quand ma foible raiſon ne regne plus ſur moi !
Lorſque j'ai de mes ſens abandonné l'empire !
Quand ſous un joug honteux à peine je reſpire !
Quand je me meurs !

ŒNONE.

Fuyez.

PHÈDRE.

Je ne le puis quitter.

ŒNONE.

Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter.

PHÈDRE.

Il n'est plus tems. Il sait mes ardeurs insensées.
De l'austère pudeur les bornes sont passées.
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur;
Et l'espoir, malgré moi, s'est glissé dans mon cœur.
Toi-même, rappellant ma force défaillante,
Et mon ame déja sur mes lèvres errante,
Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer,
Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer.

ŒNONE.

Hélas! de vos malheurs innocente ou coupable,
De quoi, pour vous sauver, n'étois-je point capable?
Mais si jamais l'offense irrita vos esprits,
Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
Vous laissoit à ses pieds, peu s'en faut, prosternée!
Que son farouche orgueil le rendoit odieux!
Que Phèdre en ce moment n'avoit-elle mes yeux!

PHÈDRE.

Œnone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse,
Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
Hippolyte, endurci par de sauvages loix,
Entend parler d'amour pour la première fois.
Peut-être sa surprise a causé son silence;
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

ŒNONE.

Songez qu'une barbare en son sein l'a formé.

PHÈDRE.

Quoique Scythe & barbare, elle a pourtant aimé.

ŒNONE.

Il a pour tout le ſexe une haine fatale.

PHÈDRE.

Je ne me verrai point préférer de rivale.
Enfin, tous tes conſeils ne ſont plus de ſaiſon :
Sers ma fureur, Œnone, & non point ma raiſon.
Il oppoſe à l'amour un cœur inacceſſible ;
Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus ſenſible.
Les charmes d'un Empire ont paru le toucher,
Athènes l'attiroit, il n'a pu s'en cacher ;
Déja de ſes vaiſſeaux la pointe étoit tournée,
Et la voile flottoit aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Œnone. Fais briller la couronne à ſes yeux.
Qu'il mette ſur ſon front le ſacré diadême :
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
Il inſtruira mon fils dans l'art de commander.
Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père ;
Je mets ſous ſon pouvoir & le fils & la mère.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens.
Tes diſcours trouveront plus d'accès que les miens.
Preſſe, pleure, gémis, peins-lui Phèdre mourante ;
Ne rougis point de prendre une voix ſuppliante,
Je t'avouerai de tout, je n'eſpère qu'en toi.
Va, j'attends ton retour pour diſpoſer de moi.

SCENE II.

PHÈDRE *ſeule.*

O TOI, qui vois la honte où je ſuis deſcendue ;
Implacable Venus, ſuis-je aſſez confondue ?
Tu ne ſaurois plus loin pouſſer ta cruauté.
Ton triomphe eſt parfait, tous tes traits ont porté.
Cruelle, ſi tu veux une gloire nouvelle,
Attaque un ennemi qui te ſoit plus rebelle.

Hippolyte te fuit, &, bravant ton courroux,
Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux.
Ton nom ſemble offenſer ſes ſuperbes oreilles.
Déeſſe, venge-toi, nos cauſes ſont pareilles.
Qu'il aime. Mais déja tu reviens ſur tes pas,
Œnone? On me déteſte, on ne t'écoute pas.

SCENE III.

PHÈDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

Il faut d'un vain amour étouffer la penſée,
Madame. Rappellez votre vertu paſſée.
Le Roi, qu'on a cru mort, va paroître à vos yeux.
Théſée eſt arrivé, Théſée eſt en ces lieux.
Le peuple pour le voir court & ſe précipite.
Je ſortois par votre ordre, & cherchois Hippolyte,
Lorſque, juſques au Ciel, mille cris élancés....

PHÈDRE.

Mon époux eſt vivant, Œnone, c'eſt aſſez.
J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage;
Il vit. Je ne veux pas en ſavoir davantage.

ŒNONE.

Quoi?

PHÈDRE.

Je te l'ai prédit, mais tu n'as pas voulu,
Sur mes juſtes remords tes pleurs ont prévalu.
Je mourois ce matin digne d'être pleurée;
J'ai ſuivi tes conſeils, je meurs déshonorée.

ŒNONE.

Vous mourez!

PHÈDRE.

Juſte Ciel! qu'ai-je fait aujourd'hui?
Mon époux va paroître; & ſon fils avec lui.

Je verrai le témoin de ma flamme adultère,
Observer de quel front j'ose aborder son père,
Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,
L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés.
Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée ?
Laissera-t-il trahir & son père & son roi ?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi ?
Il se tairoit en vain. Je sais mes perfidies,
Œnone, & ne suis point de ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes.
Il me semble déja que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, &, prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.
Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Est ce un malheur si grand que de cesser de vivre ?
La mort aux malheureux ne cause point d'effroi.
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
Pour mes tristes enfans quel affreux héritage !
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage.
Mais, quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une mère est un pesant fardeau.
Je tremble qu'un discours, hélas, trop véritable,
Un jour ne leur reproche une mère coupable !
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux,
L'un ni l'autre jamais n'ose lever les yeux.

ŒNONE.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un & l'autre.
Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
Mais à de tels affronts pourquoi les exposer ?
Pourquoi contre vous même allez-vous déposer ?
C'en est fait. On dira que Phèdre, trop coupable,
De son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
Hippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours,
Vous-même en expirant appuyiez ses discours.
A votre accusateur que pourrai-je répondre ?
Je serai devant lui trop facile à confondre.

De ſon triomphe affreux je le verrai jouir,
Et conter votre honte à qui voudra l'ouir.
Ah, que plutôt du Ciel la flamme me dévore !
Mais ne me trompez point, vous eſt-il cher encore ?
De quel œil voyez-vous ce Prince audacieux ?

PHÈDRE.

Je le vois comme un monſtre effroyable à mes yeux.

ŒNONE.

Pourquoi donc lui céder une victoire entière ?
Vous le craignez. Oſez l'accuſer la première
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
Qui vous démentira ? Tout parle contre lui.
Son épée en vos mains heureuſement laiſſée,
Votre trouble préſent, votre douleur paſſée,
Son père par vos cris dès long-tems prévenu,
Et déja ſon exil par vous même obtenu.

PHÈDRE.

Moi, que j'oſe opprimer & noircir l'innocence !

ŒNONE.

Mon zèle n'a beſoin que de votre ſilence.
Tremblante, comme vous, j'en ſens quelques remords.
Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.
Mais, puiſque je vous perds ſans ce triſte remède,
Votre vie eſt pour moi d'un prix à qui tout cede.
Je parlerai. Théſée, aigri par mes avis,
Bornera ſa vengeance à l'exil de ſon fils.
Un père, en puniſſant, Madame, eſt toujours père;
Un ſupplice léger ſuffit à ſa colère.
Mais le ſang innocent dût-il être verſé,
Que ne demande point votre honneur menacé ?
C'eſt un tréſor trop cher pour oſer le commettre.
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y ſoumettre,
Madame; & pour ſauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, & même la vertu.
On vient, je vois Théſée.

PHÈDRE.

Ah ! je vois Hippolyte;
Dans ſes yeux inſolens je vois ma perte écrite.

Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi.
Dans le trouble où je ſuis, je ne puis rien pour moi.

SCENE IV.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, PHÈDRE, ŒNONE, THÉRAMENE.

THÉSÉE.

LA FORTUNE à mes vœux ceſſe d'être oppoſée,
Madame, & dans vos bras met...

PHÈDRE.

Arrêtez, Théſée;
Et ne profanez point des tranſports ſi charmans.
Je ne mérite plus ces doux empreſſemens.
Vous êtes offenſé. La fortune jalouſe
N'a pas en votre abſence épargné votre épouſe.
Indigne de vous plaire & de vous approcher,
Je ne dois déſormais ſonger qu'à me cacher.

SCENE V.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

THÉSÉE.

QUEL eſt l'étrange accueil qu'on fait à votre père,
Mon fils?

HIPPOLYTE.

Phèdre peut ſeule expliquer ce myſtère.
Mais ſi mes vœux ardens vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, Seigneur, de ne la plus revoir:
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
Diſparoiſſe des lieux que votre épouſe habite.

THÉSÉE.

Vous, mon fils, me quitter?

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchois pas;
C'eſt vous qui ſur ces bords conduisîtes ſes pas.
Vous daignâtes, Seigneur, aux rives de Trézène
Confier en partant Aricie & la Reine;
Je fus même chargé du ſoin de les garder.
Mais quels ſoins déſormais peuvent me retarder?
Aſſez dans les forêts mon oiſive jeuneſſe
Sur de vils ennemis a montré ſon adreſſe.
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un ſang plus glorieux teindre mes javelots!
Vous n'aviez pas encor atteint l'âge où je touche,
Déja plus d'un tyran, plus d'un monſtre farouche
Avoit de votre bras ſenti la peſanteur.
Déja, de l'inſolence heureux perſécuteur,
Vous aviez des deux mers aſſuré les rivages.
Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages.
Hercule, reſpirant ſur le bruit de vos coups,
Déja de ſon travail ſe repoſoit ſur vous.
Et moi, fils inconnu d'un ſi glorieux père,
Je ſuis même encor loin des traces de ma mère.
Souffrez que mon courage oſe enfin s'occuper.
Souffrez, ſi quelque monſtre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds ſa dépouille honorable;
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
Eterniſant des jours ſi noblement finis,
Prouve à tout l'univers que j'étois votre fils.

THÉSÉE.

Que vois-je! Quelle horreur, dans ces lieux répandue,
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue?
Si je reviens ſi craint & ſi peu deſiré,
O Ciel! de ma priſon pourquoi m'as-tu tiré?
Je n'avois qu'un ami. Son imprudente flamme
Du tyran de l'Epire alloit ravir la femme.
Je ſervois à regret ſes deſſeins amoureux;
Mais le ſort irrité nous aveugloit tous deux.

Le tyran m'a ſurpris ſans défenſe & ſans armes.
J'ai vu Pirithoüs, triſte objet de mes larmes,
Livré par ce barbare à des monſtres cruels,
Qu'il nourriſſoit du ſang des malheureux mortels.
Moi-même, il m'enferma dans des cavernes ſombres;
Lieux profonds & voiſins de l'empire des ombres.
Les Dieux, après ſix mois, enfin m'ont regardé.
J'ai ſu tromper les yeux par qui j'étois gardé.
D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature.
A ſes monſtres lui-même a ſervi de pâture.
Et lorſqu'avec tranſport je penſe m'approcher
De tout ce que les Dieux m'ont laiſſé de plus cher;
Que dis-je? Quand mon ame, à ſoi-même rendue,
Vient ſe raſſaſier d'une ſi chère vue;
Je n'ai pour tout accueil que des frémiſſemens.
Tout fuit, tout ſe refuſe à mes embraſſemens.
Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inſpire,
Je voudrois être encor dans les priſons d'Epire.
Parlez, Phèdre ſe plaint que je ſuis outragé.
Qui m'a trahi? Pourquoi ne ſuis-je pas vengé?
La Grèce, à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t-elle au criminel accordé quelque aſyle?
Vous ne répondez point. Mon fils, mon propre fils
Eſt-il d'intelligence avec mes ennemis?
Entrons. C'eſt trop garder un doute qui m'accable.
Connoiſſons à la fois le crime & le coupable.
Que Phèdre explique enfin le trouble où je la voi.



SCENE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

HIPPOLYTE.

OÙ TENDOIT ce discours qui m'a glacé d'effroi ?
Phèdre, toujours en proie à sa fureur extrême,
Veut-elle s'accuser & se perdre elle-même ?
Dieux ! Que dira le Roi ? Quel funeste poison
L'amour a répandu sur toute sa maison !
Moi-même, plein d'un feu que sa haine réprouve,
Quel il m'a vu jadis ; & quel il me retrouve ?
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter.
Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter.
Allons, cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
Je pourrai de mon père émouvoir la tendresse ;
Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
Mais que tout son pouvoir ne sauroit ébranler.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THÉSÉE, ŒNONE.

THÉSÉE.

AH ! qu'eſt-ce que j'entends ? Un traître, un téméraire
Préparoit cet outrage à l'honneur de ſon père !
Avec quelle rigueur, Deſtin, tu me pourſuis !
Je ne ſais où je vais, je ne ſais où je ſuis.
O tendreſſe ! O bonté trop mal récompenſée !
Projet audacieux ! Déteſtable penſée !
Pour parvenir au but de ſes noires amours,
L'inſolent de la force empruntoit le ſecours.
J'ai reconnu le fer, inſtrument de ſa rage,
Ce fer dont je l'armai pour un plus noble uſage.
Tous les liens du ſang n'ont pu le retenir !
Et Phèdre différoit à le faire punir !
Le ſilence de Phèdre épargnoit le coupable !

ŒNONE.

Phèdre épargnoit plutôt un père déplorable.
Honteuſe du deſſein d'un amant furieux,
Et du feu criminel qu'il a pris dans ſes yeux,
Phèdre mouroit, Seigneur, & ſa main meurtrière
Eteignoit de ſes yeux l'innocente lumière.
J'ai vu lever le bras, j'ai couru la ſauver.
Moi ſeule à votre amour j'ai ſu la conſerver.
Et, plaignant à la fois ſon trouble & vos allarmes,
J'ai ſervi, malgré moi, d'interprète à ſes larmes.

THÉSÉE.

Le perfide ! Il n'a pu s'empêcher de pâlir.
De crainte, en m'abordant, je l'ai vu treſſaillir.
Je me ſuis étonné de ſon peu d'allégreſſe.
Ses froids embraſſemens ont glacé ma tendreſſe.

Mais ce coupable amour, dont il est dévoré,
Dans Athènes déja s'étoit-il déclaré ?

ŒNONE.

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la Reine.
Un amour criminel causa toute sa haine.

THÉSÉE.

Et ce feu dans Trézène a donc recommencé ?

ŒNONE.

Je vous ai dit, Seigneur, tout ce qui s'est passé.
C'est trop laisser la Reine à sa douleur mortelle.
Souffrez que je vous quitte, & me range auprès d'elle.

SCENE II.

THÉSÉE, HIPPOLYTE.

THÉSÉE.

Ah ! le voici. Grands Dieux, à ce noble maintien,
Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien ?
Faut-il que sur le front d'un profane adultère,
Brille de la vertu le sacré caractère ;
Et ne devroit-on pas, à des signes certains,
Reconnoître le cœur des perfides humains ?

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage ?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi ?

THÉSÉE.

Perfide, oses-tu bien te montrer devant moi ?
Monstre, qu'a trop long-tems épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.
Après que le transport d'un amour plein d'horreur,
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie !
Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie,
Et ne vas pas chercher, sous un Ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit point parvenu !

Fuis, traître. Ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine.
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encòr, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis. Et, si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je; &, sans retour, précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes Etats.
Et toi, Neptune, & toi, si jadis mon courage
D'infames assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père:
J'abandonne ce traître à toute ta colère.
Etouffe dans son sang ses désirs effrontés.
Thésée à tes fureurs connoîtra tes bontés.

HIPPOLYTE.

D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte!
Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite.
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole, & m'étouffent la voix.

THÉSÉE.

Traître, tu prétendois qu'en un lâche silence
Phèdre ensevelirroit ta brutale insolence;
Il falloit, en fuyant, ne pas abandonner
Le fer qui, dans ses mains, aide à te condamner.
Ou plutôt il falloit, comblant ta perfidie,
Lui ravir tout d'un coup la parole & la vie.

HIPPOLYTE.

D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité,

Seigneur. Mais je ſupprime un ſecret qui vous touche.
Approuvez le reſpect qui me ferme la bouche ;
Et, ſans vouloir vous même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, & ſongez qui je ſuis.
Quelques crimes toujours précédent les grands crimes.
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus ſacrés.
Ainſi que la vertu, le crime a ſes degrés ;
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Paſſer ſubitement à l'extrême licence.
Un jour ſeul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide aſſaſſin, un lâche inceſtueux.
Elevé dans le ſein d'une chaſte Héroïne,
Je n'ai point de ſon ſang démenti l'origine.
Pitthée, eſtimé ſage entre tous les humains,
Daigna m'inſtruire encore au ſortir de ſes mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage.
Mais, ſi quelque vertu m'eſt tombée en partage,
Seigneur, je crois ſur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on oſe m'imputer.
C'eſt par-là qu'Hippolyte eſt connu dans la Grèce.
J'ai pouſſé la vertu juſques à la rudeſſe.
On ſait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
Le jour n'eſt pas plus pur que le fond de mon cœur,
Et l'on veut qu'Hippolyte épris d'un feu profane...

THÉSÉE.

Oui, c'eſt ce même orgueil, lâche, qui te condamne.
Je vois de tes froideurs le principe odieux.
Phèdre ſeule charmoit tes impudiques yeux ;
Et pour tout autre objet ton ame indifférente
Dédaignoit de brûler d'une flamme innocente.

HIPPOLYTE.

Non, mon père, ce cœur, c'eſt trop vous le celer,
N'a point d'un chaſte amour dédaigné de brûler.
Je confeſſe à vos pieds ma véritable offenſe.
J'aime, j'aime, il eſt vrai, malgré votre défenſe.
Aricie à ſes loix tient mes vœux aſſervis.
La fille de Pallante a vaincu votre fils.

Je l'adore ; & mon ame, à vos ordres rebelle,
Ne peut ni ſoupirer, ni brûler que pour elle.

THÉSÉE.

Tu l'aimes ? Ciel ! Mais non, l'artifice eſt groſſier :
Tu te feins criminel pour te juſtifier.

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis ſix mois je l'évite, & je l'aime.
Je venois, en tremblant, vous le dire à vous-même,
Hé quoi ! de votre erreur rien ne vous peut tirer ?
Par quel affreux ſerment faut-il vous raſſurer ?
Que la terre, le Ciel, que toute la nature....

THÉSÉE

Toujours les ſcélérats ont recours au parjure.
Ceſſe, ceſſe, & m'épargne un importun diſcours,
Si ta fauſſe vertu n'a point d'autre ſecours.

HIPPOLYTE.

Elle vous paroît fauſſe, & pleine d'artifice.
Phèdre au fond de ſon cœur me rend plus de juſtice.

THÉSÉE.

Ah ! que ton impudence excite mon couroux.

HIPPOLYTE.

Quel tems à mon-exil, quel lieu preſcrivez-vous ?

THÉSÉE.

Fuſſes-tu par-delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voiſin d'un perfide.

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me ſoupçonnez,
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez ?

THÉSÉE.

Va chercher des amis dont l'eſtime funeſte
Honore l'adultère, applaudiſſe à l'inceſte ;
Des traîtres, des ingrats, ſans honneur & ſans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceſte & d'adultère,
Je me tais. Cependant Phèdre ſort d'une mère,
Phèdre eſt d'un ſang, Seigneur, vous le ſavez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THÉSÉE.

Quoi ta rage à mes yeux perd toute retenue?
Pour la dernière fois ôte-toi de ma vue.
Sors, traître. N'attends pas qu'un père furieux
Te faſſe avec opprobre arracher de ces lieux.

SCENE III.

THÉSÉE *ſeul.*

MISÉRABLE, tu cours à ta perte infaillible.
Neptune, par le fleuve aux Dieux mêmes terrible,
M'a donné ſa parole, & va l'exécuter.
Un Dieu vengeur te ſuit, tu ne peux l'éviter.
Je t'aimois; & je ſens que, malgré ton offenſe,
Mes entrailles pour toi ſe troublent par avance.
Mais à te condamner tu m'as trop engagé.
Jamais père, en effet, fut-il plus outragé?
Juſtes Dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,
Ai-je pu mettre au jour un enfant ſi coupable?

SCENE IV.

PHÈDRE, THÉSÉE.

PHÈDRE.

SEIGNEUR, je viens à vous pleine d'un juſte effroi;
Votre voix redoutable a paſſé juſqu'à moi.
Je crains qu'un prompt effet n'ait ſuivi la menace,
S'il en eſt tems encore, épargnez votre race,
Reſpectez votre ſang, j'oſe vous en prier,
Sauvez moi de l'horreur de l'entendre crier.
Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THÉSÉE.

Non, Madame, en mon ſang ma main n'a point trempé ;
Mais l'ingrat toutefois ne m'eſt point échappé.
Une immortelle main de ſa perte eſt chargée,
Neptune me la doit, & vous ſerez vengée.

PHÈDRE.

Neptune vous la doit ! Quoi ! vos vœux irrités...

THÉSÉE.

Quoi ! craignez-vous déja qu'ils ne ſoient écoutés ?
Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes.
Dans toute leur noirceur retracez-moi ſes crimes.
Echauffez mes tranſports trop lents, trop retenus.
Tous ſes crimes encor ne vous ſont pas connus.
Sa fureur contre vous ſe répand en injures.
Votre bouche, dit-il, eſt pleine d'impoſtures.
Il ſoutient qu'Aricie a ſon cœur, a ſa foi,
Qu'il l'aime.

PHÈDRE.

Quoi ! Seigneur ?

THÉSÉE.

Il l'a dit devant moi.
Mais je ſais rejetter un frivole artifice.
Eſpérons de Neptune une prompte juſtice.
Je vais moi-même encore, au pied de ſes autels,
Le preſſer d'accomplir ſes ſermens immortels.

SCENE V.

PHÈDRE *ſeule.*

Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille ?
Quel feu mal étouffé dans mon cœur ſe réveille ?
Quel coup de foudre, ô Ciel ! & quel funeſte avis !
Je volois toute entière au ſecours de ſon fils ;
Et m'arrachant des bras d'Œnone épouvantée,
Je cédois au remords dont j'étois tourmentée.
Qui ſait même où m'alloit porter ce repentir ?
Peut-être à m'accuſer j'aurois pu conſentir.

Peut être, si la voix ne m'eût été coupée,
L'affreuse vérité me seroit échappée.
Hippolyte est sensible, & ne sent rien pour moi!
Aricie a son cœur! Aricie a sa foi!
Ah, Dieux! Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armoit d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé,
Fût contre tout mon sèxe également armé.
Une autre cependant a fléchi son audace,
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace.
Peut-être a t-il un cœur facile à s'attendrir.
Je suis le seul objet qu'il ne sauroit souffrir.
Et je me chargerois du soin de le défendre!

SCENE VI.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

Chere Œnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre?

ŒNONE.

Non. Mais je viens tremblante, à ne vous point mentir.
J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir.
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

PHÈDRE.

Œnone, qui l'eût cru! J'avois une rivale.

ŒNONE.

Comment?

PHÈDRE.

Hippolyte aime, & je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvoit domter,
Qu'offensoit le respect, qu'importunoit la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnoît un vainqueur.
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

ŒNONE

Aricie?

PHÈDRE.

Ah, douleur non encore éprouvée !
A quel nouveau tourment je me ſuis réſervée !
Tout ce que j'ai ſouffert, mes craintes, mes tranſports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un refus cruel l'inſuportable injure,
N'étoit qu'un foible eſſai du tourment que j'endure.
Ils s'aiment ! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?
Comment ſe ſont-ils vus? Depuis quand? Dans quels lieux?
Tu le ſavois. Pourquoi me laiſſois-tu ſéduire ?
De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'inſtruire?
Les a-t-on vus ſouvent ſe parler, ſe chercher ?
Dans le fond des forêts alloient-ils ſe cacher ?
Hélas, ils ſe voyoient avec pleine licence !
Le Ciel de leurs ſoupirs approuvoit l'innocence.
Ils ſuivoient, ſans remords, leur penchant amoureux,
Tous les jours ſe levoient clairs & ſereins pour eux.
Et moi, triſte rebut de la nature entière,
Je me cachois au jour, je fuyois la lumière ;
La mort eſt le ſeul Dieu que j'oſois implorer.
J'attendois le moment où j'allois expirer,
Me nourriſſant de fiel, de larmes abreuvée.
Encor dans mon malheur de trop près obſervée,
Je n'oſois dans mes pleurs me noyer à loiſir.
Je goûtois en tremblant ce funeſte plaiſir ;
Et, ſous un front ſerein déguiſant mes allarmes,
Il falloit bien ſouvent me priver de mes larmes.

ŒNONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours?
Ils ne ſe verront plus.

PHÈDRE.

Ils s'aimeront toujours.
Au moment que je parle, ah, mortelle penſée !
Ils bravent la fureur d'un amante inſenſée.
Malgré ce même exil, qui va les écarter,
Ils font mille ſermens de ne ſe point quitter.
Non, je ne puis ſouffrir un bonheur qui m'outrage,
Œnone. Prends pitié de ma jalouſe rage.

Il faut perdre Aricie. Il faut de mon époux,
Contre un ſang odieux, réveiller le courroux.
Qu'il ne ſe borne pas à des peines légères,
Le crime de la ſœur paſſe celui des frères.
Dans mes jaloux tranſports je le veux implorer.
Que fais-je? Où ma raiſon ſe va-t-elle égarer?
Moi jalouſe? Et Théſée eſt celui que j'implore!
Mon époux eſt vivant, & moi je brûle encore!
Pour qui? Quel eſt le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot ſur mon front fait dreſſer mes cheveux.
Mes crimes déſormais ont comblé la meſure.
Je reſpire à la fois l'inceſte & l'impoſture.
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le ſang innocent brûlent de ſe plonger.
Miſérable! Et je vis? Et je ſoutiens la vue
De ce ſacré ſoleil dont je ſuis deſcendue?
J'ai pour aïeul le père & le maître des Dieux.
Le Ciel, tout l'univers eſt plein de mes aïeux.
Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? Mon père y tient l'urne fatale.
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah! combien frémira ſon ombre épouvantée,
Lorſqu'il verra ſa fille, à ſes yeux préſentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes, peut-être inconnus aux enfers!
Que diras-tu, mon père, à ce ſpectacle horrible?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible;
Je crois te voir, cherchant un ſupplice nouveau,
Toi-même de ton ſang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille.
Reconnois ſa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas, du crime affreux dont la honte me ſuit,
Jamais mon triſte cœur n'a recueilli le fruit!
Juſqu'au dernier ſoupir de malheurs pourſuivie,
Je rends dans les tourmens une pénible vie.

ŒNONE.

Hé, repouſſez, Madame, une injuſte terreur.
Regardez d'un autre œil une excuſable erreur.

Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inoui parmi nous ?
L'amour n'a-t il encor triomphé que de vous ?
La foiblesse aux humains n'est que trop naturelle.
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès long-tems.
Les Dieux mêmes, les Dieux de l'Olympe habitans,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHÈDRE.

Qu'entends je, quels conseils ose-t-on me donner ?
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse ! voilà comme tu m'as perdue.
Au jour que je fuyois c'est toi qui m'as rendue.
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir.
J'évitois Hippolyte, & tu me l'as fait voir.
De quoi te chargeois tu ? Pourquoi ta bouche impie
A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie ?
Il en mourra peut-être, & d'un père insensé
Le sacrilège vœu peut-être est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable.
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste Ciel dignement te payer ;
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des Princes malheureux nourrissent les foiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime applanir le chemin :
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colère céleste.

ŒNONE *seule.*

Ah, Dieux ! Pour la servir j'ai tout fait, tout quitté ;
Et j'en reçois ce prix ! Je l'ai bien mérité.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

ARICIE.

Quoi ! vous pouvez vous taire en ce péril extrême ?
Vous laissez dans l'erreur un père qui vous aime ?
Cruel, si, de mes pleurs méprisant le pouvoir,
Vous consentez sans peine à ne me plus revoir,
Partez, séparez-vous de la triste Aricie.
Mais du moins en partant assurez votre vie.
Défendez votre honneur d'un reproche honteux,
Et forcez votre père à révoquer ses vœux.
Il en est tems encor. Pourquoi ! par quel caprice
Laissez-vous le champ libre à votre accusatrice ?
Eclaircissez Thésée.

HIPPOLYTE.

Hé, que n'ai je point dit ?
Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit ?
Devois-je, en lui faisant un récit trop sincère,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père ?
Vous seule avez percé ce mystère odieux.
Mon cœur pour s'épancher n'a que vous & les Dieux.
Je n'ai pu vous cacher, jugez si je vous aime,
Tout ce que je voulois me cacher à moi-même.
Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé.
Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé,
Madame ; & que jamais une bouche si pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.
Sur l'équité des Dieux osons nous confier :
Ils ont trop d'intérêt à me justifier ;
Et Phèdre, tôt ou tard de son crime punie,
N'en sauroit éviter la juste ignominie.

C'eſt l'unique reſpect que j'exige de vous.
Je permets tout le reſte à mon libre courroux.
Sortez de l'eſclavage où vous êtes réduite ;
Oſez me ſuivre. Oſez accompagner ma fuite.
Arrachez-vous d'un lieu funeſte & profané,
Où la vertu reſpire un air empoiſonné.
Profitez, pour cacher votre prompte retraite,
De la confuſion que ma diſgrace y jette.
Je vous puis de la fuite aſſurer les moyens.
Vous n'avez juſqu'ici de gardes que les miens.
De puiſſans défenſeurs prendront notre querelle.
Argos nous tend les bras, & Sparte nous appelle.
A nos amis communs portons nos juſtes cris.
Ne ſouffrons pas que Phèdre, aſſemblant nos débris,
Du trône paternel nous chaſſe l'un & l'autre,
Et promette à ſon fils ma dépouille & la vôtre.
L'occaſion eſt belle, il la faut embraſſer.
Quelle peur vous retient ? Vous ſemblez balancer ?
Votre ſeul intérêt m'inſpire cette audace.
Quand je ſuis tout de feu, d'où vous vient cette glace ?
Sur les pas d'un banni craignez-vous de marcher ?

ARICIE.

Hélas, qu'un tel exil, Seigneur, me ſeroit cher !
Dans quels raviſſemens, à votre ſort liée,
Du reſte des mortels je vivrois oubliée !
Mais, n'étant point unis par un lien ſi doux,
Me puis-je avec honneur dérober avec vous ?
Je ſais que, ſans bleſſer l'honneur le plus ſévère,
Je me puis affranchir des mains de votre père.
Ce n'eſt point m'arracher du ſein de mes parens ;
Et la fuite eſt permiſe à qui fuit ſes tyrans
Mais vous m'aimez, Seigneur. Et ma gloire allarmée...

HIPPOLYTE.

Non, non, j'ai trop de ſoin de votre renommée.
Un plus noble deſſein m'amène devant vous.
Fuyez vos ennemis, & ſuivez votre époux.
Libres dans nos malheurs, puiſque le Ciel l'ordonne ;
Le don de notre foi ne dépend de perſonne.

L'hymen n'eſt point toujours entouré de flambeaux.
Aux portes de Trézène, & parmi ces tombeaux,
Des Princes de ma race antiques ſépultures,
Eſt un temple ſacré formidable aux parjures.
C'eſt-là que les mortels n'oſent jurer en vain.
Le perfide y reçoit un châtiment ſoudain.
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le menſonge n'a point de frein plus redoutable.
Là, ſi vous m'en croyez, d'un amour éternel
Nous irons confirmer le ſerment ſolemnel.
Nous prendrons à témoin le Dieu qu'on y révère.
Nous le prierons tous deux de nous ſervir de père.
Des Dieux les plus ſacrés j'atteſterai le nom;
Et la chaſte Diane, & l'auguſte Junon,
Et tous les Dieux enfin, témoins de mes tendreſſes,
Garantiront la foi de mes ſaintes promeſſes.

ARICIE.

Le Roi vient. Fuyez, Prince, & partez promptement,
Pour cacher mon départ je demeure un moment.
Allez; & laiſſez moi quelque fidèle guide,
Qui conduiſe vers vous ma démarche timide.

SCENE II.

THÉSÉE, ARICIE, ISMENE.

THÉSÉE.

Dieux, éclairez mon trouble, & daignez à mes yeux
Montrer la vérité que je cherche en ces lieux.

ARICIE.

Songe à tout, chère Iſmène, & ſois prête à la fuite.



SCENE III.

THÉSÉE, ARICIE.

THÉSÉE.

Vous changez de couleur, & ſemblez interdite,
Madame. Que faiſoit Hippolyte en ce lieu ?

ARICIE.

Seigneur, il me diſoit un éternel adieu.

THÉSÉE.

Vos yeux ont ſu dompter ce rebelle courage ;
Et ſes premiers ſoupirs ſont votre heureux ouvrage.

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité.
De votre injuſte haine il n'a pas hérité.
Il ne me traitoit point comme une criminelle.

THÉSÉE.

J'entends. Il vous juroit une amour éternelle.
Ne vous aſſurez point ſur ce cœur inconſtant ;
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

ARICIE.

Lui, Seigneur ?

THÉSÉE.

Vous deviez le rendre moins volage.
Comment ſouffriez vous cet horrible partage ?

ARICIE.

Et comment ſouffrez-vous que d'horribles diſcours
D'une ſi belle vie oſent noircir le cours ?
Avez-vous de ſon cœur ſi peu de connoiſſance ?
Diſcernez-vous ſi mal le crime & l'innocence ?
Faut-il qu'à vos yeux ſeuls un nuage odieux
Dérobe ſa vertu qui brille à tous les yeux ?
Ah ! c'eſt trop le livrer à des langues perfides.
Ceſſez. Repentez-vous de vos vœux homicides,

Craignez, Seigneur, craignez que le Ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colère il reçoit nos victimes.
Ses présens sont souvent la peine de nos crimes.

THÉSÉE.

Non, vous voulez en vain couvrir son attentat.
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.
Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables.
J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.

ARICIE.

Prenez garde, Seigneur. Vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;
Mais tout n'est pas détruit, & vous en laissez vivre
Un... Votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre.
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop si j'osois achever.
J'imite sa pudeur, & fuis votre présence,
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

SCENE IV.

THÉSÉE *seul.*

QUELLE est donc sa pensée? Et que cache un discours
Commencé tant de fois, interrompu toujours?
Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine?
Sont ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne?
Mais moi-même, malgré ma sévère rigueur,
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur?
Une pitié secrette & m'afflige & m'étonne.
Une seconde fois interrogeons Œnone.
Je veux de tout le crime être mieux éclairci.
Gardes. Qu'Œnone sorte & vienne seule ici.



SCENE V.

THÉSÉE, PANOPE.

PANOPE.

J'IGNORE le projet que la Reine médite,
Seigneur : mais je crains tout du transport qui l'agite.
Un mortel désespoir sur son visage est peint.
La pâleur de la mort est déja sur son teint.
Déja, de sa présence avec honte chassée,
Dans la profonde mer Œnone s'est lancée.
On ne sait point d'où part ce dessein furieux;
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.

THÉSÉE.

Qu'entends-je?

PANOPE.

Son trépas n'a pas calmé la Reine.
Le trouble semble croître en son ame incertaine.
Quelquefois, pour flatter ses secrettes douleurs,
Elle prend ses enfans & les baigne de pleurs;
Et soudain, renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle.
Elle porte au hasard ses pas irrésolus.
Son œil tout égaré ne nous reconnoît plus.
Elle a trois fois écrit; &, changeant de pensée,
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée.
Daignez la voir, Seigneur, daignez la secourir.

THÉSÉE.

O Ciel, Œnone est morte, & Phèdre veut mourir?
Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre;
Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre.
(seul.)
Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune : J'aime mieux n'être exaucé jamais.

J'ai peut-être trop cru des témoins peu fidèles,
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.
Ah, de quel désespoir mes vœux seroient suivis !

SCENE VI.

THÉSÉE, THÉRAMENE.

THÉSÉE.

THÉRAMENE, est-ce toi ? Qu'as-tu fait de mon fils ?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre ?
Que fait mon fils ?

THÉRAMENE.

O soins tardifs & superflus !
Inutile tendresse ! Hippolyte n'est plus.

THÉSÉE.

Dieux !

THÉRAMENE.

J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, Seigneur, le moins coupable.

THÉSÉE.

Mon fils n'est plus ! Hé quoi ! Quand je lui tends les bras,
Les Dieux impatiens ont hâté son trépas ?
Quel coup me l'a ravi ? Quelle foudre soudaine ? . . .

THÉRAMENE.

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il étoit sur son char. Ses gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes.
Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.

Un effroyable cri, ſorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos;
Et du ſein de la terre une voix formidable
Répond en gémiſſant à ce cri redoutable.
Juſqu'au fond de nos cœurs notre ſang s'eſt glacé.
Des courſiers attentifs le crin s'eſt hériſſé.
Cependant, ſur le dos de la plaine liquide,
S'éleve à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, ſe briſe, & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monſtre furieux.
Son front large eſt armé de cornes menaçantes;
Tout ſon corps eſt couvert d'écailles jauniſſantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugiſſemens font trembler le rivage.
Le Ciel avec horreur voit ce monſtre ſauvage.
La terre s'en émeut, l'air en eſt infecté,
Le flot, qui l'apporta, recule épouvanté.
Tout fuit; & ſans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voiſin chacun cherche un aſyle.
Hippolyte lui ſeul, digne fils d'un héros,
Arrête les courſiers, ſaiſit ſes javelots,
Pouſſe au monſtre, &, d'un dard lancé d'une main ſûre,
Il lui fait dans le flanc une large bleſſure.
De rage & de douleur le monſtre bondiſſant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugiſſant,
Se roule, & leur préſente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de ſang, & de fumée.
La frayeur les emporte; &, ſourds à cette fois,
Ils ne connoiſſent plus ni le frein, ni la voix.
En efforts impuiſſans leur maître ſe conſume.
Ils rougiſſent le mords d'une ſanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce déſordre affreux,
Un Dieu, qui d'aiguillons preſſoit leur flanc poudreux,
A travers les rochers la peur les précipite.
L'eſſieu crie & ſe rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout ſon char fracaſſé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarraſſé.
Excuſez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une ſource éternelle.

J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeller, & sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,
Où des Rois ses ayeux sont les froides reliques.
Je cours en soupirant, & sa garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit.
Les rochers en sont teints. Les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; & me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain:
Le Ciel, dit-il, *m'arrache une innocente vie.*
Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
Cher ami, si mon père un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour appaiser mon sang & mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende... A ce mot ce Héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré;
Triste objet où des Dieux triomphe la colère,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son père.

THÉSÉE.

O mon fils! Cher espoir que je me suis ravi!
Inexorables Dieux, qui m'avez trop servi!
A quels mortels regrets ma vie est réservée!

THÉRAMENE.

La timide Aricie est alors arrivée.
Elle venoit, Seigneur, fuyant votre courroux,
A la face des Dieux l'accepter pour époux.
Elle approche. Elle voit l'herbe rouge & fumante.
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante!)
Hippolyte étendu, sans forme & sans couleur.
Elle veut quelque tems douter de son malheur;
Et ne connoissant plus ce Héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte, & le demande encore.

Mais, trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
Par un triste regard elle accuse les Dieux;
Et froide, gémissante, & presque inanimée,
Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
Ismène est auprès d'elle. Ismène toute en pleurs
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
Et moi, je suis venu, détestant la lumière,
Vous dire d'un Héros la volonté dernière;
Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux emploi,
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
Mais j'apperçois venir sa mortelle ennemie.

SCENE DERNIERE.

THÉSÉE, PHÈDRE, THÉRAMENE, PANOPE, *Gardes.*

THÉSÉE.

HÉ BIEN, vous triomphez, & mon fils est sans vie.
Ah, que j'ai lieu de craindre! & qu'un cruel soupçon,
L'excusant dans mon cœur, m'allarme avec raison!
Mais, Madame, il est mort, prenez votre victime.
Jouissez de sa perte, injuste ou légitime.
Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
Je le crois criminel, puisque vous l'accusez.
Son trépas à mes pleurs offre assez de matières,
Sans que j'aille chercher d'odieuses lumières,
Qui, ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
Peut-être ne feroient qu'accroître mon malheur.
Laissez-moi, loin de vous, & loin de ce rivage,
De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
Confus, persécuté d'un mortel souvenir,
De l'univers entier je voudrois me bannir.
Tout semble s'élever contre mon injustice.
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice.

Moins connu des mortels, je me cacherois mieux.
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les Dieux ;
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prières.
Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
Ne me sauroit payer de ce qu'ils m'ont ôté.

PHÈDRE.

Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence.
Il faut à votre fils rendre son innocence.
Il n'étoit point coupable.

THÉSÉE.

Ah, père infortuné !
Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné !
Cruelle, pensez-vous être assez excusée ! . . .

PHÈDRE.

Les momens me sont chers, écoutez-moi, Thésée.
C'est moi qui, sur ce fils chaste & respectueux,
Osai jetter un œil profane, incestueux.
Le Ciel mit dans mon sein une flamme funeste.
La détestable Œnone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,
Ne découvrît un feu qui lui faisoit horreur.
La perfide, abusant de ma foiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
Elle s'en est punie ; &, fuyant mon courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer auroit déja tranché ma destinée,
Mais je laissois gémir la vertu soupçonnée.
J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déja jusqu'à mon cœur le venin parvenu,
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu.
Déja je ne vois plus qu'à travers un nuage,
Et le Ciel & l'époux que ma présence outrage ;
Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour qu'ils souilloient toute sa pureté.

PANOPE.

Elle expire, Seigneur.

THÉSÉE.

D'une action si noire.
Que ne peut avec elle expirer la mémoire !
Allons, de mon erreur, hélas, trop éclaircis,
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils.
Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,
Expier la fureur d'un vœu que je déteste.
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités.
Et, pour mieux appaiser ses mânes irrités,
Que, malgré les complots d'une injuste famille,
Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille.

FIN.





FRAGMENT

DE BÉRÉNICE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE IX.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARSACE, que dis-tu de toute ma conduite?
Rien ne pouvoit tantôt s'oppoſer à ma fuite.
Bérénice & Titus offenſoient mes regards.
Je partois pour jamais. Voilà comme je pars.
Je rentre, & dans les pleurs je retrouve la Reine.
J'oublie en même tems ma vengeance & ſa haine.
Je m'attendris aux pleurs qu'un rival fait couler.
Moi-même à ſon ſecours je le viens appeller;
Et, ſi ſa diligence eût ſecondé mon zèle,
J'allois, victorieux, le conduire auprès d'elle.
Malheureux que je ſuis! Avec quelle chaleur
Je travaille ſans ceſſe à mon propre malheur!
C'en eſt trop. De Titus porte-lui les promeſſes,
Arſace. Je rougis de toutes mes foibleſſes.
Déſeſpéré, confus, à moi-même odieux,
Laiſſe-moi: je me veux cacher même à tes yeux.

Fin du ſecond volume.





